LiRE magazine

LES NOUVEAUX LIVRES DE
Michel Houellebecq, Guillaume Musso, Mathilde Beaussault, Bernhard Schlink, Jérôme Ferrari, Tatiana de Rosnay, Jón Kalman Stefánsson, Marie Vareille, Anne F. Garréta, Pascal Bruckner...

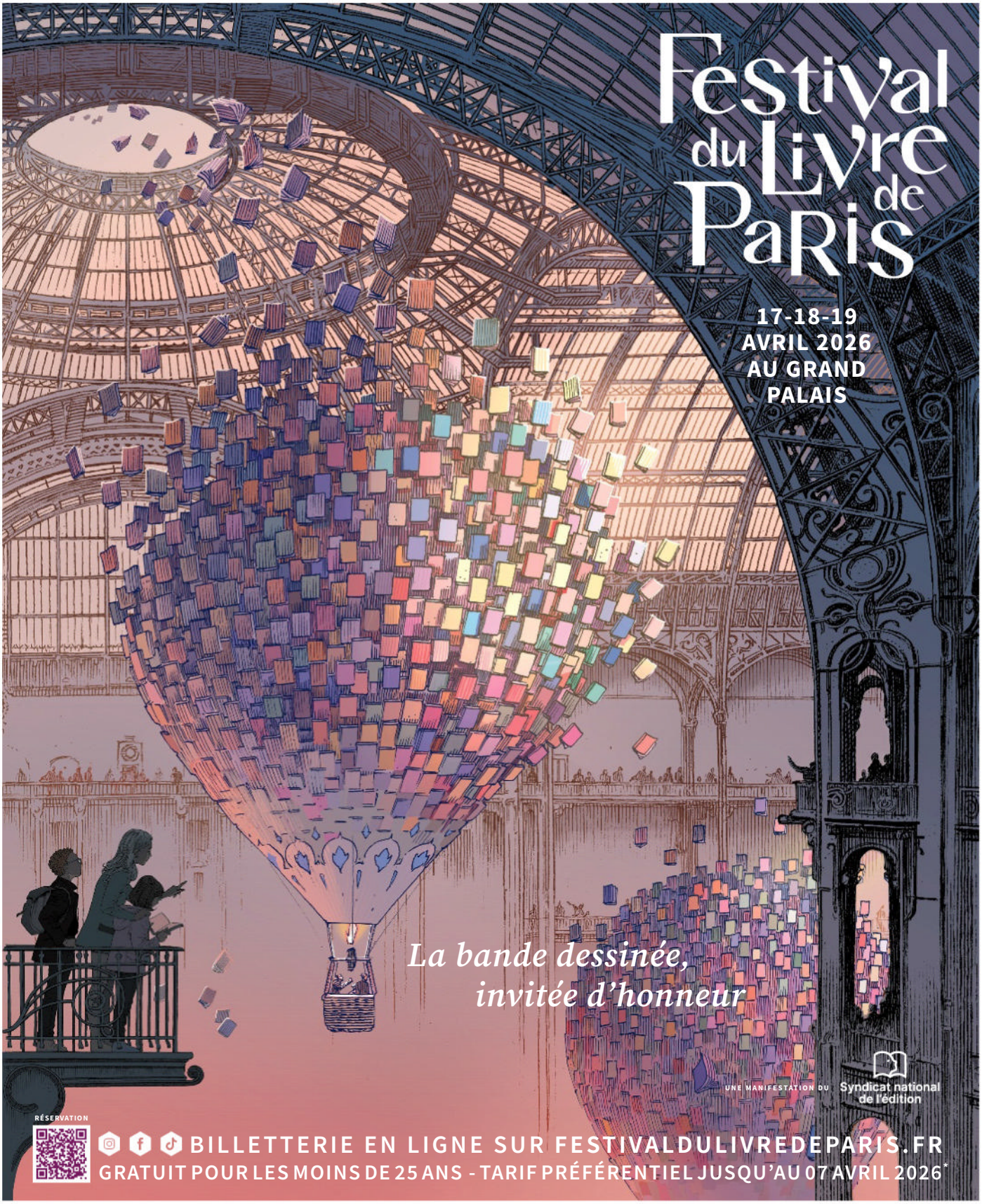
N° 549/MARS 2026 - WWW.LIRE.FR
L 19817 - 549 S - F: 7,90 € - RD

DOSSIER SPÉCIAL

LE PETIT PRINCE 80 ANS
d'un mythe indémodable

GRAND ENTRETIEN

ÉLISABETH ROUDINESCO
« On a dit beaucoup de bêtises sur Freud ! »



*CHANGEMENT TARIFAIRE SUR LA BILLETTERIE DU FESTIVAL À PARTIR DU 08 AVRIL À 00H01 - POUR PLUS D'INFORMATIONS, VEUILLEZ CONSULTER LE SITE INTERNET DU FESTIVAL - ILLUSTRATION : FRANÇOIS SCHUITEN & LAURENT DURIEUX - DESIGN : LAURIN / MEERLOO

PARTENAIRE PREMIUM

Région Île de France

PARTENAIRES OFFICIELS

PILOT amazon

PARTENAIRES MÉDIAS

LE FIGARO marie claire Le Point radiofrance france•tv

SOUTIENS INSTITUTIONNELS

VILLE DE PARIS CFC Sofia CNL RATP Centre Pompidou GrandPalais

INVITÉS SPÉCIAUX

MINISTRY OF CULTURE OF GEORGIA

Maison des Écrivains de la Géorgie

TRENDS RESEARCH & ADVISORY

unesco

N° 549 - MARS 2026
LiRE magazine

SOMMAIRE

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Élisabeth Roudinesco

13 **L'ACTUALITÉ**

34 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Jérôme Ferrari

38 **LE DOSSIER**
Les 80 ans du *Petit Prince*

48 **LE PORTRAIT**
Mathilde Beaussault

52 **L'ENQUÊTE**
Typographie et graphisme, l'autre monde des lettres

57 **LE CAHIER CRITIQUE**
58 • L'événement : Bernhard Schlink
64 • Littérature française
70 • Littérature étrangère
76 • Polars/Science-fiction/Fantastique
78 • Romance/Jeunesse
84 • Bande dessinée/Manga
86 • Poésie/Classiques/Études littéraires
88 • Essais/Documents

LES EXTRAITS
60 • *Le Crime du paradis* de Guillaume Musso
80 • *Rock'n'roll (t. 1). Salauds de baby-boomers* de Baru

96 **LA LANGUE FRANÇAISE**

106 **LES LIVRES DE MA VIE**
Alessandra Sublet

LA CHRONIQUE DE
37 **Mathieu Alterman** Petite histoire d'un grand succès
56 **Bernard Lehut** Le livre à lire
63 **Bernard Quiriny** Le cabinet de curiosités
95 **Mazarine M. Pingeot** Entre les lignes
103 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

6
LE GRAND ENTRETIEN
ÉLISABETH ROUDINESCO

34
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
JÉRÔME FERRARI

38
LE DOSSIER
LES 80 ANS DU *PETIT PRINCE*

48
LE PORTRAIT
MATHILDE BEAUSSAULT

Abonnez-vous sur abonnements.lire.fr ou en scannant ce QR code pour découvrir nos offres !

NOUVEAU

Rejoignez le Club Lecture de *Lire Magazine* !

Amoureux des livres, n'hésitez pas : découvrez le tout nouveau Club Lecture imaginé par *Lire Magazine*.
Grâce à celui-ci, vous pourrez lire des romans en avant-première (avec la complicité des éditeurs partenaires), publier vos contributions dans nos pages, rencontrer des écrivains lors de rendez-vous spéciaux et recevoir notre newsletter. Alors, inscrivez-vous et obtenez votre carnet de lecture et son stylo !

→ **Pour en savoir plus :** *lire.fr*

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE - ÉRIC GARAULT/PASCOANDCO POUR LIRE MAGAZINE - PROPRIÉTÉ DE LA SUCCESSION ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY - BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur
Stéphane Chabenat pour Berrynvest S.A.S
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef
Alexis Brocas
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt
Iconographie
Janick Blanchard
Rédactrice
Margaux Morasso
Chroniqueurs
Mathieu Alterman, Bernard Lehut, Mazarine M. Pingeot, Bernard Quiriny, Éric-Emmanuel Schmitt
Crédit couverture
Propriété de la Succession Antoine de Saint-Exupéry
Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Frédérique Anne, Hubert Artus, Simon Bentolila, Solange Bied-Charreton, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Sophie Di Malta, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Hélène Gestern, Aude Giger, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Étienne Kern, Antoine Leiris, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Jean-François Paillard, Marianne Payot, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez
Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77 - publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre, 94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 3038-3900.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 11 numéros, 69 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Le temps est une affaire de relativité : ainsi, le symbole de l'éternelle jeunesse n'est-il pas un splendide octogénaire ? En effet, 2026 marque la célébration des 80 ans de cet ouvrage qu'on présente souvent comme « le-livre-préféré-des-Français » : *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry. Comment cette fable, a priori naïve et destinée au jeune public, a-t-elle su conquérir le cœur de plusieurs générations de lecteurs ? Pourquoi ce conte à l'univers poétique est-il finalement si riche de sens et propice à tant d'interprétations ? En quoi est-il aussi une source d'inspiration pour nombre d'écrivains ? Faute de dessiner un mouton (encore que…), *Lire Magazine* revient ce mois-ci sur cette œuvre phénomène et son auteur. Qu'il ne faudrait pas réduire à ce seul texte – relisez *Vol de nuit* ou *Terre des hommes* !
En outre, si la lecture et l'écriture – et donc la littérature – sont une affaire de langue, de mots, on ignore souvent qu'elles sont également tributaires de questions de typographie et de polices de caractères. À l'occasion de la parution de la passionnante *Petite Histoire des lettres* signée Étienne Ghys, nous vous proposons une enquête qui vous fera regarder d'un autre œil ce bon vieux Times New Roman. Mais on n'oubliera pas l'actualité éditoriale, marquée entre autres par le retour de l'homme du *Liseur*, Bernhard Schlink, la confirmation du talent de Mathilde Beaussault ou l'essai sur la place des femmes dans l'essor de la psychanalyse d'Élisabeth Roudinesco – laquelle nous a accordé un entretien garanti « sans langue de bois ». D'ailleurs, qu'est-ce que Lacan aurait à dire sur cette formule ? ■

GRAND PRIX 2026 RTL LiRE magazine

Les 5 finalistes

Qui succédera à *Ta promesse* de Camille Laurens au palmarès du grand prix RTL-*Lire Magazine* ? Présidé par Adélaïde de Clermont-Tonnerre, le jury « professionnel » – composé de membres de nos rédactions respectives – a donc, le 15 janvier dernier, réduit à 5 finalistes la liste initiale des titres présélectionnés. Les voici :

→ *Le Visage de la nuit* de Cécile Coulon (L'Iconoclaste)
→ *On l'appelait Bennie Diamond* de Michaël Dichter (Les Léonides)
→ *Aqua* de Gaspard Kœnig (L'Observatoire)
→ *Hors champ* de Marie-Hélène Lafon (Buchet-Chastel)
→ *Sicario bébé* de Fanny Taillandier (Rivages)

Il appartient maintenant à 100 lecteurs, représentant 20 libraires de toute la France, de donner leur verdict, qui sera révélé le 30 mars prochain sur l'antenne de RTL.

***Lire Magazine* sur iPad !**
Pour accéder à votre magazine en ligne :
abonnements.lire.fr/liseuse-lire
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
21 rue Bréguet, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram**
www.instagram.com/lire.magazine/

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET

PRIX SPÉCIAL DU JURY FEMINA
POUR L'ENSEMBLE DE SON ŒUVRE

Derrière les apparences de la vie rangée d'Eilis, des regrets et des passions se déchaînent.

Long Island,

le nouveau roman de Colm Tóibín qui va vous bouleverser.

Le Livre de Poche

ÉLISABETH ROUDINESCO

« Toute ma famille a été marquée par la puissance du féminisme »

Nous lui devons deux tomes d'*Histoire de la psychanalyse en France*, un *Dictionnaire amoureux*, des biographies de Freud, de Lacan, nombre d'essais sur la discipline psychanalytique et ses plus grands praticiens… La bibliographie d'Élisabeth Roudinesco parle d'elle-même, mettant naturellement en exergue son expertise d'historienne et son immense habileté à croiser sa matière à la philosophie, la sociologie, la religion et la littérature. Et c'est l'étude des lettres et de la linguistique qui attire dans un premier temps cette future éminence de sa discipline de prédilection, et lui permet de suivre les cours de Gilles Deleuze, Michel Foucault, d'écrire sa thèse sous la direction de Tzvetan Todorov, de travailler avec Michelle Perrot ou Michel de Certeau. Lequel fut la première personne qui l'encouragea à s'intéresser à l'histoire de la psychanalyse…

En ce jour, Élisabeth Roudinesco nous reçoit dans son salon parisien, confortablement installée dans un fauteuil – l'interview ne nécessite pas de divan ! Nous la rencontrons à l'occasion de la parution de son nouvel ouvrage, *Le Divan des femmes*, tour d'horizon passionnant de destins féminins liés à l'histoire de la psychanalyse – destins tantôt passés à la postérité, comme ceux de Lou Andreas-Salomé ou Melanie Klein, tantôt oubliés ou anonymisés. Quelle place occupent les voix de ces « cas » célèbres, dont les praticiens ont longtemps détenu le récit ? Premières patientes soumises à l'analyse, les femmes se sont peu à peu imposées dans la discipline, dont elles représentent aujourd'hui plus de 80 % des thérapeutes. Instrument d'émancipation féminine, en ce qu'elle fait prévaloir la parole sur le corps, la psychanalyse cantonne dans un premier temps les praticiennes à l'examen des enfants, étudie les patientes à l'aune de leur maternité et de leur sexualité. Certaines s'imposèrent au milieu en passant du statut de patiente à celui de psychanalyste, comme Sabina Spielrein ou Marie Bonaparte, d'autres en travaillant aux côtés de leur époux ou leur père – à l'instar d'Anna Freud, fille de Sigmund Freud.

LE DIVAN DES FEMMES EST UNE TRAVERSÉE PASSIONNANTE DE DESTINS FÉMININS LIÉS À L'HISTOIRE DE LA PSYCHANALYSE

En quinze chapitres, voilà une traversée des époques et des frontières dans une forme accessible, quasiment narrative, prenante. De ces noms connus ou oubliés, Élisabeth Roudinesco – qui n'est pas du genre langue de bois – retient qu'*« elles sont absolument différentes les unes des autres, singularité remarquable comparée à l'univers des hommes qui ont dominé le monde de la psychanalyse pendant soixante ans »…* ■ •••

EXTRAIT

★★★★☆
LE DIVAN DES FEMMES
ÉLISABETH ROUDINESCO
256 P., SEUIL, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 6 MARS.

BIO- *bibliographie*

1944

Naissance à Paris. Élisabeth Roudinesco est la fille d'Alexandre Roudinesco, pédiatre, et de Jenny Aubry, psychanalyste et pédiatre. Elle étudie les lettres modernes et la linguistique à Paris. Durant ses études, elle suit notamment les cours de Tzvetan Todorov, Gilles Deleuze, Michel de Certeau, Michel Foucault. Elle intègre en 1969 l'École freudienne de Paris, fondée par Jacques Lacan, auquel elle consacre par ailleurs une biographie en 1993.

1982

Publication du premier volume de son *Histoire de la psychanalyse en France*, aux éditions du Seuil : l'ouvrage est considéré comme l'une des références les plus complètes en la matière. Si ses études et ses mentors l'ont naturellement dirigée vers l'étude de la psychanalyse, Élisabeth Roudinesco ne souhaite pas devenir analyste, et se consacre à étudier la discipline d'un point de vue historique.

2013

Élisabeth Roudinesco devient chevalier dans l'ordre national de la Légion d'honneur au titre d'« écrivaine, historienne, psychanalyste ». Elle enseigne dans différentes universités depuis plus de vingt ans, et son œuvre compte plusieurs dizaines d'essais, ouvrages historiques et biographiques.

Histoire de contextualiser notre discussion, et avant d'évoquer votre parcours et votre dernier ouvrage, petite question à la psychanalyste : l'exercice de l'entretien journalistique a-t-il un rapport avec le passage sur le divan ?

Élisabeth Roudinesco. Non. On ne parle pas de la même chose. Même si, dans *Le Divan des femmes,* je parle de moi, ce que je dis n'est pas une analyse ou une autoanalyse. Dans la cure, on exprime sa souffrance, ses échecs et l'on évoque son enfance par le biais des associations libres. Dans un livre, on maîtrise ses souvenirs, on les organise…

Dans cet ouvrage, vous évoquez votre mère, elle-même psychanalyste pour enfants. Et, plus généralement, les rapports entre les psys et leurs filles…

E.R. Je suis un peu une exception. Je suis née tardivement. Mon père avait plus de 70 ans ; ma mère 40. Je suis arrivée au monde à la libération de Paris : je suis née dans la joie. Ma mère a divorcé, j'ai eu un beau-père formidable et une éducation atypique et heureuse. Et ce n'est pas toujours le cas. Voyez l'histoire terrible de Melanie Klein avec sa fille, ou celle d'Anna Freud confrontée à son père. Moi, je n'ai pas été élevée à coups d'interprétations. Ma mère était très classique dans son éducation.

Vous parlait-elle de son métier ?

E.R. Pas quand j'étais petite. C'était moi, d'ailleurs, qui posais des questions. Elle s'occupait d'enfants qui allaient mal. Qu'est-ce qu'elle faisait pour eux ? Qui étais-je dans cet univers ? Telles étaient mes interrogations. J'étais une enfant plutôt insupportable – on utiliserait aujourd'hui le terme d'« hyperactif ». J'avais une sorte de complexe de supériorité et je n'obéissais pas aux ordres. C'est ma mère qui m'a obligée à les respecter. J'ai été renvoyée plusieurs fois. Mon école se situait dans le quartier des Champs-Élysées, où il y avait les familles privilégiées et… les filles des gardiens – qui étaient en général meilleures et plus élégantes que les enfants de la bourgeoisie. La différence sociale se voyait, mais le climat n'avait rien de désagréable. Je me suis sentie toutefois différente car mes parents étaient divorcés, et j'étais une enfant « de vieux » dont on se moquait. Il fallait donc se défendre. Par ailleurs, les différences se faisaient davantage ressentir entre enfants de déportés, ceux de résistants et ceux de collaborationnistes. L'atmosphère était autre quand je suis arrivée au lycée et surtout au collège Sévigné. Et je me suis mise à travailler.

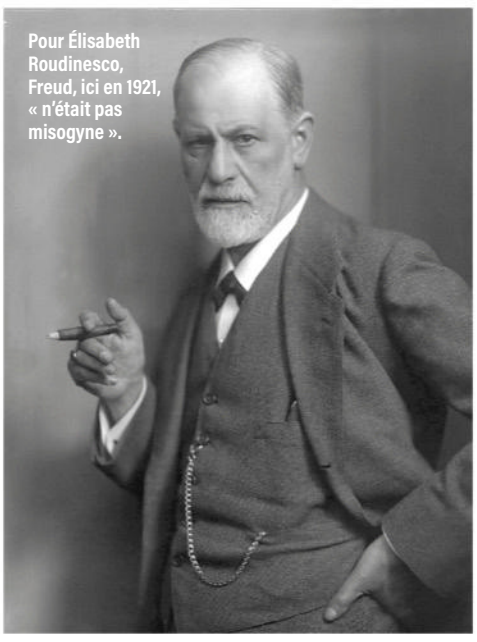
À quel moment avez-vous, disons « rencontré » la psychanalyse ? Et quand avez-vous senti que vous alliez vous tourner vers celle-ci ?

E.R. La psychanalyse a joué un rôle dans le divorce de mes parents. Mon père y était hostile. Né en 1883 à Bucarest, il me parlait de l'affaire Dreyfus et du monde ancien… À la maison, chez ma mère, je voyais Lacan. Je voulais écrire très tôt, mais c'est en 1966 que la psychanalyse m'a vraiment intéressée. Avec la parution des *Écrits* de Lacan, justement. La même année était publié *Les Mots et les Choses* de Foucault. Je poursuivais des études de lettres et de linguistique – au grand dam de mon père, qui voulait que je fasse médecine. Et j'ai dit à ma mère : « *Il est génial, ton Lacan !* » Pour moi, il était une figure familière, pas un penseur. Elle m'avait certes déjà fait lire Freud et j'ai naturellement fait le lien avec Lacan. Par la suite, après 1968, j'ai suivi son séminaire.

L'histoire est aussi une discipline très importante dans votre parcours – les deux tomes de votre *Histoire de la psychanalyse en France* font autorité…
E.R. Ah, mais je m'intéressais déjà à l'histoire. Avec l'ouverture du Centre universitaire de Vincennes en 1969, on n'était pas cantonné à un domaine. Je sortais de la bonne vieille Sorbonne et d'une année d'enseignement en Algérie [1966-67] dans la coopération avec mon mari d'alors [le réalisateur Michel Favart], et j'ai découvert un cadre qui me convenait parfaitement, qui m'a menée jusqu'à mon doctorat. J'ai suivi notamment les cours de Gilles Deleuze et de Michel de Certeau : c'est lui qui m'a amenée vers l'histoire de la psychanalyse.

***Le Divan des femmes* s'ancre évidemment dans vos travaux sur ce large sujet. En l'espèce, vous l'incarnez à travers des femmes dont vous racontez la vie et l'apport intellectuel – citons Melanie Klein, Karen Horney, Helen Deutsch, Lou Andreas-Salomé, Anna Freud et tant d'autres… Comment les avez-vous sélectionnées ?**
E.R. Même s'il existe d'autres histoires, notamment en Inde ou au Japon, je me suis principalement concentrée sur la société occidentale – et surtout la Russie, l'école anglaise, la France évidemment, donc l'Europe, puis les États-Unis, l'Argentine, le Brésil. On notera d'ailleurs que la psychanalyse, dans nombre de pays, est liée à l'immigration, en premier lieu de la Mitteleuropa.

Vous montrez notamment que l'essor de la psychanalyse chez les femmes est passé, au départ, par l'analyse des enfants ! Comment l'expliquez-vous ?
E.R. On ne pouvait pas concevoir cette discipline comme exclusivement masculine. L'analyse d'enfants a donc été dévolue aux femmes, spontanément. Ce qui ne tenait pas debout, d'ailleurs, quand on y pense. Et on parlait du « côté maternel » des hommes lorsque ceux-ci s'y exerçaient. Tout ça était le fruit de la société patriarcale à l'ancienne. À partir des années 1920, les femmes trouvent leur place, même s'il leur a fallu se battre pour s'imposer. On remarquera que la plupart d'entre elles ont été victimes de violences dans leur enfance. La psychanalyse apparaissait comme émancipatrice, réparatrice. Certes, la misogynie existait, à Vienne comme ailleurs. Mais combien de bêtises a-t-on pu dire sur Freud : non, il n'était pas misogyne ! Il avait une vie de bourgeois, n'était pas féministe au sens où on l'entend aujourd'hui, mais il était en faveur de l'émancipation des femmes, du travail pour celles-ci et de l'avortement – et même de la contraception en général. Sa plus grande interrogation porte sur sa propre fille, Anna, qu'il prend en analyse et dont il découvre l'homosexualité en 1922 – il faut se remettre dans le contexte de l'époque. Songeons aussi au débat sur le complexe d'Œdipe avec Melanie Klein, qui considère que ça ne tient pas debout !


Pour Élisabeth Roudinesco, Freud, ici en 1921, « n'était pas misogyne ».

WIKIPÉDIA

Vous citez justement ces deux femmes qui vont se trouver en confrontation scientifique. Et vous montrez en quoi cette opposition fait avancer la discipline…
E.R. À partir de 1940, les psychanalystes anglais ne pouvaient pas exclure la fille de Freud de la British Psychological Society. Ils fondent trois groupes à l'intérieur de leur société et mettent en scène leurs controverses. Les kleiniens gagnent, car c'est la modernité. Mais, en réalité, les deux conceptions de l'analyse subsistent – Donald Winnicott le dira. Les deux ont raison : c'est ce qui est passionnant, dans ces débats.

À partir de quand les femmes sont-elles devenues majoritaires dans le domaine psychanalytique ? Quelle est votre explication de cette surreprésentation féminine ?
E.R. Il y avait déjà beaucoup de femmes quand je me suis intéressée au sujet. Aujourd'hui, on tourne autour de 80 % ! Dans les années 1960, les femmes jouaient un rôle énorme dans l'École freudienne de Paris, entre 1964 et 1980. On n'est plus dans la même époque. Ma mère, née en 1903, était la seule femme psychanalyste, médecin des hôpitaux en 1939. Quand je suis arrivée, le travail était déjà fait. L'émancipation était passée par là.

Y aurait-il, d'après vous, un problème de mixité aujourd'hui ?
E.R. Comme il y a une écrasante majorité d'étudiantes dans les départements de psychologie, ça tient à la discipline elle-même. On fait à peu près le même constat en sociologie, dans les métiers de soins et dans la magistrature. En outre, comme la psychanalyse est rejetée par la psychiatrie, tous les futurs psychanalystes suivent un cursus de psychologie où les femmes dominent largement dans le monde entier. Autrefois, l'entrée dans la psychanalyse se faisait par la psychiatrie, la philosophie, les lettres. À ma génération, il y avait une plus grande mixité. Je n'ai pas été féministe : ça n'avait pas de sens pour moi car toute ma famille était en quelque sorte marquée par la puissance des femmes et du féminisme. Louise Weiss, ma tante, ancienne suffragette, était nettement supérieure à ses frères, mais elle était devenue tellement réactionnaire ! Elle n'avait rien d'un modèle pour moi. Je préférais Simone de Beauvoir…

Qu'est-ce qui vous fascinait chez Beauvoir ?
E.R. Ma mère l'admirait beaucoup. Ses *Mémoires d'une jeune fille rangée* ressemblaient à ce qu'elle avait vécu. À l'inverse, Beauvoir n'intéressait pas mon père, gaulliste, homme du XIXe siècle – grand lecteur, tout comme ma mère… J'étais condamnée à être cultivée ! Outre Beauvoir, il y a eu Jean-Paul Sartre que j'opposais à mon père – lequel était d'ailleurs anticolonialiste –, en brandissant le Manifeste des 121. En 1965, le droit de vote était à 21 ans et j'ai voté Mitterrand. Mon père m'a répliqué : « *Tu as voté pour la Francisque !* » Je devais tenir la route, dans une famille comme la mienne… Être, en 1968, •••

sur les barricades contre de Gaulle, c'était compliqué – d'où le rôle de Sartre. Plus qu'on ne le dit. Mais je n'étais pas la seule. Je ne pouvais en aucun cas être gauchiste, j'avais horreur de ça. Je détestais le fanatisme et donc j'ai adhéré au Parti communiste en 1971. J'avais quelque chose à opposer à mon père : ce parti avait fait la Résistance – même si mon père répondait que Sartre n'avait jamais résisté ! Je l'ai quitté en 1979. Je n'ai pas été stalinienne, et je n'allais tout de même pas être maoïste ou trotskiste. Les revues jouaient alors un grand rôle, et c'est avec elles que j'ai commencé à écrire. C'est ainsi que j'ai terminé des romans, qui n'étaient pas bons. Les éditeurs m'ont répondu : Georges Lambrichs m'a dit qu'il y avait quelque chose, mais que je n'avais pas l'imaginaire romanesque. Claude Durand m'a fait à peu près le même constat. Althusser m'a dit que j'avais une *« tête théorique »*. De plus, en pleine période d'avant-garde, j'écrivais plutôt comme au XIXe siècle. Mes écrivains à moi, c'étaient Balzac, Hugo, Dumas, etc. Avec l'*Histoire de la psychanalyse en France,* je pouvais écrire de manière romanesque.

Le cinéma a aussi une place très importante dans votre formation intellectuelle…

E.R. Oui, j'étais dans la bande des *Cahiers du cinéma*. J'avais l'impression d'être à ma place car cette revue, qui défendait l'avant-garde, aimait aussi Hollywood – en premier lieu les westerns, que j'adorais depuis mon enfance et que ma mère me laissait voir dès l'âge de 10 ans dans les salles des Champs-Élysées.

Vous y allez toujours beaucoup ?

E.R. Oui, mais moins. Je revois les films sur le câble. J'étais très amie avec Serge Daney et Jean-Louis Comolli. La cinéphilie, c'est un tout petit monde, un club d'initiés, dans lequel on commente le dernier plan de tel ou tel film. Gare à celui qui n'a pas compris ! Je me souviendrai aussi toujours de la projection du *Mépris* de Godard, à sa première séance !

Pourquoi la France est-elle, selon vous, devenue le pays le plus freudien du monde ?

E.R. Nous sommes les seuls à étudier Freud en classe de terminale. Les guerres freudiennes et l'antifreudisme sont venus des États-Unis plus tard. Il y a bien eu les attaques de Michel Onfray, mais il s'est « décapité » lui-même par ses outrances en traitant Freud de fasciste *(rires)*. Freud a été considéré en France – traduit dans des pays où il n'y a pas de psychanalyse – comme l'un des grands penseurs de l'histoire de l'humanité. Aujourd'hui, il n'y a plus que *L'Express* pour attaquer Freud *(rires)* ! Il y a eu évidemment l'avènement de Lacan, qui a donné une flamboyance française à la psychanalyse et une dimension freudienne à de nombreuses études. Et, j'y reviens, Sartre a aussi été important. Il faut lire ou relire son texte posthume, *Le Scénario Freud*, paru en 1984. Il a tout compris du jeune Freud. Il en fait un homme qui doute de tout.

***Le Divan des femmes*, c'est aussi une histoire du corps des femmes, non ?**

E.R. Absolument. Mais aussi de leurs amours. Voyez Melanie Klein, cette femme géniale, qui n'a eu qu'un grand amour dans sa vie, avec un journaliste. Et ça a duré quatre ans. Le seul homme qu'elle ait vraiment aimé ! Un mariage pas satisfaisant, des enfants pas désirés… Elle a écrit une correspondance magnifique.

Vous rendez aussi hommage ici à Françoise Dolto, sans pour autant cacher certains aspects controversés. Qu'a-t-elle apporté à son domaine ?

E.R. Je l'ai très bien connue : j'ai été analysée par elle à l'âge de 9 ans car, comme je vous le disais en préambule, j'étais insupportable. Elle avait un amour de l'enfance comme je n'en ai jamais vu. Elle comprenait tout de l'enfance, quel que soit le cas en question. Elle avait l'art de parler aux enfants, sans tomber dans un langage bébête. Elle était issue d'une famille de l'Action française, et elle s'en est sortie par sa volonté d'être médecin d'éducation. Françoise était époustouflante en tant que clinicienne de l'enfance. Le reste était très problématique car, revers de la médaille, elle était capable de dire n'importe quoi. C'était la contrepartie. Elle parlait beaucoup, et trop. Ma mère mettait des interdits très forts. C'était l'idéal républicain, pas la permissivité du tout. Dolto, elle, a laissé beaucoup plus de libertés, et ne croyait pas spécifiquement à l'école républicaine. Mais, que les choses soient claires, elle n'a jamais collaboré. On oublie que son frère était résistant. Je compte sur sa future biographie, encore en cours, pour rétablir la vérité. Et, par ailleurs, si elle était quelque peu naïve sur le monde politique en général, elle n'était pas pour une société laxiste. Mais dans les années 1960, où elle rayonnait, ce qui était critiqué par les orthodoxes de la psychanalyse, c'était le « couple » Lacan-Dolto. Un couple pas très conformiste, vous en conviendrez. Une école réunissant les deux, c'était pas mal, quand on y pense, et très étonnant. Ils étaient en outre détestés par l'autre bord, celui des freudiens orthodoxes.

Enfin, de manière plus générale, avez-vous l'impression qu'en France, aujourd'hui, la thérapie chimique a pris le pas sur la psychanalyse ?

E.R. Ah, le constat est clair : la chimie a gagné. Mais à quel prix ! En France, c'est un peu le tout ou rien. Ce qui a été dominant dans les années 1960, c'est la triple approche des maladies mentales ; l'environnement, la chimie et la psychothérapie. Mais notre société a cessé de prendre en charge la folie sous ces trois axes. Ça coûte trop cher. On liquide la psychiatrie de secteur. Ça permettait pourtant d'avoir toutes les approches possibles. Il faut bien dire, aussi, que les psychanalystes, de leur côté, ont pas mal déraillé – notamment sur l'autisme. L'analyse de l'autisme par certains, fondée sur la prétendue prédominance d'une « mauvaise mère », a été une bérézina. Qui plus est à une époque où il a fallu supprimer l'« Asperger[1] », pour les raisons historiques que l'on connaît : ce médecin était un nazi. D'une manière générale, on a liquidé la psychiatrie classique au profit d'une classification ô combien discutable, qui fait qu'on ne différencie plus vraiment la psychose de la névrose ou de la dépression. Tout ça, c'est bien gentil, mais voyez le nombre de psychotiques dans la rue ! Il y a eu aussi, en 2011, la sortie du documentaire *Le Mur,* d'un antifreudisme caricatural, auquel des psychanalystes ont collaboré en racontant n'importe quoi. Il y a une sottise de ce milieu, car il se sent en déclin. On est face à des psychologues souvent malheureux et dévalorisés, qui n'ont pas fait d'études de médecine, de lettres ou de philosophie et qui doivent affronter la bêtise de l'antifreudisme. Même s'il est limité dans la presse, car un grand nombre de journalistes sont en analyse *(rires)*, ce n'est pas facile. ■

Propos recueillis par Margaux Morasso et Baptiste Liger

Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine*

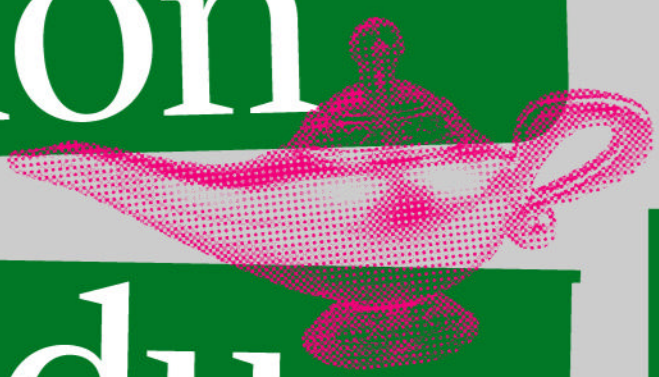
1. Hans Asperger (1906-1980), médecin autrichien qui a donné son nom au syndrome d'Asperger et qui a participé à l'extermination d'enfants handicapés sous le IIIe Reich.

Rencontres Expériences Échanges Dialogues Aventures Débats Actualités

Rêves Connaissances Lectures Discussions Témoignages Dessins Opinions Découvertes Histoires Explorations

Explorations Histoires Découvertes Opinions Dessins Témoignages Discussions Lectures Connaissances Rêves

Salon du Livre



salondulivre.ch

40e édition

Découvrir le salon !

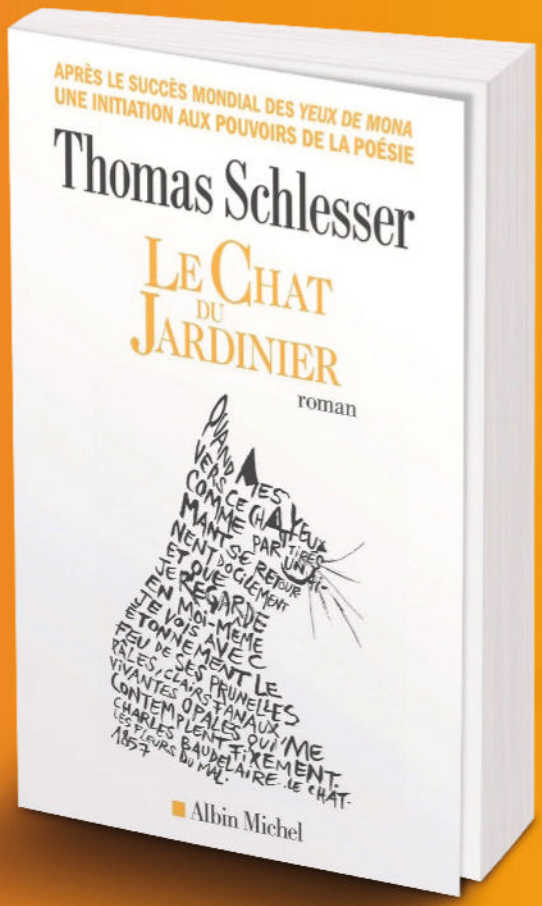
Caroline Lamarche, Laurent Mauvignier,
Maud Ankaoua, Patrick Chapatte, Mélissa Da Costa...
Retrouvez près de 800 auteur·rices
pour une édition anniversaire haute en couleur !

Palexpo — Genève 18—22 mars 2026

Actualités Débats

Salon/du\Livre Fondation/pour\l'Écrit Loterie Romande palexpo Genève

Rencontres



Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
LE CHAT DU JARDINIER
Le nouveau roman de
THOMAS SCHLESSER

ABONNEMENT 1 AN 59€ SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (11 numéros)
+ *LE CHAT DU JARDINIER* pour 59€ seulement
au lieu de ~~104,90 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

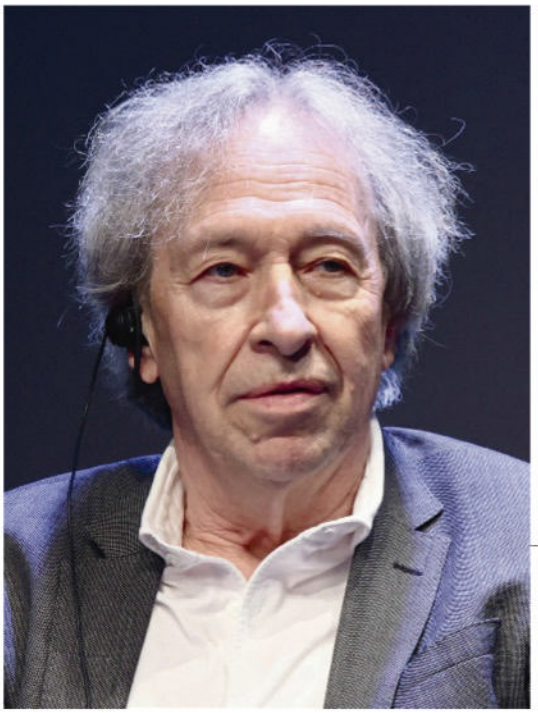
☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur http://abonnements.lire.fr/offres-speciales

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/08/26 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

OMLM549

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 21 RUE BRÉGUET, 75011 PARIS



18

MARIE VAREILLE EN MODE HISTORIQUE

16

PASCAL BRUCKNER : « PLUS JE VIEILLIS, PLUS JE SUIS OPTIMISTE »

L'ACTUALITÉ

L'ART POËTIQUE.

CHANT PREMIER.

Dans ce premier Chant, l'Auteur donne des règles générales ; mais ces règles n'appartiennent point si proprement à la Poësie, qu'elles ne puissent aussi être pratiquées utilement dans les autres genres d'écrire. Une courte digression renferme l'histoire de la Poësie Françoise, depuis Villon jusqu'à Malherbe.

C'EST en vain qu'au Parnasse un temeraire Autheur
Pense de l'Art des Vers atteindre la hauteur.
S'il ne sent point du Ciel l'influence secrette,
Si son Astre en naissant ne l'a formé Poëte,

REMARQUES.

Vers 1. *C'est en vain qu'au Parnasse, &c.* On ne peut être Poëte sans génie. M. Despréaux plein de cette maxime, en fait le fondement de toutes ses règles.

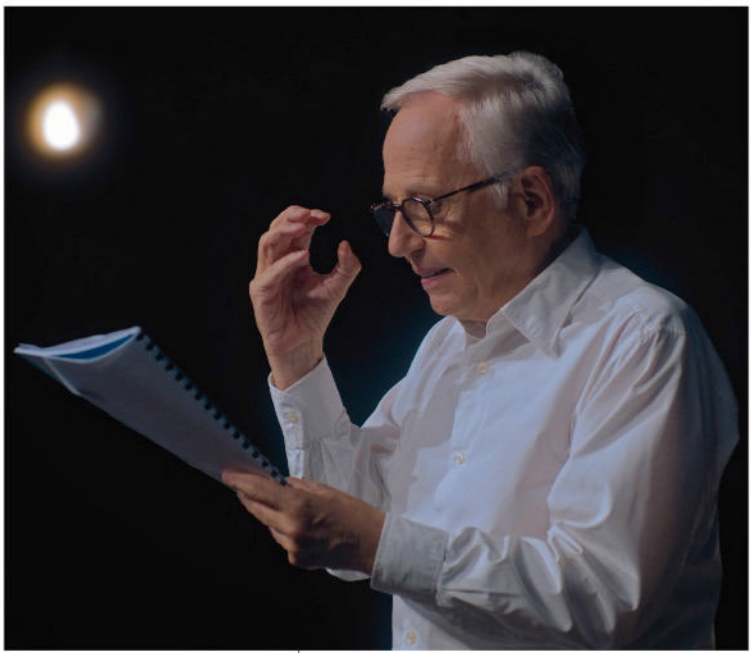
Vers 6. *Pour les Pindare & Quinault, &c.* Hor. de Arte poët. v. 354.

Tu nihil invita dices, faciesve Minervâ.

Vers 12. *Et consultez long-temps votre esprit & vos forces.* Horace, Art Poëtique, v. 38.

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus : & versate diu quid ferre recusent,
Quid valeant humeri.

Vers 14. *Alors, Tel autrefois.* Saint Amant, Auteur du *Moïse sauvé*. Il vient de former, selon M. Despréaux, un mauvais



20 **LA POÉSIE,** UNE AFFAIRE D'ÉDITION

24 QUAND **FABRICE LUCHINI** LIT VICTOR HUGO

JAKUB PORZYCKI/NURPHOTO VIA AFP - PATRICK BERNARD/FACEBOOK - WIKIMEDIA COMMONS - LES FILMS DU LOSANGE

Au nom de tous les siens

Dans *Quelqu'un comme nous*, l'écrivain américano-éthiopien Dinaw Mengestu imagine une forme sinueuse et éclatée pour dire la singularité de la trajectoire d'une famille éthiopienne immigrée aux États-Unis.

ANNE-EMMANUELLE ROBICQUET/ALBIN MICHEL

Entre 2007 et 2014, Dinaw Mengestu a écrit trois romans remarqués (*Les belles choses que porte le ciel*, *Ce qu'on peut lire dans l'air*, *Tous nos noms*). Puis il a attendu dix ans – le temps de trouver une nouvelle forme. Né à Addis-Abeba en 1978, en pleine période de répression sanglante, l'auteur a 2 ans quand sa mère rejoint son père aux États-Unis, où il a obtenu l'asile politique. Une histoire qui a nourri ses livres. Ce faisant, Dinaw Mengestu a installé un style tranquille et mélancolique, qui décrit les bouleversements de notre temps à partir de l'intime. Ce qu'atteste son nouveau roman, *Quelqu'un comme nous*.

LE PIÈGE DU RÊVE AMÉRICAIN

Mamush, ex-reporter de guerre, a tout plaqué pour se marier avec Hannah, avec qui il élève un enfant à Paris. L'intrigue débute peu avant la pandémie de covid, dont les prémices encouragent Hannah à laisser son conjoint partir seul dans sa famille, à Washington D.C. Mamush prend la direction de l'aéroport, mais son voyage connaît des détours et devient élastique, à mesure qu'il est travaillé par les souvenirs de son enfance, ses débuts de journaliste, et ses observations de la communauté éthiopienne au sein de laquelle il a grandi, d'abord à Chicago. Des femmes et des hommes peu bavards sur leur passé en Éthiopie, se tuant à la tâche pour gagner de quoi s'offrir une grande maison. « *Aux États-Unis, pouvoir vivre en banlieue signifie qu'on est un vrai Américain* », explique l'auteur, qui enseigne au Bard College, dans l'État de New York, lors d'un entretien à distance. « *Avec cette grande maison, la mère de Mamush veut faire partie du rêve. Mais c'est toujours incomplet. L'architecture des banlieues devrait la mettre en garde. Les routes circulaires sont comme un piège, la preuve qu'il y a un prix à payer : celui du vide.* »

Dinaw Mengestu compare le modèle de l'immigration à l'américaine avec celui de la France, où les familles conservent davantage la culture du pays d'origine.

« *Ici, la deuxième génération perd la langue maternelle très vite,* regrette-t-il. *La culture américaine est si puissante qu'elle vous consume.* » L'auteur voit un lien étroit entre le mythe de la réussite de l'immigré et le fait de ne pas parvenir à raconter son histoire de façon honnête, c'est-à-dire « *en intégrant le beau, le tragique, la complexité* ». Une scène du roman montre le jeune Mamush peinant à rendre une dissertation dont la consigne est de décrire les lieux qui ont compté dans son enfance. Aucun ne lui vient à l'esprit – sa maison était purement fonctionnelle, et lui un petit garçon qui ne demandait jamais rien à ses parents. Le professeur a beau insister : l'histoire de Mamush ne rentre pas dans le cadre. « *La forme du roman contemporain américain nous définit,* constate Dinaw Mengestu. *Elle dit le genre de récits qui sont attendus, autorisés et considérés comme compréhensibles. Si l'on dévie de cette forme, on devient marginal. Pour ce roman, j'ai choisi exprès une forme qui ne se révèle pas facilement, à l'instar du personnage. C'est une manière de résister.* »

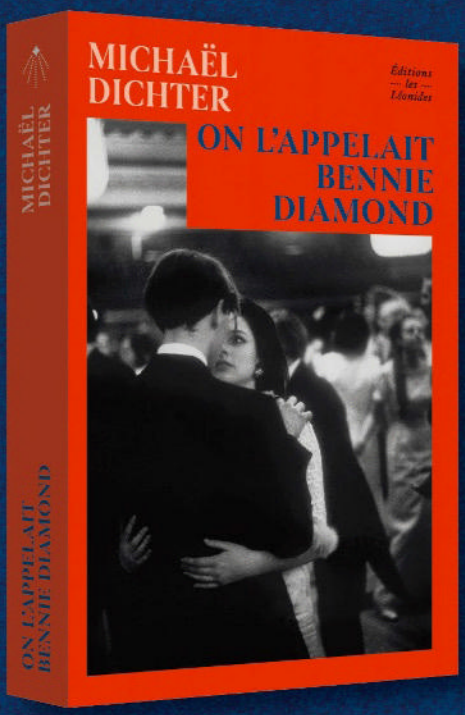
« MONTRER DES CHOSES QU'ON CACHE »

Le roman aimante, avec ses récits enchâssés, sa manière de dévier de l'itinéraire prévu, ainsi que les photos en noir et blanc des banlieues américaines. Construites pour la classe moyenne supérieure blanche, elles accueillent désormais de nombreuses familles immigrées d'origine indienne ou africaine. Mamush pense y retrouver Samuel, un vieil ami de sa mère, qui l'a élevé comme son fils. Mais quand il arrive, Samuel vient de mourir. Un suicide au terme d'une longue autodestruction – mais on ne parle pas de ces choses-là dans la communauté éthiopienne. « *Les écrivains immigrés se demandent souvent s'ils ne sont pas en train de créer un archétype, d'aggraver des stéréotypes,* poursuit-il. *Ce roman est celui dans lequel je cherche ce que signifie écrire pour une communauté, pour ceux avec qui j'ai grandi, comme si je voulais engager une conversation. Cela veut dire montrer des choses qu'on cache comme l'addiction et la dépression. Ces choses sont présentes dans la vie du narrateur et de Samuel, qui est chauffeur de taxi, comme beaucoup d'Éthiopiens aux États-Unis. Mais nous sommes aussi docteurs, avocats, entrepreneurs, et tout cela doit être pris ensemble pour créer une histoire holistique. Ce livre a été le plus difficile à écrire, car c'est dur d'être honnête. C'est très inconfortable* », conclut-il. Mais de l'inconfort naissent souvent les grands romans. ■ **Gladys Marivat**

EXTRAIT

QUELQU'UN COMME NOUS [SOMEONE LIKE US]
DINAW MENGESTU
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR PAUL MATTHIEU, 352 P., ALBIN MICHEL, 21, 90 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MARS.

FINALISTE
GRAND PRIX RTL LiRE magazine



« Tout le monde est fou de Bennie »
Augustin Trapenard
LA GRANDE LIBRAIRIE

« Un rythme haletant et très visuel »
LA TRIBUNE DIMANCHE

« Un roman d'apprentissage balzacien »
LiRE magazine

« Un personnage passionnant »
l'Éclaireur FNAC

Éditions les Léonides

« Je souhaite cultiver l'enthousiasme »

Le juré Goncourt Pascal Bruckner fait paraître *De mère inconnue*, un livre personnel, dans lequel il revient sur la trajectoire de sa mère, femme battue, tenant bon, avec laquelle il a entretenu une relation fusionnelle. Entretien.

D*e mère inconnue* s'ouvre sur un bien beau rêve, celui que vous avez fait de votre mère vous demandant de la réchauffer. Pourquoi l'avoir choisi comme point de départ ?

Pascal Bruckner. J'avais envie de rendre justice à ma mère car je trouvais que je ne l'avais pas beaucoup traitée dans *Un bon fils*. Ce rêve m'a troublé, j'y ai vu comme un appel à lui rendre hommage. J'ai donc contacté des membres de ma famille maternelle, rassemblé des documents mais, curieusement, j'ai trouvé qu'il était plus difficile d'écrire sur elle que sur mon père, qui est le bourreau de l'histoire familiale. Ma mère en était une actrice passive, elle a eu une vie marquée par la soumission à la violence.

Vous soulignez la normalisation, le caractère tout à fait anodin de la violence conjugale dans la France des années 1950-1960. Était-ce vraiment aussi banal que cela ?

P.B. Oui, je ne suis pas loin de le penser. Et j'ai surtout l'impression que ça ne choquait pas, parce que les châtiments corporels étaient répandus, ils étaient partout : à l'école, c'étaient les coups de règle, le port du bonnet d'âne, les fessées quand on était dans les petites classes. Dans les familles, les enfants étaient battus lorsqu'ils désobéissaient. Et si les enfants étaient battus, les femmes l'étaient aussi. Une femme battue devait cacher ses bleus et accepter son état. Si elle divorçait, c'était la réprobation de la famille et de la société.

Au cœur de votre livre se trouve aussi un secret familial lié à votre mère et à la guerre. Pourquoi avoir choisi d'en parler maintenant ?

P.B. Pour m'assurer de la véracité des faits qu'on m'avait rapportés, j'ai procédé à une enquête assez longue, que j'ai failli abandonner. Finalement, j'ai reçu les papiers et les photos du Service historique de la Défense de Caen. Cela m'a fait froid dans le dos : ma mère a donc aussi été cette personne-là à cette époque-là, elle est partie chez l'occupant. Je pense qu'elle a fait cela car elle avait besoin d'argent et sans doute aussi par conviction, car une grande partie des gens était persuadée que les démocraties allaient sombrer.

L'Inde traverse le livre. Pourquoi dites-vous que ce pays est une sorte de mère pour vous ?

P.B. Ce territoire, c'est en effet une mère de substitution pour moi, mais les Indiens eux-mêmes en parlent de cette manière. Je me suis toujours très bien senti en Inde, malgré la misère. Chaque fois que je m'y rends, je vis des moments extraordinaires. Je ne suis pas le seul, beaucoup d'Occidentaux se sont perdus là-bas, dans cette immensité humaine. Ce qui est très frappant, c'est l'expérience de la foule, on se retrouve dans une asphyxie qui peut être très agréable. En Inde, j'éprouve un mélange d'allégresse et d'horreur, un rapport d'attraction et de répulsion, mais c'est l'attraction qui l'a toujours emporté.

Ce livre n'est-il pas aussi une manière d'exposer votre rapport à la vieillesse et à la mort ?

P.B. Certainement, c'est le cas. Mais, comme je l'expose, plus je vieillis, plus je suis optimiste car je vois tout ce dont je risque d'être privé un jour. Ainsi, je n'arrête pas de m'émerveiller et je souhaite cultiver l'enthousiasme. Je n'arrive pas à tout déplorer, comme beaucoup de mes camarades, ni à demeurer dans la tristesse. Malgré la situation catastrophique du monde, je reste profondément confiant et je me lève tous les matins avec une certaine dose de dynamisme. C'est sans doute parce que le temps s'est raccourci et je me dis que, si je n'en profite pas maintenant, il n'y aura pas de seconde chance. ■

Propos recueillis par Solange Bied-Charreton

EXTRAIT

DE MÈRE INCONNUE
PASCAL BRUCKNER
264 P., GRASSET, 19 €

JF PAGA/GRASSET

TAKIS DIAMANTOPOULOS/GRASSET

Un monde fait d'immondices

De la Turquie au Guatemala en passant par Jakarta et Accra, Alexander Clapp nous fait faire le tour d'une planète devenue une gigantesque poubelle.

Selon une étude de la revue *Nature*, le poids des objets fabriqués par l'homme dépasse aujourd'hui celui de la biomasse de la Terre ! Vu leur existence éphémère, boostée par leur obsolescence programmée et l'explosion des emballages plastiques à usage unique, on comprend le problème que soulève la gestion de leurs déchets. Alors qu'on les jetait jadis dans des décharges situées près des lieux de consommation – les pays développés –, les normes environnementales ont fait qu'on a dû leur trouver une autre destination. S'est alors créé un vaste flux d'ordures de nos pays vers ceux « en développement ». On a eu beau proscrire le déplacement des résidus toxiques, au nom d'une économie « circulaire », nos immondices, rebaptisées « ressources », sont désormais vendues aux pays du Sud pour y être « exploitées ».

Dans *La Guerre des déchets*, le journaliste américain Alexander Clapp consacre ainsi des pages passionnantes à l'économie parallèle de recyclage de nos portables et smartphones à Agbogbloshie, un bidonville d'Accra (Ghana). Nos e-objets y sont désossés pour en récupérer les métaux précieux, silicium, cuivre, traces d'or et d'argent. Mais, même limité, ce processus ne vaut pas pour les bouteilles et récipients en plastique. À l'inverse de l'acier, recyclable quasi à l'infini, les refondre demande à en ôter les étiquettes en papier, un travail onéreux. Résultat : si une partie sert de combustible, la moitié est abandonnée sur des terrains vagues ou jetée à la mer. Avec les poisons chimiques que libère leur lente (des milliers d'années) décomposition naturelle.

De fait, la seule vraie solution serait de limiter drastiquement notre production d'objets inutiles. Mais ce geste simple se heurte à nos mantras du profit et du culte d'une croissance, y compris bidon. Le devenir-poubelle de notre belle planète bleue semble, hélas, presque inéluctable… ■

Patrice Bollon

LA GUERRE DES DÉCHETS [WASTE WARS]
ALEXANDER CLAPP
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR COLIN REINGEWIRTZ, 504 P., GRASSET, 25 €

PANDOLFO + RISBJERG
ON ÉTAIT DES ANGES

Années 1990.
Une bande d'ados traîne son ennui
dans une petite ville de province.
Ils ont 17 ans, ils rêvent d'amour et d'évasion.
Une rencontre inattendue va mettre le feu
aux poudres dans leur fragile équilibre
et marquer leurs destins.

En août 2026

Deux tomes, deux histoires, trente ans d'écart.

DARGAUD
© Pandolfo - Risbjerg / Dargaud Benelux (2026)
AU RAYON BD

Un virage historique

Connaissant un succès croissant, Marie Vareille s'essaie pour la première fois au roman historique. Et donne vie à une fresque haletante où se mêlent destins féminins, secrets de famille et mémoire collective.

Discrète dans le paysage médiatique, Marie Vareille voit pourtant son nom trôner depuis une dizaine d'années sur les étagères des meilleures librairies, aux côtés de titres évocateurs tels que *La Vie rêvée des chaussettes orphelines*, *Ainsi gèlent les bulles de savon* ou, plus récemment, *La Dernière Allumette*. Une œuvre éclectique, qui refuse de se cantonner à un seul genre et navigue avec aisance de la comédie romantique au feel-good, ou du drame au roman historique. À 40 ans, l'écrivaine montbardoise affiche près d'un million de ventes à travers le monde. Pour autant, cette passion pour l'écriture n'a jamais éclipsé sa véritable obsession : la lecture. « *Je suis assez monomaniaque. Je fais un peu de sport, mais, globalement, je n'ai pas d'autres activités que la lecture. Je n'aime pas dessiner, ni jardiner, et j'ai bien tenté le piano, mais… je suis franchement nulle !* » confie-t-elle. Un tropisme né dès l'enfance, lorsqu'elle se délectait des aventures du *Club des Cinq* et de *Fantômette*, avant de tomber plus tard sous le charme des sœurs Brontë. « *Je trouve le destin de ces femmes assez dingue. Elles sont toutes les trois devenues autrices dans une société qui n'allait globalement pas en leur faveur.* » Aujourd'hui, la condition féminine traverse son œuvre comme un fil rouge, mêlant rebondissements romanesque et enjeux contemporains.

FRANCK FERVILLE/FLAMMARION

AUX FEMMES VICTIMES DE LA GUERRE

En évoquant ses deux grands-mères, Marie Vareille prend conscience de la précarité historique de certaines libertés : « *J'ai réalisé qu'elles ont toutes les deux arrêté leurs études pour se marier et tomber enceinte. À l'époque, cela n'a choqué personne. J'ai compris à quel point j'étais née dans un monde différent, où certaines choses, qui nous paraissent aujourd'hui naturelles, restent récentes et fragiles.* » Avec *Nous qui avons connu Solange*, son premier roman historique, l'écrivaine s'attaque à la mémoire collective. À travers le regard de Célestine, à l'aube de ses 107 ans, le lecteur revient sur un drame familial survenu en 1952 : la jeune femme confie les raisons qui l'ont poussée à tuer sa demi-sœur Solange. Entre la ferme familiale de Dordogne, une mère absorbée par le travail de la terre et un beau-père violent, marqué par une piété oppressante, se dessine le portrait d'une enfance contrariée, où les apprentissages intellectuels sont longtemps freinés par sa condition sociale. Lorsque l'institutrice parvient à convaincre ses parents d'envoyer Célestine au pensionnat, l'adolescente goûte enfin à la joie de l'instruction. Un bonheur de courte durée : la mort en couches de sa mère à l'arrivée de Solange l'oblige à quitter l'école pour s'occuper du nourrisson.

Entre chaque chapitre, l'écrivaine insère de nombreuses pauses épistolaires qui dévoilent la voix de Solange, incarcérée au « *Château des Brumes* », le centre de redressement des jeunes filles de Cadiran. Dans ses lettres destinées à Jeanne, la femme avec qui elle a été surprise, Solange confie sa haine viscérale envers Célestine. Le roman entrelace plusieurs trajectoires pour ne former qu'une seule intrigue passionnante et révoltante, dont les multiples embrasures ne dévoilent jamais véritablement la vérité, car celle-ci se dérobe aussitôt. Une fiction qui ne perd cependant pas son but précis : « *mettre en avant le cas des femmes victimes de la guerre ; car nous oublions souvent ce qu'elles ont vécu* ». Un tournant littéraire audacieux qui confirme toute sa maîtrise narrative. ■ **Marie Jouvin**

EXTRAIT

NOUS QUI AVONS CONNU SOLANGE
MARIE VAREILLE
432 P., FLAMMARION, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 11 MARS.

Stage de dédiabolisation

Cinq jours pour lisser l'image et domestiquer les dérapages de cadres d'extrême droite : en rabelaisien inattendu, Olivier Mannoni compose une farce grinçante sur la communication politique.

On attendait Olivier Mannoni au tournant des essais, pas sur le terrain du roman. Traducteur scrupuleux, essayiste méticuleux, pourfendeur des rhétoriques brunes, le voilà qui s'essaie à la satire. Mauvaise idée ? Il est permis de douter.

À une époque où la satire romanesque préfère étriller la gauche et ses procès en pureté, Mannoni choisit l'autre rive – moins balisée par la fiction récente, mais aussi moins prompte à s'indigner. *Retour aux souches* enferme un aréopage de cadres d'extrême droite dans une abbaye du Marais poitevin convertie en centre de « *ressouchement* ». Séances de communication, querelles d'appareil, concours de virilité et grand nettoyage lexical : on bannit l'anglais, on invente le « *brainechtormingue* », on fabrique des « *lideurs* ». Le décor est superbement sinistre, et l'auteur se régale de cette contradiction : prêcher la terre et la tradition en parlant comme un PowerPoint qui aurait avalé un Petit Robert. Derrière les noms parlants et l'outrance rabelaisienne, on sent le connaisseur des mécaniques – et l'imagination qui les magnifie : rivalités internes, obsession de la respectabilité, éléments de langage recyclés jusqu'à l'usure, peur panique de la grosse casserole.

On ne se tord pas de rire : le livre préfère l'embarras. Certains effets appuient un peu, oui, mais la documentation maintient la farce au-dessus de la simple grimace. Au final, une bouffonnerie appliquée : le rire y grince plus qu'il ne fuse, mais une radiographie qui fait mouche, et qui donne, malgré tout, envie d'assister à la répétition suivante. Et quand Philoquin décrète que « *l'image du Grabulement, ce ne sont pas des slogans, c'est un sourire* », tout est là : la politique réduite à une pose, la pensée à un angle de selfie. Le livre refermé laisse planer un doute : et si la farce n'en était pas vraiment une ? ■ **Simon Bentolila**

RETOUR AUX SOUCHES
OLIVIER MANNONI
128 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON, 14 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 MARS.

Paranormales activités

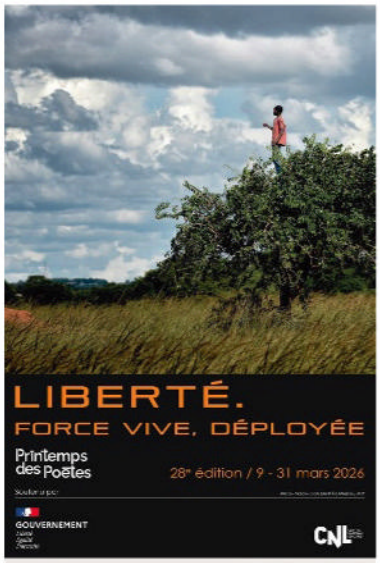
Tables tournantes, planches de ouija et autre réanimateur de chauve-souris sont au menu d'un fascinant cabinet de curiosités littéraire, signé Fabien Delage. Vous avez dit bizarre ?

Amis lecteurs, réjouissez-vous : le Grand Pan n'est pas mort ! Il survit toujours, le temps des divinités secrètes, des dieux lares, des sabbats et du bois sacré. Alors que notre monde hésite entre le narcissisme bêtifiant des réseaux sociaux et les vertiges labyrinthiques de l'intelligence artificielle, rappelons-nous un instant qu'il reste des sorcières et des fées. Pour cela, prenons la main de Fabien Delage et laissons-nous guider. Cet ancien *ghostbuster* (oui, oui : il a vraiment chassé des fantômes), spécialiste d'urbex et auteur d'un « documenteur » sur un faux film perdu de Georges Méliès, nous offre aujourd'hui un magnifique album. Son *Extraordinaire Cabinet de curiosités spirites* est une promenade buissonnière (mais fort bien documentée, bâtie et écrite) sur les sentiers de la communication avec l'au-delà. Armé d'un œil rationnel à la Pauwels et Bergier (c'est-à-dire un cocktail de curiosité, d'ouverture d'esprit et de sage ironie), Delage ressuscite le spirite Allan Kardec, la cartomancienne Marie-Anne Adélaïde Lenormand, le mage Papus ou encore les sœurs Fox. Il nous entraîne au château de Fougeret, demeure la plus hantée de France (et ouverte au public !). Il nous exhibe, photos à l'appui, la trompette spirite, les planches de ouija, le signaleur psychique, les incontournables grimoires, des dés sculptés dans des phalanges humaines, et puis cet admirable « réanimateur de chauve-souris » !

Refermant le livre, on trouve le quotidien moins gris, on rechigne à éteindre la lumière, on se prend à scruter avec méfiance un angle de pièce, un meuble qu'on ne remarquait plus. Tel est le prix à payer pour qui soulève le voile d'Isis… ■ **Nicolas d'Estienne d'Orves**

L'EXTRAORDINAIRE CABINET DE CURIOSITÉS SPIRITES. LES ÉTONNANTS OBJETS DE COMMUNICATION AVEC L'AU-DELÀ DEPUIS LE XIXe SIÈCLE
FABIEN DELAGE
152 P., SECRET D'ÉTOILES, 24,95 €

PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/ÉDITIONS HÉLOÏSE D'ORMESSON – SECRET D'ÉTOILES



EN VERS ET PARTOUT !

La 28e édition du Printemps des poètes, du 9 au 31 mars, mettra à l'honneur la poésie partout en France, avec Isabelle Adjani comme marraine.

D'une durée plus longue que la précédente, la 28e édition a pour mot d'ordre « Liberté. Force vive, déployée ». Sous l'impulsion de sa marraine, Isabelle Adjani, elle déroulera *« un fil libre contre les fabricants d'ombres qui nous enseignent l'emmurement »*. Des milliers d'initiatives (lectures dans des écoles et des bibliothèques, concours de vitrines de librairies, concours d'écriture) sont programmées en France, de la Sorbonne à de petits villages. Les partenaires les plus divers sont de la partie : des lycées, le Centre national d'études spatiales, ou encore 1600 fleuristes. Le 20 mars, lors d'une lecture nationale, les élèves de tous les établissements scolaires sont invités à lire le poème en prose de Jules Renard, *La Cage sans oiseaux*. Des anthologies aux éditions Bruno Doucey, Seghers et Rue du monde (dès 6 ans) accompagnent ce mouvement de saison. **O.C.**

printempsdespoetes.com

La poésie en tête d'affiche

Le Printemps des poètes est l'occasion d'établir un état des lieux de l'édition de recueils de poèmes, un secteur bien vivant qui résiste à l'économie de marché.

À une époque pas si lointaine, Gallimard et Grasset éditaient les yeux fermés des recueils poétiques de personnalités influentes. Des ouvrages de circonstance, tombés aux oubliettes. Les pratiques éditoriales ont changé. En cette rentrée d'hiver, la poésie arrive en tête d'affiche, voire de gondole. *« C'est un mot couverture »*, explique Léon Poirier, libraire chargé du rayon poésie et théâtre à la librairie Tschann (Paris 6e), également poète « chien fou » de la revue *Congre* qui organise dans l'établissement des lectures originales. Après la vague déferlante des *Yeux de Mona* *« vendu à plus d'un million d'exemplaires dans le monde »*, selon Albin Michel, Thomas Schlesser surfe en poésie. *Le Chat du jardinier*, son nouvel opus, se veut une *« initiation aux pouvoirs de la poésie »*. Pas moins. Et voici que Michel Houellebecq, qui commença par écrire sous la dictée de la muse poétique en déployant son mal-être, sort un volume de poèmes inédits, *Combat toujours perdant* *(lire page 86)*. Aux antipodes de Schlesser, un manuel de désespérance pour l'humanité fatiguée ?

LE COMBAT CONTINUE

Alors, même pas morte, la poésie ? Bien au contraire, elle bouge. Discrète, invisibilisée par les médias de l'ancien monde, elle est partout : dans des petites revues, sur scène, sur des vidéos, sur les posts des réseaux sociaux qui se prêtent parfaitement à son expression, et enfin, à dose homéopathique, ponctuellement au programme de grandes maisons. Riche de sa collection de poche « Poésie », Gallimard continue à publier en « Blanche » les poètes d'aujourd'hui. Ainsi Xavier Bordes, auteur de *Sur le sentier des Cinq Montagnes*. Pendant quarante ans, Flammarion a porté « Poésie/Flammarion », collection dirigée par Yves di Manno qui tire sa révérence avec *Élagage*, un ultime traité de poétique, après plus de 200 titres et près de 70 auteurs. Les Éditions Seghers redynamisées, Fata Morgana, Le Castor Astral et le Seuil avec sa collection « Points » continuent le combat.

Bien que les textes se réclamant parfois rapidement de la poésie ne représentent qu'une part marginale de la littérature générale, la vigueur de ce secteur éditorial, aux nombreuses petites structures dévouées, ne se dément pas. Léon Poirier avance une explication : *« La poésie, comme la philosophie, est une niche, elle a un socle fixe de fidèles […] mais il serait exagéré de parler de croissance. »* Le genre est moins intimidant qu'avant. L'époque où l'image intellectuelle de la poésie, difficile à comprendre, pouvait effrayer des lecteurs, semble révolue. Elle ouvre un espace d'écriture dont la plasticité mais aussi la rigueur conviennent à ceux qui cherchent le calme ou la fureur avec une économie de mots. ■ **Olivier Cariguel**

DR

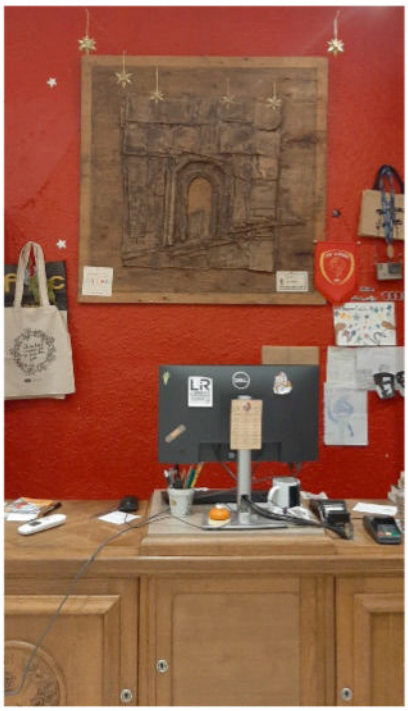
La part du Lyon

Les Mangeurs d'étoiles, ouverte en 2020 dans le nord-ouest de la capitale des Gaules, se veut une librairie de quartier et de conseils.

Sur la rive droite de la Saône, le 9e arrondissement de Lyon est le plus étendu, mais aussi celui qui compte la plus faible proportion de librairies : trois – sur un total d'environ soixante-dix indépendantes dans la ville –, dont fait désormais partie Les Mangeurs d'étoiles depuis 2020. Située dans le quartier de Vaise, elle s'est établie dans un local qui, ancien atelier d'artisan puis pressing, était vide depuis trois ans. « *L'idée était de s'installer là où il y avait un trou dans la carte, sans concurrencer qui que ce soit* », signale son directeur, Lionel Besnier. À l'âge de 28 ans et ayant déjà travaillé dans l'édition à Paris, ce dernier change d'air une première fois, devenant libraire pendant quatre ans à Besançon puis à Pontarlier. « *J'organisais pas mal de rencontres, surtout en polars, et j'ai été débauché par Gallimard pour être éditeur de "Folio/Policier". Ça a duré neuf ans, après quoi je suis devenu éditeur chez Phébus et Libretto, cinq autres années.* » L'appel de Lyon sonne au mitan des années 2010, quand sa compagne y prend un poste de chargée de mission au sein de l'agence Auvergne-Rhône-Alpes Livre et Lecture. Éphémère « *agent éditorial* », lui-même sent revenir l'envie d'une librairie. Voilà comment Lionel Besnier et Narges Temimi ont rêvé, projeté, créé leur antre. Dont ils sont aujourd'hui les deux employés : lui en tant que directeur, et à temps plein, elle y travaillant à mi-temps.

DES CHOIX CIBLÉS

« *On a mis longtemps à trouver un beau nom. Notre amour de Romain Gary a décidé que ce serait Les Mangeurs d'étoiles, du nom de l'un de ses romans "américains". Il évoque beaucoup d'imaginaires différents.* » L'entrée est « *en pente, permettant l'accès aux gens qui reviennent chargés du marché, aux poussettes, au public PMR* ». Les 90 mètres carrés « *rectangulaires et peu chargés en meubles* » ouvrent successivement sur les rayons BD, puis littérature traduite, littérature française, poésie, sciences humaines, polar et imaginaire. « *Un gros rayon jeunesse, aussi, où Narges défend des choix ciblés* », ainsi qu'un « *gros rayon cuisine, car on adore ça* ». L'ensemble dessine ce que Besnier souhaite incarner : une libraire généraliste « *de quartier* » et « *de conseils* » ; il précise que les nouveautés constituent 20 % seulement de son chiffre d'affaires, le reste des ventes se faisant sur le fonds. Et c'est à fond que ce libraire se consacre à son métier, pour continuer d'exister. ■ **Hubert Artus**



Les Mangeurs d'étoiles, 29 rue de la Claire, 69009 Lyon. Ouverture du mardi au vendredi de 10 h à 14 h et de 15 h à 19 h, le samedi de 9 h 30 à 19 h.
lib-mangeursdetoiles.fr

LES MANGEURS D'ÉTOILES (LYON)

« L'IA est comme un Big Brother immatériel »

Avec *Orwell. 2 + 2 = 5,* le cinéaste Raoul Peck livre un documentaire brillant et parfois glaçant sur l'œuvre de l'auteur de *1984,* qui fait (malheureusement) écho au monde d'aujourd'hui.

Avant de réaliser ce documentaire sur George Orwell, que représentait cet écrivain pour vous ?

Raoul Peck. C'était un grand écrivain qu'il fallait lire. Mais comme il m'avait été surtout présenté comme auteur de science-fiction, il n'était pas une priorité. J'ai grandi dans un monde politisé, confronté au réel et à l'action, les années 1970. À l'époque, à part les classiques de la littérature européenne, d'autres écrivains me nourrissaient : Baldwin, Césaire, Carpentier, Neruda, Achebe, Soyinka…

Et vous retrouvez donc George Orwell cinquante ans plus tard…

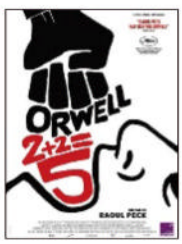
R.P. Oui, car j'ai eu accès à l'ensemble des écrits d'Orwell que je pouvais utiliser. Avoir réalisé trois films à partir de l'œuvre d'artistes importants pour moi, notamment James Baldwin, le photographe Ernest Cole et Sven Lindqvist, m'a beaucoup aidé. J'ai compris que la perpétuation de l'œuvre était essentielle, mais qu'on obtenait un impact décuplé en laissant l'auteur raconter lui-même son histoire. Je ne réalise pas une biographie, mais un film pour le cinéma, avec une histoire, un personnage, des péripéties, du drame. Pour une partie de la gauche britannique, Orwell était considéré comme un traître parce qu'il refusait d'être dans un camp ou dans l'autre. Ou de suivre la ligne du parti. Il faut se souvenir qu'on est en pleine guerre froide – expression qu'il a d'ailleurs inventée.

Ce qui est impressionnant, c'est la richesse narrative du film. Comment avez-vous procédé ?

R.P. Le premier travail est de se plonger dans tous les écrits d'Orwell, pour en extraire une sorte de « libretto ». Puis je crée une histoire simple : Orwell, le narrateur, essaie de terminer son dernier livre, *1984,* malgré la mort proche. Avec ma monteuse, nous commençons très tôt dans le montage. Et étape après étape, nous complexifions le récit, comme lorsque nous découvrons… qu'il y a quatre versions filmées de *1984* que, bien sûr, nous exploitons. Il faut aussi laisser des espaces pour le spectateur, afin qu'il puisse se projeter également dans ses souvenirs et ses propres expériences dans un aller-retour permanent.

Estimer que l'œuvre d'Orwell fait écho au monde d'aujourd'hui a-t-il changé votre projet de film ?

R.P. Non, car toute la boîte à outils d'Orwell m'était plus ou moins familière : le rôle de la propagande, la réécriture de l'histoire, le culte de la personnalité… L'IA, par exemple, est comme un Big Brother immatériel. J'ai passé ma vie à déconstruire ces phénomènes puisque, arrivant du tiers-monde, j'ai atterri dans une société eurocentrée qui regardait le monde de son strict point de vue biaisé. Orwell a voulu nous avertir : ces dérives autoritaires ne s'arrêtent pas d'elles-mêmes. Et il nous fournit l'analyse et la matrice. Les projets qui m'intéressent et me motivent sont ceux qui me permettent de parler d'aujourd'hui. Sinon, ce n'est pas la peine. Comment faire avancer les idées, affiner nos analyses en nous servant du passé, de nos histoires communes et de l'œuvre de gens qui ont pensé cette histoire ?



Vous avez fini votre film au moment de l'arrivée de Donald Trump au pouvoir. Pensez-vous que sa portée prend une dimension supplémentaire ?

R.P. Oui, mais il ne fallait pas se laisser séduire par cet « Ubu roi ». L'objectif du film, à partir de l'œuvre d'Orwell, est de décortiquer les éléments de l'autoritarisme, appliqué au monde d'aujourd'hui. Il ne fallait surtout pas ancrer le film autour de Trump, ni le « dater », ce qui aurait affaibli sa valeur universelle. La plupart des citoyens ont perdu le fil de leur propre histoire. J'essaie de faire des films qui tentent de renouer ces morceaux épars, de redonner ainsi du sens et de montrer comment nous arrivons à cette histoire complexe des dernières cinquante années qui nous mènent à Trump. Une période de prospérité pour le monde occidental, mais faite de guerre pour le reste, majoritaire, du monde. Comme si les deux n'étaient pas connectés. Pendant ce temps, dans les métropoles, on coupe les budgets en parlant de « rationalisation » : ce qui ira de pair avec l'affaiblissement des institutions, des syndicats, des partis politiques, etc.

Le film n'est pas vraiment optimiste. Dans quel état êtes-vous depuis qu'il est terminé ?

R.P. Les termes « optimiste » et « pessimiste » ne sont pas des mots que j'emploie. Car c'est en soi se placer en position de non-action. Si je fais ce métier, c'est pour dire et agir sur l'état du monde. Chacun se recroqueville sur sa petite sphère immédiate. Le collectif a du mal à exister. Orwell, lui, avait un regard universel. Au-delà de l'Europe dominante. Comme Baldwin, Cole ou Lindqvist, il voyait « l'autre ». Et pour lui, comme pour moi, « *penser que l'art ne devrait rien à voir avec la politique est déjà une attitude politique* ». ■

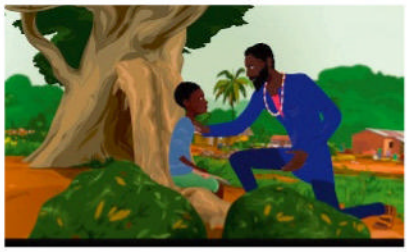
Propos recueillis par Éric Libiot

→ **Orwell. 2 + 2 = 5** de Raoul Peck. En salles le 25 février.

MATTHEW AVIGNONE

3 QUESTIONS À… ZAVEN NAJJAR

Le réalisateur adapte le roman d'Ahmadou Kourouma *Allah n'est pas obligé* – prix Renaudot et Goncourt des lycéens en 2000 – en film d'animation très réussi sur un enfant-soldat au Liberia.



Comment ce livre est-il arrivé entre vos main ?

Zaven Najjar. Ce film doit beaucoup à notre duo, le producteur Sébastien Onomo et moi-même. Étant d'une famille arménienne de Syrie et du Liban, j'ai souvent entendu des histoires de guerre, ce qui m'a poussé à réaliser mon premier court-métrage, *Un obus partout.* Sébastien, lui, avait depuis toujours l'envie d'adapter ce roman qui l'avait bouleversé. Il m'en a parlé, je l'ai lu et il m'a bouleversé également : c'est une œuvre majeure sur un type de conflit que l'on trouve dans différents lieux du monde, qui raconte des choses graves en adoptant parfois l'humour et l'ironie. Je retrouvais dans ce ton les histoires que j'entendais quand j'étais adolescent.

Quelles ont été les différentes étapes pour ce film d'animation ?

Z.N. D'abord faire des recherches. Et rencontrer des anciens combattants au Liberia. Je suis aussi allé sur les lieux décrits par le roman. Puis, avec ma coscénariste Karine Winczura, nous avons travaillé sur l'adaptation en étant pragmatiques. Choisir les couleurs est très important pour un film d'animation : elles permettent aux spectateurs de plonger dans une ambiance. Je commence par utiliser des couleurs chatoyantes et, au fur et à mesure du récit, elles changent pour devenir plus crayeuses, moins saturées, plus sombres. Cette évolution est comme une métaphore du parcours de Birahima, l'enfant-soldat.

Parfois, le film fait un pas de côté en adoptant un style pédagogique sur la situation du pays…

Z.N. Ces passages existent dans le roman et je voulais absolument les garder sans sortir du récit. Il fallait trouver un moyen : j'ai utilisé le dictionnaire lu par Birahima. C'est aussi une façon de donner des clés de compréhension pour certains spectateurs qui ne les auraient pas. Ainsi, Birahima trouve le mot « humain » et s'arrête sur l'expression « perdre le sens de l'humain » : c'est ce qui symbolise le film et les enjeux qui broient les humains et les mènent à participer à ce type d'horreur. Pour ne pas sortir du film, j'ai gardé la voix off de Birahima et surtout le ton du personnage, enjoué, dramatique, drôle, grave, insolent… C'est le jeune rappeur ivoirien SK07 qui le joue. ■ **Propos recueillis par E.L.**

→ **Allah n'est pas obligé** de Zaven Najjar, avec les voix de SK07, Thomas Ngijol, Marc Zinga, Annabelle Lengronne… En salles le 4 mars.

SPECIAL TOUCH STUDIOS

DVD

VOLTAIRE, CE DIABLE D'HOMME
MARCEL CAMUS
(ELEPHANT)

→ **On n'en finira pas de redécouvrir des petits bijoux littéraires de la télé française des années 1970, à l'image de cette évocation biographique de l'homme de Candide, en six épisodes de 52 minutes. Outre Denis Manuel et Claude Dauphin (selon l'âge) dans le rôle-titre, la fine fleur de l'époque se retrouve au casting – Roger Carel, Nicole Garcia, Georges Descrières, Bernard Lavalette…** B.L.

MARCEL ET MONSIEUR PAGNOL
SYLVAIN CHOMET
(WILD SIDE)

→ **Quelle année 2025 pour le cinéma d'animation français ! Outre *Arco* et *Amélie et la Métaphysique des tubes* (tous deux nommés aux Oscars), on aura pu apprécier ce bel hommage à l'auteur de *La Gloire de mon père*. Dans lequel l'homme de lettres se retrouve face à l'enfant qu'il était, prétexte à revisiter sa vie et son œuvre. Et ça fonctionne !** B.L.

LIVRE

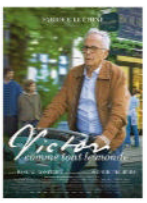
DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES DU CINÉMA MONDIAL
LAURENT AKNIN (DIR.)
550 P., NOUVEAU MONDE, 33,90 €

→ **Si la maquette laisse un peu à désirer avec son enfilade de textes sans beaucoup de relief, le projet de ce *Dictionnaire des personnages du cinéma mondial* est emballant. Le titre dit tout : une cohorte de spécialistes passe en revue celles et ceux qui ont fait le septième art. Deux options : soit prendre la fonction du rôle (clown, avocat, cadavre…) pour peu qu'elle s'inscrive dans une longue durée, soit s'attacher à un personnage devenu mythique sur grand écran (Mad Max, Ellen Ripley, Antoine Doinel…). À chaque texte un angle cinéphilo-historique et parfois, mais trop peu, un point de vue analytique. Il reste tout de même un travail d'une grande ampleur qui tient sa place parmi tous les dictionnaires du cinéma.** E.L.

Jeu de miroirs

***Victor comme tout le monde* confronte Fabrice Luchini au romancier Hugo dans une fiction qui s'amuse des liens entre les deux hommes.**

Voilà un film dont la production, l'écriture et la réalisation sont très singulières. Il y a d'abord Sophie Fillières, qui accepte l'idée d'imaginer un scénario autour de Victor Hugo après qu'il a perdu sa fille Léopoldine. Mais aussi d'y mêler Fabrice Luchini dans le rôle d'un acteur, Robert Zuchini (!), qui lit les extraits des textes d'Hugo tous les soirs sur scène ; lui ne voit plus sa fille depuis longtemps. Un jeu de miroirs intrigant. Après la disparition de Sophie Fillières en 2023, son compagnon, Pascal Bonitzer, reprend le projet. *Victor comme tout le monde* joue sur une mise en abîme pas toujours maîtrisée à cause d'une intrigue imparfaite, notamment la fin trop vite expédiée. Et pourtant, le charme opère grâce à la présence de Luchini dans son (presque) propre rôle, qui s'amuse de jouer sur deux tableaux (Bonitzer a capté de vraies représentations de Luchini sur scène) et à quelques idées dramatiques bien vues, notamment les rapports entre ce « vieux » comédien et trois jeunes actrices qui investissent autrement les textes d'Hugo. À moitié convaincant mais très touchant. ■ **Éric Libiot**



En salles le 11 mars.

Amours plurielles

Deux couples d'hommes aux antipodes l'un de l'autre pour deux films qui racontent l'amour sous différentes formes. *Le Son des souvenirs*, adapté du roman de Ben Shattuck *La Forme et la Couleur des sons*, suit, sur plusieurs décennies au XX^e^ siècle, la relation entre deux musiciens partis collecter les chansons folkloriques aux États-Unis ; ils se séparent mais les souvenirs restent intenses. Le réalisateur Oliver Hermanus a la bonne idée de prendre son temps pour raconter cette aventure amoureuse difficile à vivre à l'époque, mais dont on sent l'intensité. C'est lent, parfois long, souvent bon (en salles le 25 février). Tiré d'un roman d'Adam Mars-Jones, *Pillion* d'Harry Lighton est d'une autre couleur, qui raconte la relation amoureuse basée sur des rapports de soumission, entre Colin, un gars timide, et Ray, un biker-cuir. La crudité des situations bouscule, mais parvient aussi à dire que les rapports amoureux sont affaires personnelles. L'humour se mêle à la violence et la tendresse finit par éclore sur un chemin semé d'épines. Les quatre comédiens des films : Josh O'Connor, Paul Mescal pour l'un, Harry Melling et Alexander Skarskgård pour l'autre, sont formidables de justesse (en salles le 4 mars). ■ **E.L.**

ET AUSSI…

On s'est beaucoup amusé avec Liam Neeson en chasseur d'infectés vieillissant, dans la comédie d'action horrifique *Cold Storage*, d'après David Koepp (en salles). En revanche, nous n'aurons pu voir dans les temps de bouclage *The Bride !* de Maggie Gyllenhaal, réagencement « moderne » des personnages imaginés par Mary Shelley (4/3). Le beau roman de Capucine et Simon Johannin, *Nino dans la nuit*, est aujourd'hui porté à l'écran par Laurent Micheli (4/3). Enfin, c'est une très libre (et inventive) relecture manga fantasy de *Hamlet* que nous propose Mamoru Hosoda avec le magnifique *Scarlet et l'Éternité* (11/3). ■ **Baptiste Liger**

LES FILMS DU LOSANGE

Croiser l'enfer

Voici le grand retour d'Alex Cross, célèbre héros de James Patterson. Une seconde saison étonnante et plus subversive qu'elle n'en a l'air.

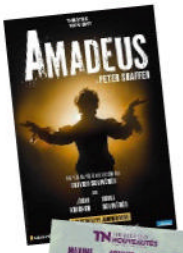
Alex Cross, le profiler imaginé par l'écrivain James Patterson, est de retour pour une seconde saison des plus étonnante. Cette fois-ci, le vertueux enquêteur traque une tueuse en série bien décidée à éliminer tous les rouages d'un impressionnant système de trafic d'enfants mis en place par un milliardaire aux faux airs d'Elon Musk. Moins anxiogène que la première saison, cette nouvelle enquête n'en demeure pas moins tout aussi sombre et violente. Éminemment politique dans son propos, elle creuse des thèmes d'une brûlante actualité (le héros seul contre tous, la révolte de minorités contre un système qui les exploite avant de les éliminer), rejoignant des titres comme *The Boys* ou *The Man in the High Castle* au panthéon des séries n'hésitant pas à mettre un coup de pied franc dans la fourmilière par le prisme de la fiction. Cependant, à l'heure où Prime Video a acquis pour 40 millions de dollars les droits de diffusion de *Melania*, documentaire à la gloire de Melania Trump et réalisé par Brett Ratner – accusé de nombreuses agressions sexuelles – et qu'Amazon continue de susciter la controverse quant aux conditions de travail qu'elle impose, voir la plateforme diffuser une série faisant clairement référence à l'affaire Epstein (hautement embarrassante pour Donald Trump) et à l'exploitation illégale de mains-d'œuvre à des fins industrielles a de quoi interroger. Cheval de Troie hautement subversif ou opération de communication savamment orchestrée, cette seconde saison n'en demeure pas moins extrêmement intéressante dans sa façon d'emmener le genre du thriller vers des cimes insoupçonnées. De quoi pardonner aisément à *Cross* ses nombreux raccourcis scénaristiques et des intrigues secondaires servant à gonfler artificiellement un arc narratif qui n'en avait pas besoin. ■ **Ilan Ferry**

Sur Prime Video.

Bis repetita placent

À Paris, deux pièces très différentes, qui furent des triomphes à leur première exploitation, aimantent de nouveau le public !

Au Théâtre Marigny, Olivier Solivérès (Molière 2024 pour *Le Cercle des poètes disparus*) propose une nouvelle version d'*Amadeus*, la pièce phare du Britannique Peter Shaffer, créée à Paris en 1982, une fantaisie cruelle sur la haine que Salieri, compositeur officiel de l'empereur Léopold II, porta toute sa vie à Wolfgang Amadeus Mozart, éreintant ce jeune rival surdoué jusqu'à ce qu'il tombe dans la misère et en meure. La pièce débute avec un Salieri au crépuscule de sa vie (Jérôme Kircher), implorant Dieu de lui pardonner ses bassesses. Et puis, par un brusque retour dans le temps, on voit débouler sur scène un jeune homme hirsute, grivois et inconvenant : Mozart bien sûr (Thomas Solivérès d'un abattage époustouflant). Le drame que fut sa vie va se dérouler au rythme de scènes magnifiquement maîtrisées, ponctuées d'œuvres de Mozart, interprétées par de vrais chanteurs d'opéra. Enthousiasmant et fascinant.



Retour au XXIe siècle au Théâtre des Nouveautés où l'on affiche *Cochons d'Inde*, la comédie la plus célèbre de Sébastien Thiéry. Un agent immobilier se retrouve enfermé dans une agence bancaire, son compte bloqué. Motif : sa banque étant passée aux mains d'une direction indienne, tous ses clients, sauf à être exclus brutalement du monde extérieur, sont désormais tenus de se plier aux lois hindoues… Créée en 2009, cette farce qui sombre dans le cauchemar avec une drôlerie croissante est remontée par le très fin Julien Boisselier avec Arnaud Ducret, impeccablement survolté dans le rôle principal, Emmanuelle Bougerol et Maxime d'Aboville, tous deux irrésistibles dans leur rôle d'employé de banque sous pression. ■ **Dominique Poncet**

***Amadeus* au Théâtre Marigny.**

→ **Amadeus** de Peter Shaffer, adaptation et mise en scène d'Olivier Solivérès. Théâtre Marigny (Paris 8e) jusqu'au 7 juin.
→ **Cochons d'Inde** de Sébastien Thiéry. Théâtre des Nouveautés (Paris 9e).

PRIME VIDEO - DAVID DELAPLACE/THÉÂTRE MARIGNY

La vie en jaune

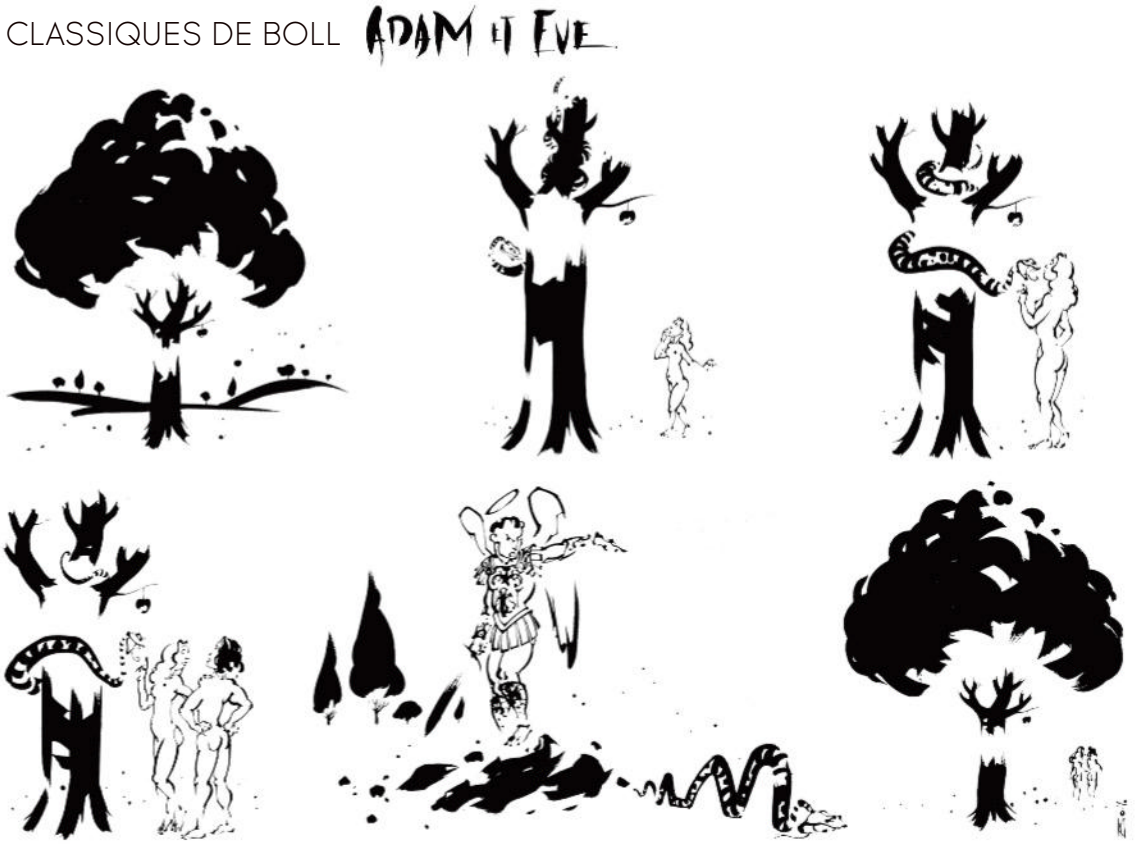
Une passionnante analyse, signée Romain Nigita, de l'une des séries les plus iconiques de la télévision : *Les Simpson.*

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les Simpson sans jamais avoir osé le demander. C'est la promesse largement tenue par *Les Simpson ou le Paradoxe du donut intemporel*. Journaliste et critique séries télé de renom, Romain Nigita décortique, sous tous les angles, la famille la plus jaune et la plus subversive du petit écran. Véritables icônes de la pop culture, *Les Simpson* dressent depuis presque quarante ans un miroir vitriolé et hilarant de la société américaine, prophétisant même au gré d'épisodes certains bouleversements culturels et sociétaux prégnants. S'appuyant notamment sur des propos exclusifs du directeur de série Al Jean, le livre est une mine d'informations toutes plus passionnantes les unes que les autres sur ce qui reste aujourd'hui comme l'une des plus longues séries de l'histoire de la télévision (803 épisodes répartis sur 37 saisons), charriant son lot de produits dérivés, ainsi qu'un long-métrage sorti en 2007 et ayant rapporté 536 millions de dollars dans le monde, soit sept fois son budget initial. Plus qu'un succès, un véritable raz de marée dont l'ampleur ne cesse de croître depuis 1989. À la fois essai et véritable cri d'amour au bébé de Matt Groening, *Les Simpson ou le Paradoxe du donut intemporel* décortique le phénomène sur plus de 160 pages pour mieux dresser un panorama incroyablement dense et complet, offrant aux fans comme aux non initiés mille et une raisons de redécouvrir les aventures de cette famille pas comme les autres, dont les influences et l'impact au sein de la société américaine pourraient bien vous surprendre. Cerise sur le gâteau : la préface est signée Véronique Augereau et Philippe Peythieu, alias les voix françaises ô combien iconiques d'Homer et Marge ! ■

Ilan Ferry

LES SIMPSON OU LE PARADOXE DU DONUT INTEMPOREL
ROMAIN NIGITA
160 P., PLAYLIST SOCIETY, 17 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL



MARION PAINBÉNI/PLAYLIST SOCIETY - BOLL

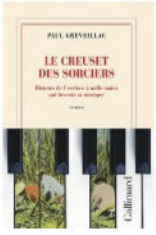
FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Un son pour se déchaîner

Dans *Le Creuset des sorciers*, Paul Greveillac imagine une genèse du jazz au cœur de l'esclavage louisianais. Une fresque historique, où la musique vient secouer un ordre colonial qui se désagrège.

Avril 1803. Louis et Jacques Beauregard entretiennent l'exploitation familiale de canne à sucre sur les bords du Mississippi dans un climat d'incertitude. La Nouvelle-France se désagrège sous leurs pieds, tandis que Napoléon cède la Louisiane aux États-Unis. Malgré les économies nécessaires, investir dans la main-d'œuvre est indispensable pour espérer perdurer. Jean-Baptiste rejoint l'exploitation à la faveur d'une vente aux enchères. La jeunesse de cet orphelin à l'allure sage et lasse en fait l'avenir de la plantation, mais son talent pour la musique lui confère une place à part parmi les autres esclaves. Hélène, la jeune épouse romantique de Jacques, lui fait dispenser des cours de piano et lui demande de jouer pour animer les réceptions mondaines de la famille. Sous les doigts de cet ensorceleur et entre les harmonies et le contrepoint de Bach ou de Rameau se glisse un air de liberté improvisé au fil de l'eau, les prémices de la note bleue. L'histoire de celui qui aurait pu être l'ancêtre de Miles Davis est inventée de toutes pièces, mêlée à celle, non fictionnelle, de la dynastie des Beauregard.

Maître dans l'art de l'ellipse et de la suggestion, Paul Greveillac saisit son lecteur dans une remarquable économie de mots à travers différentes atmosphères : la moiteur de l'air qui appesantit les mouvements des esclaves au labeur, le trouble qui préside à la relation entre Hélène et Jean-Baptiste… L'écriture de ce *Creuset des sorciers*, dense et nerveuse, avance au rythme du djembé pour retracer la guerre anglo-américaine de 1812, l'épidémie de fièvre jaune qui survient en 1817 à La Nouvelle-Orléans, la venue de La Fayette en avril 1825… Une grande fresque bouleversante, sans emphase, et un superbe hommage au jazz, « *rejeton d'une irrémédiable liberté* ». ■ **Aude Giger**



LE CREUSET DES SORCIERS. HISTOIRE DE L'ESCLAVE À MILLE MAINS QUI INVENTA SA MUSIQUE
PAUL GREVEILLAC
176 P., GALLIMARD, 19 €

CONCOURS D'ÉCRITURE
NOUVELLE / POÉSIE / SLAM
DU 16 FÉVRIER AU 17 MAI 2026

Infos, conseils et inscription
Concours ouvert à tout public

"POSER DES MOTS SUR DES MAUX"

CONCOURS PARRAINÉ PAR :

Slam : **Naïm Zriouel**

Nouvelle : **Carène Ponte**

Poésie : **Pauline Bilisari**

Harmonie mutuelle · imgen · mmg · MNT · vyv 3 · Arcade vyv
SANTÉ ASSURANCES & RETRAITE – SOINS & ACCOMPAGNEMENT – LOGEMENT

GROUPE vyv
POUR UNE SANTÉ ACCESSIBLE À TOUS

MUTUALITÉ FRANÇAISE

Groupe VYV, union mutualiste de groupe soumise aux dispositions du Code de la mutualité, n° Siren 532 661 832, n° LEI 969500E0I6R1LI4UF62. DirCom – © Gettylmage - 02/26.

LE COMPTE INSTAGRAM

@Geronymonstre

→ Un *« club de lecture au quartier »* où, avec beaucoup d'humour, sans avoir l'air d'y toucher, l'on débat de sujets littéraires variés. Mention spéciale à l'épisode du 26 décembre dernier consacré aux grandes figures féministes.

LE PODCAST

« L'écho des libraires »

→ L'association Paris Librairies propose désormais son propre podcast de rencontres littéraires. Des entretiens passionnants, comme celui enregistré chez Libralire avec Sybille Grimbert et Alexis Jenni autour de « La vie rêvée des personnages ».

LE DOCUMENTAIRE

Rainer Maria Rilke, la poésie dans la peau

→ Cinquante minutes pour se plonger, entre images d'archives, lectures de textes et entretiens avec des spécialistes, dans l'œuvre du géant des lettres allemandes, l'un des plus grands écrivains du XXe siècle, auteur de *Lettres à un jeune poète.* **L.D.**

La mauvaise comédie d'Harlequin

L'affaire a éclaté à la veille des fêtes et continue de faire couler beaucoup d'encre : la maison d'édition historique de romance a annoncé avoir recours à l'IA pour faciliter le travail de traduction.

Si l'on peut aisément caricaturer les couvertures aux couleurs criardes, les titres racoleurs et les histoires d'amour à l'eau de rose que nous offre depuis près de cinquante ans en France l'éditeur canadien Harlequin, il demeure le véritable pionnier de la romance populaire et a longtemps représenté pour les traducteurs et traductrices débutants une précieuse école de formation. Un style simple, des délais resserrés, un rythme de parution effréné : de quoi se faire la main avec quand même un bémol non négligeable : un prix au feuillet moins élevé que le reste du marché. Et il semblerait que la situation ne soit pas près de s'arranger. Détenues depuis 2014 par le groupe News Corp, les éditions Harlequin ont été avalées par le géant du livre HarperCollins, bien décidé à rationaliser au maximum les coûts de production. Par un communiqué publié en catimini, un week-end de fin décembre, la direction a annoncé mettre fin à sa collaboration avec les traducteurs pour se tourner vers un prestataire, l'agence Fluent Planet, chargé de *« passer les textes dans un logiciel de traduction automatique »*, entendez une intelligence artificielle, avant de les soumettre à des relecteurs dont le rôle sera de simplement veiller au bon travail de la machine. Un triste signe annonciateur de ce qui pourrait se répandre un peu partout dans le vaste monde de l'édition, avec des traducteurs relégués au rang de superviseurs d'IA, contraints de travailler sur un texte qui a d'abord été prémâché pour une somme de misère. Depuis, la grande s'organise et c'est toute une profession qui se mobilise pour défendre un savoir-faire et un art littéraire à part entière, mais aussi alerter sur les dangers d'une pensée passée à l'étamine d'une IA formatée. Le début d'un long combat dont on promet de se faire le porte-voix. ■ **Léonard Desbrières**

• À ÉCOUTER

« OPEN BOOK »
AGATHE LE TAILLANDIER
PODCAST D'INTERVIEWS LITTÉRAIRES

■ **« Open Book » a été créé par la productrice Constance Parpoil et la professeure de français et journaliste Agathe Le Taillandier, passée par Radio France et Louie Media. Placées sous le signe de l'intime et menées depuis un canapé, ces conversations ont d'ores et déjà permis d'accueillir Fatima Daas, Hélène Laurain, Séphora Pondi ou encore Karim Kattan.**

CHRONIQUES DU CHEVALIER ERRANT
GEORGE R.R. MARTIN
LU PAR BERNARD MÉTRAUX (ÉCOUTEZ LIRE GALLIMARD)

■ **À l'origine de la toute nouvelle série de l'univers *Game of Thrones*, le roman de George R.R. Martin met en scène les aventures mouvementées d'un chevalier errant et de son jeune écuyer. La voix iconique du comédien Bernard Métraux se prête à merveille à cette ambiance médiévale, riche en joutes spectaculaires.**

TOUS DES OISEAUX
WAJDI MOUAWAD
LU PAR L'AUTEUR ET DES COMÉDIENS (ACTES SUD AUDIO)

■ **En 2025, à l'occasion de la célébration des 40 ans de la collection « Actes Sud-Papiers », la maison d'édition a sélectionné plusieurs titres emblématiques de son riche catalogue théâtral. Parmi eux, le magnifique *Tous des oiseaux* du metteur en scène Wajdi Mouawad fait l'objet d'une version audio, sous la direction artistique de Blandine Masson. Christophe Rioux**

DR - ARTE

Les hommes autoproclamés féministes sont-ils fidèles à leurs dires ?

Flora Souchier ne s'est, elle, pas méfiée de l'un d'entre eux. Une expérience traumatisante dont elle a tiré un récit lucide et résilient.

« *Je ne peux plus lire de théorie politique. Il y a, dans la pensée et le vocabulaire, des zones durablement toxiques, et qui n'y sont pour rien. […] Des gestes que j'ai chéris me sont devenus ennemis* », confie Flora Souchier dans le journal d'écriture de cet essai qui retrace la relation abusive dont elle a été l'objet pendant deux années. Son titre : *Méfiez-vous des hommes qui se disent féministes*. Comédienne, écrivaine et militante, elle a croisé le chemin de D. sur le terrain des combats d'une ZAD lorsque ce dernier lui tombe littéralement dans les bras, moment « *hors-temps, radical et fondateur* », devenu un point d'orgue romantique. L'homme, précisément, se revendique radical : cinéaste expérimental, « *polémiste-né* », il aime lire Liv Strömquist et citer bell hooks, prône le polyamour, vouvoie son amante avec qui il veut « *reproduire la relation de ses idoles, Sartre et Beauvoir* », car « *un couple doit être un binôme, théorique et politique* ».

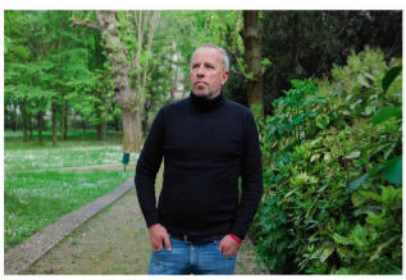
Ces envolées rhétoriques servent l'argumentaire sournois d'un homme dominateur, possessif pour qui l'autrice devrait renoncer à tout. Ainsi, ce « *féministe* » qui ne supporte pas la critique pompe ses émotions, son énergie, son argent, sa liberté, vampirise son espace jusque dans l'intime, relations sexuelles imposées incluses. Flora Souchier revient pas à pas, avec une lucidité confondante, jusqu'aux premiers moments de cette histoire traumatisante. La lecture du *Complexe de la sorcière* d'Isabelle Sorente l'amène, après la rupture, à une prise de conscience rageuse, qui replace son expérience dans l'histoire « *de destruction des psychés féminines par des hommes s'octroyant le monopole de la raison et de la méthode* ». Elle cite l'ouvrage en exergue du sien, tandis que son journal le clôt pour saluer en temps réel la présence des autres dans sa rémission, des bienfaits de leurs paroles et de leur écoute, jusqu'au sein du travail littéraire. ■ **Eugénie Bourlet**

MÉFIEZ-VOUS DES HOMMES QUI SE DISENT FÉMINISTES
FLORA SOUCHIER
176 P., SEUIL, 18 €

Les promesses ne sont-elles que des paroles en l'air ?

Philippe Vilain explore ce qui se joue lorsqu'on s'engage auprès des autres, ou de soi-même.

Non, l'œuvre de Philippe Vilain ne se réduit pas à sa relation avec Annie Ernaux. Son dernier ouvrage en est une éclatante démonstration. *La Promesse* est un petit guide philosophique de survie en période électorale. Même s'il ne traite pas directement des élections municipales qui nous occupent aujourd'hui, ou de l'élection présidentielle qui nous occupera demain, il nous permet de comprendre un élément essentiel qui lie le citoyen à celles et ceux qui se présentent à leurs suffrages : la promesse. Une parole « *infiniment politique* », dont la « *fonction orchestre l'ordre social afin de proposer, à travers une aventure individuelle, une aventure collective* ». Le projet du livre est énoncé en sous-titre : *Échapper aux vaines paroles*. Car, en analysant le terme, en déconstruisant patiemment ce qu'il



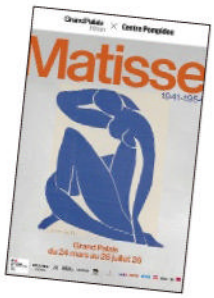
implique pour le promettant et celui ou celle à qui on promet, Philippe Vilain nous éclaire sur ce rapport de domination qu'induit la promesse : « *Tout promettant se place en position de supériorité.* » Et il nous invite, par la réflexion, à nous émanciper de « *la vanité langagière qui caractérise notre société surinformée* » pour entendre à nouveau dans la promesse « *la voix de la vérité* ». Car toutes les paroles ne se valent pas, elles ne sont pas équivalentes. Promettre, c'est « *faire ce que l'on dit, quitte à en payer le prix* ». Il en est ainsi des promesses qu'on se fait à soi-même et c'est là, peut-être, le cœur du livre. À travers l'histoire vraie de la veuve Pupetta Maresca, « *légende populaire de Naples* » qui vengea par le sang l'assassinat du père de son enfant à naître par la mafia napolitaine, Philippe Vilain nous raconte que la promesse « *s'offre sans condition et sans limite* » quitte à en mourir. C'est le cas de celle que s'est faite un jeune homme de 20 ans, au sortir d'un BEP d'agent administratif, un certain Philippe Vilain : « *Je serai écrivain.* » Oui, un écrivain à part entière. ■ **Antoine Leiris**

LA PROMESSE. ÉCHAPPER AUX VAINES PAROLES
PHILIPPE VILAIN
208 P., AUTREMENT, 19 €

JEROME PANCONI/SEUIL – ISABELLA DE MADDALENA/OPALE.PHOTO/AUTREMENT

Matisse au crépuscule de sa vie

Le peintre français prend ses quartiers au Grand Palais avec ses célèbres gouaches découpées.



En 2025, le musée d'Art moderne de Paris s'était lancé le défi de réunir l'intégralité des portraits de la fille chérie d'Henri Matisse (1869-1954), Marguerite, environ une centaine, exécutés entre 1905 et 1945 par le maître incontesté de la couleur. Le Centre Pompidou ayant fermé ses portes pour travaux, le Grand Palais cède une partie de ses espaces pour que la collection continue de rencontrer son public. Claudine Grammont, du cabinet d'art graphique, assure le commissariat de cette rétrospective événement hors les murs, relatant les dernières années de création de Matisse, de 1941 à 1954. La présentation, d'une envergure inédite, révèle à la fois la dimension pluridisciplinaire de sa pratique insatiable durant cette période tout en convoquant un ensemble exceptionnel de gouaches découpées, qui

ont favorisé sa renommée internationale. Auxquelles s'ajoutent des peintures, des dessins, des livres illustrés, des textiles et des vitraux qui montrent à quel point la fougue de Matisse n'avait aucune limite, s'exprimant à travers différentes techniques sur n'importe quel support. Le Centre Pompidou a fourni certaines des 230 pièces qui jalonnent la visite, mais on trouve aussi parmi les prêteurs d'autres musées tels le Hammer Museum de Los Angeles, le MoMA et le Metropolitan Museum of Art de New York, etc. De quoi apprécier l'étendue de la palette du virtuose, en perpétuelle réinvention et ultra-prolifique à plus de 80 ans ! ■ **Gabrielle Martin**

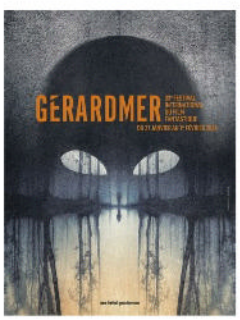
→ **Matisse, 1941-1954** Au Grand Palais (Paris 8e), du 24 mars au 26 juillet. Catalogue édité par RMN/Grand Palais, 480 p., 45 €. *grandpalais.fr*

Des nouvelles (fantastiques) de Gérardmer

Le concours destiné aux collégiens et lycéens, dans le cadre du festival 2026, a rendu son verdict !

Si la dernière édition du Festival du film fantastique de Gérardmer nous a offert son lot de bons moments cinématographiques (citons *Redux Redux*, *Cadet* ou *The Thing With Feathers*), cette manifestation nous a également proposé de beaux moments littéraires. Outre les rencontres et dédicaces (avec Bernard Werber, Éric Libiot, Nicolas d'Estienne d'Orves ou Emma Becker…), ce cru 2026 a été marqué par son concours de nouvelles, parrainé cette année par le journaliste-influenceur-romancier Mehdi Omaïs. Près de 80 collégiens et lycéens ont ainsi tenté leur chance. Le jury a tranché et, parmi les lauréats des deux catégories (dont les textes sont disponibles sur le site du festival), on félicitera les deux grandes gagnantes, Noha Bedhouche (Metz) et Clémence Salmon (Dreux), qui remportent chacune (outre divers livres et goodies du festival) un atelier d'écriture offert par *Lire Magazine* (associé à cette opération). ■ **Baptiste Liger**

festival-gerardmer/2026/concours-de-nouvelles-fantastiques



LES CLASSIQUES LIRE magazine

Madame de Sévigné La femme de lettres

Figure du règne de Louis XIV, la marquise de Sévigné enchantait ses amis par son talent pour les conversations et ses délicieuses lettres, qui les prolongeaient. Car non, Madame de Sévigné n'a pas écrit qu'à sa fille éloignée par un mariage, et ses talents ne se circonscrivaient pas aux déplorations maternelles auxquelles la modernité la réduit. Infiniment plus varié, son répertoire est dominé par la gaieté. Quand elle taquine son cousin Bussy-Rabutin épris de grandeur en le traitant de « petit cadet », quand elle donne des nouvelles de la cour… Quatre cents ans après sa naissance, certaines de ses lettres ressemblent à des bulletins d'actualité, et d'autres à des reportages émis à travers le temps – nous faisant suivre le procès de Fouquet ou l'exécution d'une célèbre empoisonneuse. Dans ce numéro, nous tâchons de célébrer toutes les facettes de la femme de lettres. Sa vie, qui, elle-même, défie les préjugés ; sa façon de varier, dans une même lettre, les tons et sujets. Et de tout unir par son style, d'une élégance innée, qui a poussé la postérité à l'ériger grande écrivaine sans qu'elle l'ait désiré. Amie fidèle, mère aimante et aimée, châtelaine respectée, cela lui suffisait. Avec Robert Kopp, Serge Sanchez, Laëtitia Favro… ■ **Alexis Brocas**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

GRANDPALAISRMN GÉRARD BLOT

3 QUESTIONS À… NINE SIMON

Du 18 au 22 mars 2026, le Salon du livre de Genève investira Palexpo pour sa 40e édition, qui prévoit déjà plus de 60 000 visiteurs, 250 exposants et 800 auteurs. Entretien avec la directrice artistique de l'événement.

Comment définissez-vous l'identité du salon ?

Nine Simon. Notre objectif est de faire vivre le livre, d'aider à décrypter les mondes, faire rayonner par-delà les frontières toutes les littératures francophones, notamment québécoise, belge et africaine. Nous invitons aussi le public, lors d'animations, à venir se frotter à l'exercice littéraire, pour entretenir un rapport actif à la littérature ! Et je tiens à souligner que nous organisons de nombreux rendez-vous professionnels pour les éditeurs, partenaires : nous voulons profiter de leur présence pour créer des synergies, réfléchir ensemble à l'avenir du livre.

L'événement compte cette année quatre invités d'honneur : Laure Adler, Patrick Chappatte, Hélène Dorion et Douglas Kennedy. Un clin d'œil à ce 40e anniversaire ?

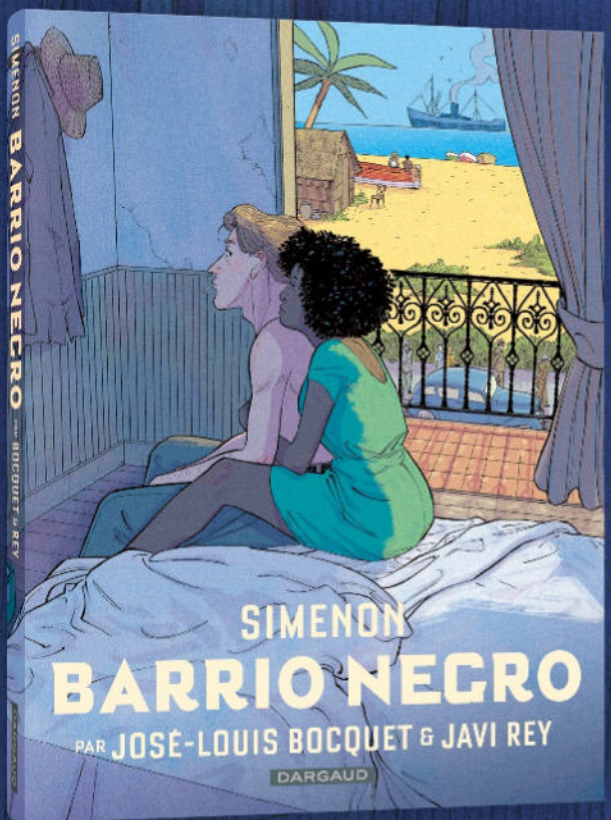
N.S. Oui, et aussi à notre ouverture au monde : deux femmes et deux hommes venant de quatre pays différents, dont le travail met en lumière tous les registres littéraires, pour satisfaire la curiosité d'un public très large. Chacun a une « carte blanche », pour des rencontres originales et passionnantes. Leur participation suscite autant d'occasions de saisir autrement ce que permet le livre : l'ouverture, la diversité, l'échange.

Que prévoyez-vous pour célébrer cette édition spéciale ?

N.S. En plus de toutes nos nouveautés, il y aura un espace qui proposera une plongée dans l'histoire du salon, un parcours ludique autour des éditions passées. La scène des loges accueillera aussi des formats musicaux originaux avec des invités, pour mettre en exergue le lien unique entre littérature et musique. Et tant d'autres surprises ! ■

Propos recueillis par Margaux Morasso

salondulivre.ch/



© J.-L. Bocquet, J. Rey / Dargaud Benelux (Dargaud Lombard S.A.), 2026

Une nouvelle adaptation des romans durs de
Georges Simenon
par José-Louis Bocquet et Javi Rey

Au Panama, un ingénieur français rompt les amarres avec sa femme, son milieu, ses ambitions.

Une réflexion forte sur les fractures sociales et la violence du système colonial français, à travers une galerie de personnages confrontés aux désillusions.

DARGAUD AU RAYON BANDE DESSINÉE

NOUVEAU

LiRE magazine

CLUB LECTURE

Vous aimez lire, vous souhaitez lire des livres en avant-première, vous voulez partager votre avis et rencontrer les auteurs ? Lire Magazine a pensé à vous en créant son Club Lecture !

Inscrivez-vous sans tarder :

Club Lecture LiRE magazine

SENS CRITIQUE

L'AVIS DES LECTEURS

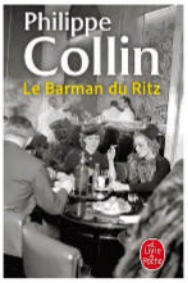
Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

20 ✶ FAUVES

Mélissa Da Costa
(Albin Michel)

« Tony ne peut plus remettre les pieds chez lui après cette soirée. Pas avant longtemps. Il connaît son père : il ne lui pardonnera pas de sitôt… Mettre les voiles, prendre de la distance. Alors, Tony prend la route avec un cirque. Une révélation. Il n'a plus qu'une chose en tête, une pensée, un défi, une folle certitude : il entrera, lui aussi, dans la cage des fauves. Ce roman de Mélissa Da Costa est une immersion au cœur d'un cirque familial. Le lecteur découvre de l'intérieur le quotidien de la communauté des gens du cirque, un milieu patriarcal et brutal : le montage et le démontage du chapiteau, les représentations, la vie en caravane, la force du clan familial. Le dressage des lions et des tigres, les heures de répétition. Le danger permanent. Des personnages puissants, qui sonnent juste : Tony, qui lutte contre la violence qui couve en lui ; Chavo, le chef, dur, qui impose ses règles à tous, y compris à ses fauves et à sa femme, le prix à payer pour la cohésion du groupe ; Sabrina, sensuelle et profondément rebelle, dans un monde où les hommes font la loi. Un récit sur l'engrenage de la violence, un cercle vicieux dont on ne peut s'échapper. Un roman sombre et charnel. Quand les hommes deviennent des fauves. »

#Yves-Montmartin



1✶ Le Barman du Ritz

Philippe Collin
(Le Livre de poche)

« […] Juif ashkénaze vétéran de Verdun, Franck Meier est devenu, après un passage par les États-Unis, le célébrissime prince parisien des cocktails et, par la même occasion, le confident des grands de ce monde, parmi lesquels Hemingway et Fitzgerald. S'inspirant des nombreux éléments biographiques laissés par cet homme qui fut largement interviewé, qui fit l'objet de deux enquêtes de police pendant la guerre et qui publia un livre, *L'Art du cocktail*, Philippe Collin en fait son personnage central, observateur privilégié lui-même aux prises avec toutes les ambiguïtés de son époque. […] Documenté, habile à recréer l'atmosphère nauséabonde de cette période, Philippe Collin nous sert une vision troublante, loin du simple contraste entre le noir et le blanc, de certains comportements pendant l'Occupation […]. Dommage que le récit, dans l'intention sans doute de plaire au plus large public, s'autorise pour sa part quelques compromissions avec la facilité, comme son improbable et mièvre romance, ses personnages un peu trop schématisés et sa construction plutôt sommaire cochant toutes les cases d'une future adaptation télévisée. […] »

#Cannetille

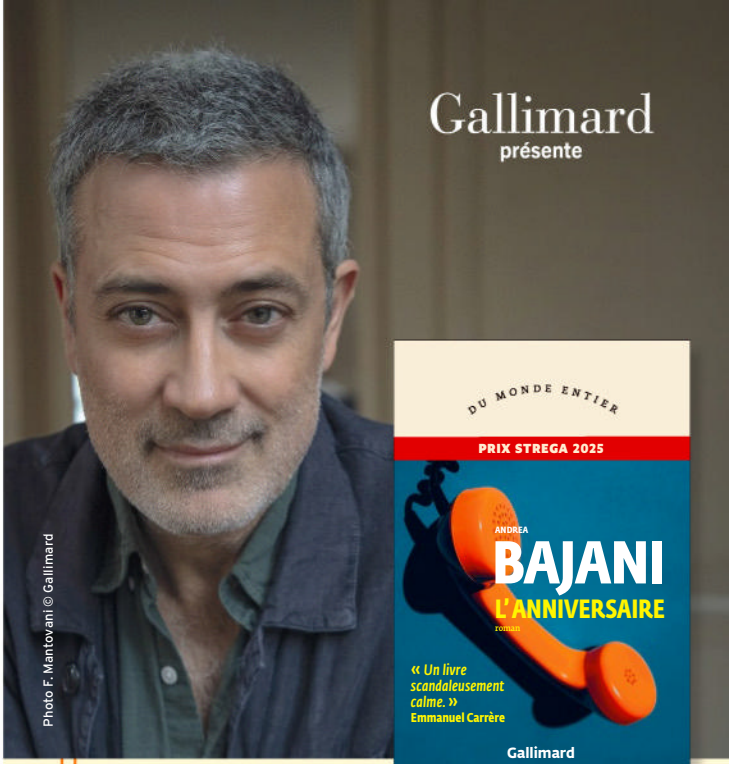
LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 16 février 2026, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Pierre Lemaitre	Les Belles Promesses	Calmann-Lévy	Littérature
2	Delphine de Vigan	Je suis Romane Monnier	Gallimard	Littérature
3	Freida McFadden	La Locataire	City Éditions	Polars
4	Éric Vuillard	Les Orphelins	Actes Sud	Littérature
5	Patrick Boucheron	Peste noire	Seuil	Essais
6	Laurent Mauvignier	La Maison vide	Minuit	Littérature
7	Salomé Saqué	Résister. Édition 2026	Payot	Essais
8	Marie-Hélène Lafon	Hors champ	Buchet-Chastel	Littérature
9	Philippe Besson	Une pension en Italie	Julliard	Littérature
10	Thomas Schlesser	Le Chat du jardinier	Albin Michel	Littérature
11	Arnaud Miranda	Les Lumières sombres	Gallimard	Essais
12	Charlotte Casiraghi	La Fêlure	Julliard	Essais
13	Christelle Dabos, Vanyda	La Passe-miroir (t. 1)	Gallimard BD	BD
14	Adèle Yon	Mon vrai nom est Elisabeth	Sous-sol	Littérature
15	Anne Didier, Olivier Muller, Clément Devaux	Anatole Latuile (t. 19)	Bayard Jeunesse	BD
16	Timothée de Fombelle	La Vie entière	Gallimard	Littérature
17	J.-M.G. Le Clézio	Trois Mexique	Gallimard	Littérature
18	Russell Banks	American Spirits	Actes Sud	Littérature
19	Alain Duhamel	Les Politiques. Portraits et croquis	L'Observatoire	Essais
20	Mélissa Da Costa	Fauves	Albin Michel	Littérature
21	Alain Finkielkraut	Le Cœur lourd	Gallimard	Littérature
22	Adélaïde de Clermont-Tonnerre	Je voulais vivre	Grasset	Littérature
23	Gabriel Tallent	La Voie	Gallmeister	Littérature
24	Jade Khoo	Terre ou Lune (t. 1)	Morgen	BD
25	Milo Manara, Umberto Eco	Le Nom de la rose (t. 2)	Glénat	BD
26	Gaspard Kœnig	Aqua	L'Observatoire	Littérature
27	Stéphane Audoin-Rouzeau	Notre déni de guerre	Seuil	Essais
28	Fabcaro, Didier Conrad	Astérix en Lusitanie	Hachette	BD
29	Anna Hope	Nos héritages	Gallimard	Littérature
30	Nathacha Appanah	La Nuit au cœur	Gallimard	Littérature
31	Stephen King	Ne jamais trembler	Albin Michel	Polars
32	Cécile Coulon	Le Visage de la nuit	L'Iconoclaste	Littérature
33	Mathieu Bablet	Silent Jenny	Rue de Sèvres	BD
34	Pauline Pinson, Magali Le Huche	Poisson-fesse	Les Fourmis rouges	Jeunesse
35	Emmanuel Carrère	Kolkhoze	P.O.L	Littérature
36	Jessé Rémond Lacroix	Les Bateaux sur la terrasse	Robert Laffont	Littérature
37	Aurélien Barrau	Trahir par fidélité	Les liens qui libèrent	Essais
38	Mathilda Di Matteo	La Bonne Mère	L'Iconoclaste	Littérature
39	Johann Chapoutot	Les Irresponsables	Gallimard	Essais
40	Antoine Compagnon	1966, année mirifique	Gallimard	Essais

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Philippe Collin	Le Barman du Ritz	Le Livre de Poche	Littérature
2	Bérénice Pichat	La Petite Bonne	Le Livre de Poche	Littérature
3	Freida McFadden	La Femme de ménage	J'ai lu	Polars
4	Sandrine Collette	Madelaine avant l'aube	Le Livre de Poche	Littérature
5	Freida McFadden	Les Secrets de la femme de ménage	J'ai lu	Polars
6	Freida McFadden	La femme de ménage voit tout	J'ai lu	Polars
7	Laure Murat	Toutes les époques sont dégueulasses	Verdier	Essais
8	Giuliano da Empoli	Le Mage du Kremlin	Folio	Littérature
9	Olivier Guez	Mesopotamia	Le Livre de Poche	Littérature
10	Benjamin Dierstein	Bleus, blancs, rouges	Folio	Polars



ANDRÉA
BAJANI
L'anniversaire

« Best-seller italien, *L'anniversaire* peint, dans une langue splendide, une cellule familiale sous le joug du patriarcat. »
Virginie Bloch-Lainé, *La Tribune Dimanche*

« Peinture impitoyable d'une famille défaillante. La minutieuse précision des phrases, l'agencement et la clarté du texte en font un morceau de haute joaillerie. »
Florence Noiville, *Le Monde des Livres*

« Dans un texte posé et puissant, avec un grand souci du détail, l'écrivain italien fait le récit d'un enfermement familial délétère. Et d'une libération. TTTT »
Nathalie Crom, *Télérama*

« Spectaculaire. Un roman d'une violence et d'une intelligence immenses. »
Clémentine Goldszal, *Elle*

DU MONDE ENTIER
nrf

Jérôme Ferrari

L'ALTÉRITÉ COMME BOUSSOLE

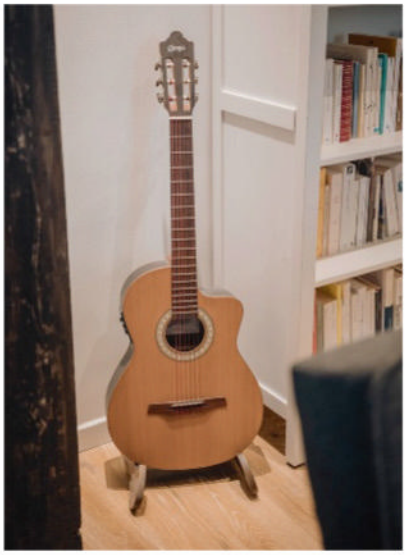
Comme tout bon Corse, l'auteur du *Sermon sur la chute de Rome* (prix Goncourt 2012) a l'âme du voyageur, comme en témoigne son percutant et envoûtant *Très brève théorie de l'enfer*. Mais notre romancier est aussi professeur de philosophie à Paris. Rencontre oblige « à la capitale ».

Il n'y a pas pléthore de romanciers contemporains corses, alors on se réjouissait d'aller voir Jérôme Ferrari, chez lui, à Ajaccio. Mauvaise pioche, le service de presse de sa maison d'édition, Actes Sud, nous explique que l'auteur vit à Paris depuis la rentrée scolaire 2025 et sa mutation au lycée Voltaire. Et l'affaire se corse lorsqu'on apprend que celui-ci demeure dans un meublé, un habitat peu propice, on l'imagine, à l'accumulation d'objets personnels essentiels à notre rubrique « intimiste ». En guise d'île de Beauté, on s'achemine donc en ce matin ensoleillé de février vers le 6e arrondissement de la capitale. Près du carrefour de l'Odéon, dans son appartement mansardé, c'est un homme tout en noir qui nous attend. Tout en noir, mais coopératif car, bonne nouvelle, notre locataire a essaimé ici ou là des souvenirs de voyage et des ouvrages. La voie est libre, donc, pour évoquer l'univers, voire l'universalisme, du Prix Goncourt 2012, ainsi que son roman millésimé 2026, petit joyau de finesse et d'écriture sur l'altérité, intitulé *Très brève théorie de l'enfer*, deuxième opus de son cycle « Contes de l'indigène et du voyageur » après *Nord Sentinelle* consacré, notamment, au surtourisme.

Peu de « corsitude » dans sa cuisine-salle-à-manger-salon-bureau, si ce n'est cette guitare sèche posée au sol, garante des années de musique et de chant de sa jeunesse dans un groupe polyphonique – *« on jouait dans les bars, mais c'est le passé, trente ans de cigarettes ont abîmé ma voix »*, signale Jérôme Ferrari, acquis dorénavant à la cigarette électronique. C'est un autre ailleurs qui prédomine, celui de ses nombreuses escapades à travers le monde, au Yémen, à Delphes, à Alger (comme cet aspersoir à eau de fleur d'oranger) ou encore à Abu Dhabi (tels ces boîtes et brûleur d'encens ou encore ce joli meuble coloré) – on reviendra sur ces deux dernières destinations, qui sont au cœur de sa nouvelle fiction. Reste, pour achever notre récolte, un pan d'images de femmes dans sa chambre, photos achetées notamment en Allemagne et à Vienne, témoins de sa passion pour la photographie. Et puis, bien sûr, dans sa bibliothèque, des Pléiade et de nombreux livres de philosophie nécessaires à son enseignement, partie immergée d'une imposante collection entreposée dans un garde-meuble.

LE SURDOUÉ DE L'ÎLE DE BEAUTÉ

L'occasion de lui demander si, à l'instar de nombre de romanciers à succès, il n'a pas songé à abandonner son métier de prof après son trophée de 2012. *« Absolument pas, j'aime trop cela. J'ai commencé en janvier 1990, à 21 ans, comme maître auxiliaire avec des terminales de Bastia. J'avais l'air d'en avoir 16, j'avais peur, puis j'ai repris en 1995 et, depuis lors, j'ai enseigné non-stop. Et je compte bien aller jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à mes 67 ans. »* Il est vrai, reconnaît-il, que, n'ayant professé qu'en Corse et à l'étranger ou en classes préparatoires, il a eu une carrière guère chahutée par une horde d'élèves indisciplinés. Agrégé et promu il y a trois ans au grade de professeur de chaire supérieure, il ne peut plus avoir d'ailleurs que des classes de khâgne et d'hypokhâgne. En fait, Jérôme Ferrari est un surdoué. Bac à 16 ans (il avait sauté la classe de CE1 et est né au



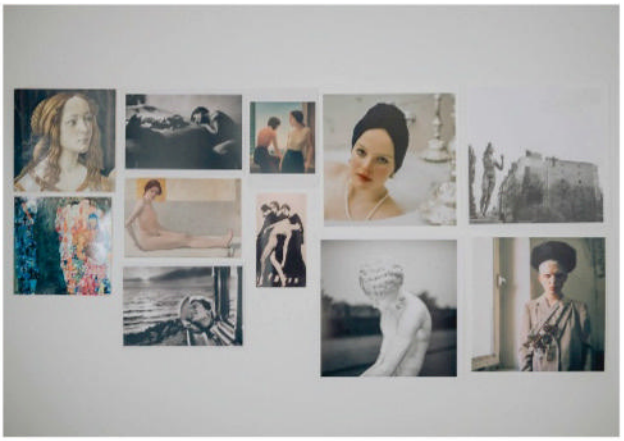
Chez Jérôme Ferrari, les étagères sont généreusement garnies de philosophie. La guitare sèche posée au sol date des années de jeunesse de cet ancien musicien corse. Ci-dessous : flacon d'eau de fleur d'oranger, brûleur d'encens, boîtes colorées : d'Alger à Abu Dhabi, les objets nous font voyager dans les différents pays où l'auteur a enseigné.

mois de décembre 1968), licence de philo à 20 ans, maîtrise à 22 ans, agrégation l'année suivante, le tout à Panthéon-Sorbonne, mais à partir de décembre 1988, il ne hante plus les amphis parisiens que pour les examens. Car, trop heureux de quitter Vitry-sur-Seine, la ville de sa jeunesse, il est parti faire un travail de terrain pour un mémoire de sociologie – « Imaginaire social et criminalité en Corse » – et s'est inscrit dans la foulée en DEA à Corte. *« Ma vraie vie était au village, Fozzano, en Corse-du-Sud, c'est là que je passais toutes mes vacances ; grâce à mon père, qui travaillait au service informatique d'Air France, le billet aller-retour nous coûtait 95 francs. »*

Et c'est sur ce même sol insulaire qu'il publie en 2001 aux éditions Albiana, 100 % corses, son premier livre, *Variétés de la mort*, un recueil de nouvelles *« plutôt iconoclastes et pas entièrement satisfaisantes »*, tandis qu'il traduit du corse son ami Marcu Biancarelli. Rebelote l'année suivante avec un roman, *Aleph zéro*, puis Jérôme Ferrari, désireux d'une diffusion élargie, envoie le manuscrit de *Dans le secret* à cinq éditeurs nationaux. Séduit par cette histoire familiale, Actes Sud le prend sous son aile en 2007. Le premier succès commercial survient en 2010 avec *Où j'ai laissé mon âme* (prix France Télévisions), long monologue intérieur du lieutenant Andreani, fougueux partisan de la torture, près de cinquante ans après la bataille d'Alger de 1957. Puis c'est le graal : avec *Le Sermon sur la chute de Rome*, allégorie sur la désagrégation de la société insulaire portée par deux idéalistes tenanciers d'un troquet en Corse, il devance Joël Dicker, Patrick Deville et Linda Lê. Un souvenir heureux et épuisant : *« Prof au lycée français d'Abu Dhabi, j'étais arrivé, au cas où, le matin même à 7 heures. Je suis resté une semaine en France puis j'ai repris mes cours et suis parti tous les week-ends dans moult instituts français de la région. »*

« METTRE AU JOUR LES VIOLENCES »

Avant de rejoindre les Émirats et de parler, donc, de *Très brève théorie de l'enfer*, comment, face à cet ancien militant au sein du Mouvement pour l'autonomie d'Alain Orsini, ne pas évoquer l'assassinat de ce dernier le 12 janvier lors des obsèques de sa mère ? *« C'est choquant, c'est sûr, mais au XIXe siècle les gens ne s'embarrassaient pas plus de scrupules, les archives judiciaires de la vendetta en attestent. J'ai en effet travaillé avec Orsini pendant deux ans, jusqu'au début 1993, avant que la scission du mouvement et sa violence n'entraînent une grande perte d'innocence de ma part. Aujourd'hui, si j'approuve toujours toutes les revendications culturelles, j'ai trop peu d'optimisme politique pour supposer qu'une solution institutionnelle quelconque changera quoi que ce soit à la gangrène mafieuse des prérogatives de l'État. »* La mafia en Corse, la torture en Algérie, les diverses fureurs du monde hanteront-elles toujours l'œuvre de Jérôme Ferrari ? *« C'est ça le boulot de la littérature, mettre au* •••



jour ces violences », répond-il du tac au tac – et aussi brièvement qu'il conçoit ses écrits.

Alors, est-ce bien lui, le narrateur de son nouveau roman, ce professeur de philosophie trentenaire, qui, déçu par ses congénères se comportant *« comme des porcs avec une impudence éhontée »,* quitte la Corse pour l'Algérie ? *« Biographiquement, oui, mais il ne s'agit en rien ici d'une autofiction déguisée, le travail d'écriture n'est possible que par une mise à distance. »* Lui, affirme-t-il, s'est envolé vers le lycée français d'Alger en 2003 car il avait envie *« non pas de fuir, mais de découvrir autre chose »* – en digne petit-fils d'un militaire de l'armée du Levant et d'un membre de l'administration coloniale au Maroc. Ce qu'il découvre alors, tout comme son narrateur (jamais nommé), c'est un lycée bunkérisé au lendemain de la décennie noire, c'est aussi l'arrogance de certains diplomates (hilarante scène de la visite du ministre de l'Intérieur français) et la prise de conscience d'une différence objective qui érige des murs entre les expats et les locaux, les nantis et les désargentés, murs qui ne peuvent être abolis, fût-ce par l'amour – notre héros se marie à Nardjess, professeure algérienne. *« D'où l'inutilité de la compassion, ce qui est très frustrant »,* complète l'auteur.

CHEMINS D'EXIL

De compassion et d'empathie, il est aussi question à Abu Dhabi, l'affectation suivante du narrateur. À commencer par ces travailleurs de l'ombre, perchés sur les échafaudages de la ville gratte-ciel, *« hommes sans visage et sans nom, titubant dans la chaleur et parfois tombant et disparaissant alors à jamais ».* Ils sont indiens, bangladais, népalais, afghans,

pakistanais, philippins, et constituent une main-d'œuvre bon marché à la merci de leurs employeurs. Là encore, l'expatrié a le sentiment de n'être pas seulement le témoin impuissant mais le complice objectif, du seul fait d'occuper dans le monde la place qui est la sienne. Ainsi, comment ne pas avoir mauvaise conscience face au destin de Kaveshaa, venue de *« l'île des massacres de Juillet noir, des tigres et des feuilles de thé »* en laissant derrière elle son nouveau-né ? Sublime personnage que cette « nanny », esclavagisée par ses patrons égyptiens avant d'être sauvée par des Émiratis puis respectée par notre couple de professeurs, désormais parents d'une petite Afsaneh. Mais au Sri Lanka, on se moque d'elle, et on la spolie.

« Pour celui qui prend les chemins de l'exil ou des enfers, il n'est pas de retour possible »,

C'est dans un meublé du quartier de l'Odéon que ce prof « jusqu'au bout » vit depuis la rentrée 2025. Sur les murs de la chambre, des portraits de femmes témoignent de sa passion pour la photographie.

médite le narrateur. Qui, n'ayez crainte, sait aussi se faire moqueur. À propos, par exemple, de sir Wilfred Thesiger, le Britannique amoureux des rudes déserts, horrifié par l'émergence d'une modernité lors de son retour en 1977 dans la péninsule arabique, il écrit : *« Avec cette inélégance si caractéristique des pauvres, ils [les Bédouins] n'étaient nullement opposés à profiter de ce qui pouvait simplifier leur existence… »* Mais c'est avec un autre Britannique, présent dans ce roman comme dans *Nord Sentinelle*, que Jérôme Ferrari achèvera prochainement son cycle : le capitaine Richard Francis Burton (1821-1890), ethnologue orientaliste, cité dans *Histoire de l'éternité* par Jorge Luis Borges pour avoir été le premier traducteur en anglais des *Mille et Une Nuits*. *« C'était un graphomane, un polymathe, un polyglotte, à la curiosité délirante. »* Bref, le client idéal pour traiter de l'exploration, troisième volet de l'altérité, selon Jérôme Ferrari. ■

Marianne Payot

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*

EXTRAIT

★★★★☆

TRÈS BRÈVE THÉORIE DE L'ENFER

JÉRÔME FERRARI

168 P., ACTES SUD, 16,50 €.

EN LIBRAIRIES LE 4 MARS.

MATHIEU ALTERMAN

Ma médecine naturelle de Rika Zaraï

Il y a des best-sellers qui sentent l'encre fraîche et d'autres la chlorophylle. En 1985, *Ma médecine naturelle* devient l'un des plus grands succès éditoriaux français de la décennie : plus de 2 millions d'exemplaires vendus. Un score à faire pâlir un Goncourt. Le plus étonnant ? Son autrice n'est ni médecin, ni gourou, ni scientifique, mais Rika Zaraï, vedette de variétés.

Dans les années 1960-1970, la Franco-Israélienne Rika Zaraï incarne la chanson populaire au sens le plus littéral : refrains simples, sourire permanent, tubes entêtants – *Casatschok*, *Sans chemise, sans pantalon* –, jusqu'à un hymne au skateboard, dernier succès relatif discographique de 1978 avant l'effacement. Au milieu des années 1980, elle a disparu des hit-parades. Ni en compact-disc ni sur NRJ. Sa carrière musicale est terminée.

Sa vie, elle, a déraillé plus tôt. Au début des années 1970, un grave accident de voiture la laisse durablement marquée : douleurs chroniques, angoisses, épisodes dépressifs. Le corps souffre, la tête suit. Rika Zaraï cherche ailleurs ce que la médecine classique ne parvient pas à lui rendre : une sensation de maîtrise. Elle s'intéresse aux plantes, aux jus de fruits, aux soupes, à l'hygiène de vie, à l'idée que tout peut se réparer par des gestes simples.

Le contexte lui est favorable. En 1985, la France découvre la générosité spectacle : l'année de l'Éthiopie, des grandes causes, du *charity business* télévisé. Dans le même temps, le laboratoire Boiron cartonne et impose l'homéopathie dans les foyers. Le pays doute, s'inquiète, cherche du sens. *Ma médecine naturelle* arrive pile au bon moment.

Publié chez Michel Lafon, le livre mélange témoignage personnel, recettes de jus, conseils alimentaires et chapitres aux titres définitifs, tel « Comment vaincre la transpiration » dans lequel la dame évoque l'odeur des chaussettes de son guitariste, ou encore l'inoubliable « Respirer, c'est vivre ». On y apprend que la dépression peut se combattre par des bains de siège froids, donnant tout son sens à cette philosophie corporelle résumée par la formule : « Parle à mon cul, ma tête est malade. » Parmi les promesses, retenons « *La chute des cheveux s'arrête net devant le cresson* », « *La ménopause recule surtout quand le cassis s'impose* », « *Les rides deviennent plus lisses au contact de la carotte* ». Ce n'est pas une provocation mais un programme. Et précurseur des années 2020 et de leurs coachs psycho-nutritionnistes sachant dire ce que vous voulez entendre sur les réseaux sociaux.

> UN PHÉNOMÈNE QUI N'A PAS GUÉRI LA FRANCE, MAIS QUI L'A APAISÉE

Ce que peu de lecteurs savent alors, c'est que le livre n'est pas complètement écrit par Rika Zaraï elle-même. Il est rédigé par Dan Franck, Prix Renaudot 1991, alors en prison pour sa proximité avec le groupuscule d'extrême gauche Action directe. Détail gênant, presque surréaliste : la bible bien-être de la France moyenne est née dans une cellule.

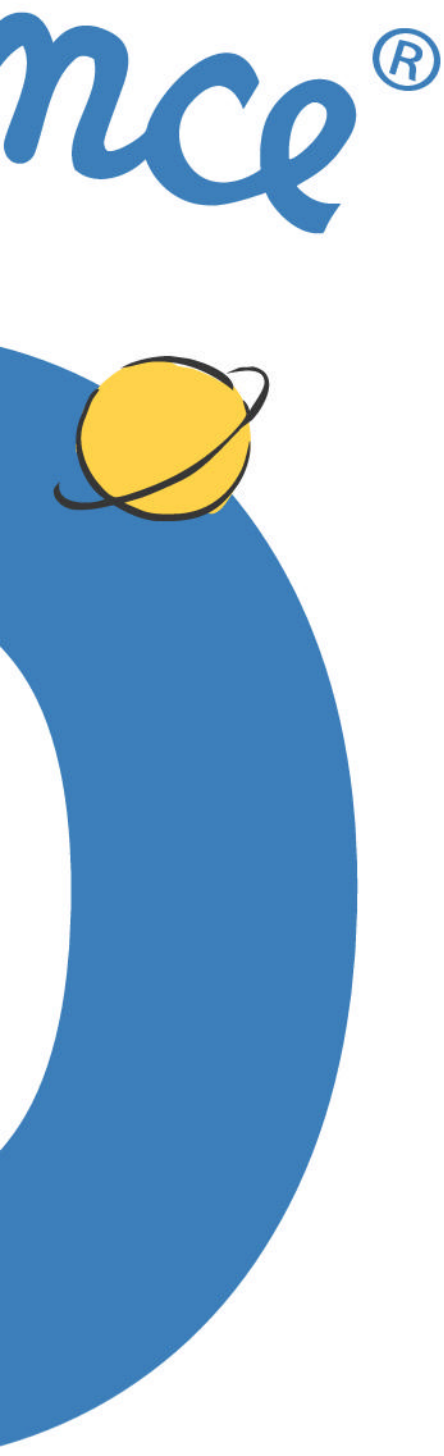
Le succès est tel que plusieurs suites paraissent. Et là, la frontière se brouille. Les ouvrages quittent le terrain du récit personnel pour s'aventurer sur celui du conseil médical. Le premier rassurait, les autres prescrivent. Là où le témoignage consolait, la méthode inquiète.

Reste un phénomène. *Ma médecine naturelle* n'a pas guéri la France, mais elle l'a apaisée. Elle a offert l'illusion précieuse qu'un monde trop complexe pouvait se réparer à coups de végétaux, de respiration et de bonne volonté. Accusée de chanter de la soupe, Rika Zaraï a perdu le Top 50, mais gagné le rayon légumes. ■

AUDREY SOVIGNET

Le Petit Pri

SOGEX



Antoine de Saint-Exupéry

À LA POURSUITE DE L'ENFANCE

L'adulte Saint-Exupéry n'a jamais oublié l'enfant qu'il était, et dont il a accompli le grand rêve: voler. De là son goût de l'aventure, son idéalisme têtu, son émerveillement devant la technique quand elle élève l'homme. Il fallait tout cela pour écrire *Le Petit Prince*, publié pour la première fois en France il y a quatre-vingts ans.

Un petit garçon aux joues rondes et au nez en trompette, porté à la contemplation : voici « Pique-la-lune », comme le surnommaient ses camarades. « *Je me souviens de lui,* raconte l'un d'eux, *la main sur le menton, qui regardait le cerisier à travers la fenêtre…* » Excessivement vibrant, dit sa mère, « *excessivement enthousiaste, doté d'une vitalité prodigieuse et d'une imagination débordante* ». Tôt marqué par le deuil, « Saint-Ex » est la complexité faite homme : un aristocrate épris de liberté, amoureux des moteurs mais se défiant de la modernité, exubérant et mélancolique, rétif à l'ordre et téméraire comme nul autre…

De son baptême de l'air à Ambérieu à ses périlleuses missions au cours de la Seconde Guerre mondiale, cet aventurier aux mille vies est resté fidèle à la grâce de sa jeunesse. « *Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants. (Mais peu d'entre elles s'en souviennent.)* », écrit-il dans *Le Petit Prince*.

Antoine de Saint-Exupéry naît le 29 juin 1900 à Lyon, dans une famille de la noblesse française. Son enfance est heureuse, partagée entre l'appartement de la rue Peyrat, la vieille bâtisse de La Môle, dans le Var et, surtout, le château de Saint-Maurice-de-Rémens, dans l'Ain, ce « *royaume secret* », ce « *monde intérieur de roses et de fées* » où il passe des moments bénis avec ses quatre frères et sœurs. La félicité domestique ne dure pas : en mars 1904, son père meurt, foudroyé par une hémorragie cérébrale. Antoine n'a pas 4 ans. Sa mère, veuve courage, se consacre corps et âme à l'éducation de ses cinq marmots, aidée par une tante bienveillante et une gouvernante autrichienne, « Paula toute-puissante », à qui Saint-Exupéry rendra plus tard un bel hommage dans *Pilote de guerre*.

UN PERPÉTUEL INADAPTÉ

À l'école, Antoine se révèle un élève médiocre, distrait et indiscipliné. « *Quand j'étais gosse, je revenais avec mon gros cartable sur le dos, en sanglotant d'avoir été puni.* » Au collège, néanmoins, il se berce de Jules Verne et d'Andersen, s'ouvre à Baudelaire, Leconte de Lisle et Mallarmé, qu'il apprend par cœur.

Les avions, qui n'existaient pas à sa naissance, l'intéressent au plus haut point. L'année 1912 marque un tournant. À la fin du mois de juillet, en vacances à Saint-Maurice, il se rend à bicyclette au tout nouvel aérodrome d'Ambérieu, à 6 kilomètres du château, où des industriels locaux travaillent sur des modèles d'aéroplanes. Là, il palpe les toiles tendues, mitraille les mécaniciens de questions sur le fonctionnement des appareils. Un jour, enhardi, il affirme à un pilote que sa mère l'a autorisé à effectuer un baptême de l'air. Par un après-midi d'été sans vent, il fait deux fois le tour du terrain d'aviation à bord d'un Berthaud-Wroblewski. L'aventure lui inspire un poème :

« Les ailes frémissaient sous le souffle du soir
Le moteur de son chant berçait l'âme endormie
Le soleil nous frôlait de sa couleur pâle. »

Visiblement marqué par l'expérience, Saint-Exupéry n'obtiendra pourtant son brevet de pilote que dix ans plus tard.

« TOUTES LES GRANDES PERSONNES ONT D'ABORD ÉTÉ DES ENFANTS. (MAIS PEU D'ENTRE ELLES S'EN SOUVIENNENT.) »

DÉDICACE EXTRAITE DU *PETIT PRINCE*

Pour l'heure, le fracas de la guerre s'annonce, de lourds nuages s'amoncellent. Son frère cadet François meurt – tragédie fondatrice. Hébété, Antoine monte sur les toits de la capitale pour mirer la nuit transpercée de faisceaux.

Après le baccalauréat, Saint-Exupéry échoue au concours de l'École navale, fréquente une riche cousine – Yvonne de Lestrange –, découvre par son entremise le Paris des lettres, croise André Gide et Gaston Gallimard, tombe amoureux (Louise de Vilmorin), s'inscrit à la section architecture des Beaux-Arts, hésite, vivote, tergiverse, vit de peu… Rien ne lui plaît vraiment, rien ne l'habite. Près de Strasbourg, il entame son service militaire. « *Mon opinion sur le métier [des armes] est qu'il n'y a rigoureusement rien à foutre – du moins dans l'aviation. Apprendre à saluer, jouer au football et puis s'embêter des heures durant mains dans les poches, cigarette éteinte aux lèvres.* » Un jour, il s'installe sans permission aux commandes d'un Hanriot HD-14 qui, après une série d'erreurs de pilotage, s'écrase en bout de piste. Il est grièvement blessé. Lasse de fréquenter un casse-cou, la belle Louise prend le large.

En 1924, Antoine devient représentant de commerce pour l'usine Saurer, à Suresnes, qui fabrique des camions. Bientôt envoyé en province, il se révèle piètre vendeur. Son patron, qui a un faible pour les excentriques, ne se résout pas à le licencier. Perpétuel inadapté, Saint-Ex finit par partir de lui-même. Il se morfond, déprimé, regarde avec dédain la haute société dont il s'éloigne. « *Les gens du monde ne m'ont rien enseigné* », déplore-t-il. Et de quitter ce Paris « *qui fait trop espérer et ne tient jamais rien* ».

CE REFUS OBSTINÉ DE RENONCER À L'ÉBLOUISSEMENT

En 1926, le voilà ragaillardi. Engagé par Didier Daurat, directeur de l'exploitation de la compagnie Latécoère (future Aéropostale), il s'installe à Toulouse, rencontre Jean Mermoz et Henri Guillaumet. Dès le début de 1927, il fait partie des pilotes assurant les vols réguliers de Casablanca à Dakar. À Toulouse-Montaudran, puis à Cap Juby au Maroc, il découvre le silence immense, l'indicible magie du désert. La mort n'est jamais loin, mais Antoine vit enfin pleinement : il défie les éléments, repousse les limites.

La passion qui l'anime s'accompagne toutefois d'une forme de nonchalance qui inquiète ses supérieurs. Peu soucieux des consignes, perdu dans ses pensées, il prend des risques inutiles. Les crashs se multiplient. En décembre 1935, avec son mécanicien André Prévot, il tente un raid Paris-Saigon et s'écrase dans le désert libyen : en proie à des hallucinations, les deux hommes survivent miraculeusement, errant quatre jours dans les dunes avant d'être sauvés par des Bédouins. En 1938, nouvel accident, cette fois au Guatemala, à la suite d'une erreur de mesure imbécile.

Cet idéalisme têtu, cet entêtement à poursuivre ses songes au mépris de toute prudence interrogent. On reproche à

En haut de gauche à droite :
Photo de classe de Saint-Exupéry, au collège Sainte-Croix du Mans (vers 1910-1911).
Portrait de l'auteur avec sa tante.
Ci-contre : Château de Saint-Maurice-de-Rémens, lieu qui a marqué son enfance.

BRIDGEMAN IMAGES – DR/COLLECTION DE LA SUCCESSION SAINT EXUPÉRY-D'AGAY

Saint-Exupéry son manque de pragmatisWme, son refus des compromis, cette sorte de soumission à quelque « fatalité intérieure ». À ses yeux, voler n'est pas un métier comme un autre : c'est une manière d'être au monde, d'accéder « à la vision », d'exprimer une fidélité à un idéal inentamé.

« *Ce que j'ai fait, je le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait* », lui confiera Guillaumet après son propre accident dans les Andes – phrase qui résume parfaitement la philosophie de Saint-Exupéry : l'homme se grandit en dépassant sa nature, et l'aviation est l'outil de ce dépassement. L'avion n'est pas un objet technique froid et déshumanisé : c'est le prolongement des facultés humaines, un instrument qui permet d'accomplir ce que l'enfance a fomenté en son cœur. Dans ses écrits, Antoine ne cesse de rappeler que la technique doit hisser l'homme au sommet, non l'asservir. La machine ne s'isole pas de l'être, elle est l'outil qui le révèle à lui-même. Pour le reste, comme il le note avec ferveur, « *c'est l'esprit qui mène le monde et non l'intelligence* ».

Cette vision romantique demeurera jusqu'à bout son credo. Saint-Ex conserve l'émerveillement du petit garçon d'Ambérieu devant le mystère du vol, des arabesques. Quand il dessine son *Petit Prince*, des décennies plus tard, c'est encore ce gavroche ébahi qui trace les lignes. Le renard, le mouton, la rose, l'aviateur échoué dans le désert : tous sont des figures de la jeunesse perpétuée, de ce refus obstiné de renoncer à l'éblouissement.

« LE GAMIN TOMBÉ DE SA PLANÈTE »

Jusqu'au bout, Saint-Exupéry cherche l'illumination, se défie de la froide intelligence. Chemin faisant, bien sûr, il est devenu un écrivain reconnu, a gagné l'attention des « grands » : *Vol de Nuit* (1931), prix Femina ; *Terre des hommes* (1939), grand prix du roman de l'Académie française. *Le Petit Prince* ne sera publié en France que deux ans après sa mort. Et puis quoi ? Sa philosophie est intangible. Humanisme, goût de l'absolu, soif de grandeur, primauté du rêve. « *Il était tout autant,* écrit Stacy de La Bruyère dans sa biographie, *l'enfant vulnérable et angoissé, au besoin insatiable de compréhension, que le pilote de légende, tout autant le gamin tombé de sa planète que le vieux chef du désert.* »

La guerre est de retour. Malgré son âge avancé, Saint-Ex s'engage comme capitaine dans l'armée de l'air. En mai 1940, il survole Arras sous les tirs de la DCA allemande, échappe de justesse à la mort (on ne compte plus les fois où…), rapporte des clichés décisifs. En 1943, après plus de deux ans passés aux États-Unis à tenter de mobiliser l'opinion américaine, il insiste pour reprendre du service actif en Méditerranée. On tente de le dissuader, il s'entête. Que faire d'autre ? Il est triste. Il écrit à sa mère, aux vieux amis, à celui qu'il a été. « *Je ne puis pas supporter cette époque, je ne le puis pas. […] Tout s'est aggravé. Il fait nuit dans la tête et froid dans le cœur. Tout est médiocre. Tout est laid.* » Ailleurs : « *Quand nous aurons délivré la France, qui ne le mérite pas, il n'y aura plus qu'une chose à faire : passer au marteau-pilon tout ce qu'a fabriqué notre progrès imbécile et revenir à tout prix à un siècle en arrière, peut-être plus, remettre l'esprit à sa vraie place.* » Le 31 juillet 1944, il décolle de Corse pour une mission de reconnaissance photographique au-dessus de la vallée du Rhône. Il ne reviendra pas. Abattu par un chasseur allemand ? Sans doute, peu importe. L'épave de son avion, un Lockheed P-38 Lightning, ne sera retrouvée qu'en 2000, au large de Marseille.

Cette disparition renforce sa légende : l'enchanteur s'est envolé, happé par cette mer inversée dans le bleu de laquelle il désirait tant se fondre. À 44 ans, Saint-Exupéry meurt comme il a vécu : aux commandes d'un avion, poursuivant jusqu'au bout l'intuition de ses 12 ans. Quelques jours avant sa dernière mission, il confiait à l'écrivain Jacques Meyer : « *Un jour ou l'autre, je tomberai en croix dans la Méditerranée.* » Prémonition, acceptation ? Les deux, mon général ! Saint-Exupéry a toujours su que cette fidélité absolue à l'âge inaugural le marierait un jour au ciel. Pique-la-lune jusqu'à son dernier souffle. ■

Fabrice Coline

LE RENARD, LE MOUTON, LA ROSE, L'AVIATEUR : TOUS SONT DES FIGURES DE LA JEUNESSE PERPÉTUÉE

Antoine de Saint-Exupéry enfant avec sa mère et l'une de ses sœurs (vers 1905).

DR/COLLECTION DE LA SUCCESSION SAINT EXUPÉRY-D'AGAY.

JOANN SFAR
LE DEUIL ET L'AQUARELLE

« Ma mère est morte avant que j'aie 4 ans, et pendant un temps on m'a dit qu'elle était partie en voyage. J'avais 8 ans quand j'ai appris qu'en fait elle était morte, et c'est alors que mon grand-père maternel m'a lu *Le Petit Prince.* J'ai compris ce livre de deux façons : un livre d'apprentissage du deuil, et aussi un éloge de l'aquarelle. Sans doute dois-je à cet ouvrage le plaisir du livre, le plaisir de l'aquarelle, qui soignent l'absence. Quand on m'a proposé de l'adapter en BD, j'ai d'abord dit non : les dessins de Saint-Exupéry étaient indépassables. Mon fils Raoul avait alors 3 ou 4 ans, il posait plein de questions, et je me disais : "Tiens ça m'intéresse, le sérieux d'un enfant, ces questions qu'il pose. C'est ça, *Le Petit Prince* !" Je me suis rendu compte que, dans le livre, on a le héros dessiné par l'auteur, mais on n'assiste pas aux scènes entre l'aviateur et lui. J'ai fini par accepter l'adaptation, je n'ai quasiment pas changé une virgule au texte originel, j'ai juste fait de la mise en scène, pour aller vers ce qui s'est passé entre l'aviateur et le personnage du petit prince. Et j'ai dessiné mon petit garçon Raoul… » **Propos recueillis par Hubert Artus**

Saint-Ex dans son texte

UNE « AUTOBIOGRAPHIE DISCRÈTE »

Le héros du *Petit Prince* est à la fois le double rêvé de l'auteur, et une figure d'enfant paradoxale. Par lequel Saint-Exupéry peut faire entendre sa voix intérieure et déplorer la folie du monde dans lequel il vit.

Été 1912. Juché sur son vélo, un adolescent file en direction d'un aérodrome où, des heures durant, il observe des mécaniciens s'affairer sur de drôles d'oiseaux de fer. Devenu aviateur, il n'oubliera jamais son baptême de l'air, au-dessus de cette campagne. L'analogie entre Saint-Exupéry et l'aviateur du *Petit Prince* est évidente : comme son narrateur, échoué dans le désert à la suite d'une panne de moteur, Saint-Exupéry avait survécu à un crash dans le désert libyque en 1935. Après quatre jours de soif, son mécanicien et lui avaient été secourus par des Bédouins, quand l'aviateur-narrateur était pour sa part réveillé par la voix d'un étrange petit garçon : « *S'il vous plaît… dessine-moi un mouton !* »

Dans sa préface à l'édition en Pléiade, Michel Quesnel voit dans *Le Petit Prince* une « *autobiographie discrète* » dans laquelle Saint-Exupéry aurait mis beaucoup de lui, dans l'histoire comme dans son héros. A-t-il conçu le petit prince comme un double ? De nombreux éléments permettent de l'affirmer. Sur les bulletins de l'élève Saint-Exupéry, l'adjectif qui revient le plus souvent est « rêveur », que l'on prête également à l'habitant de l'astéroïde B612. Par ailleurs, né dans une famille de la noblesse française, adoré par une mère éprouvée par son veuvage précoce, le jeune Antoine regrette de ne pouvoir être l'enfant modèle qu'on aimerait qu'il soit. Par bien des aspects, le petit prince, sage, curieux et plein de candeur, est « *une figure de l'enfant parfait, tel qu'idéalisé par les projections du narcissisme parental* », précisent Sarah Troubé et Céline Barriol dans « *Le Petit Prince* ou la mélancolisation de l'enfant modèle » (*Revue française de psychanalyse*, 2020). « *Mais il est tout autant une figure de l'enfant dans l'adulte que de l'adulte dans l'enfant : loin d'incarner uniquement la candeur, la curiosité et la fragilité enfantines, il est aussi porteur d'un savoir parfois inquiétant et s'exprimant*

Antoine de Saint-Exupéry et son épouse, Consuelo Suncin Sandoval, vers 1935.

PVDE. ALL RIGHTS RESERVED 2026/BRIDGEMAN IMAGES

par des formules énigmatiques. » Le petit prince serait donc une projection double de l'enfant que fut Saint-Exupéry et de l'adulte qu'il est devenu, égaré dans l'enfance, comme le rappelait avec affection son épouse Consuelo en évoquant « *ce grand garçon qui était [s]on mari* ».

« LA FLEUR, C'ÉTAIT MOI »

La présence de Consuelo dans *Le Petit Prince* et le rôle qu'elle y tient corroborent cette hypothèse du double. Dans son *Saint-Exupéry* (Gallimard, 2013), Virgil Tanase la décrit ainsi : « *Menue et d'une constitution délicate, elle donne le sentiment d'une extrême fragilité.* » Consuelo est la rose du *Petit Prince* : belle, coquette et orgueilleuse, cette rose enseigne au héros que l'amour n'est pas exempt d'épines, des épines qui l'encouragent à partir explorer les étoiles. On le sait : le couple formé par Consuelo et Antoine était passionnel, conflictuel, et l'une des causes de la crise que traverse Saint-Exupéry quand il compose *Le Petit Prince*. En 1964, Consuelo déclarait : « Le Petit Prince *était un livre qu'il tenait à écrire sur sa fleur, et sa fleur, c'était moi.* » Une fleur qui le « *tourmentait* » et l'encourageait à « *s'enfuir avec des oiseaux migrateurs* ». Un matin, après une dispute, Consuelo se réveille seule : « *Il avait laissé un petit mot, et un joli dessin qui était son portrait : un clown avec une fleur dans la main, très embarrassé, un clown maladroit qui ne savait pas quoi faire de sa fleur… Plus tard, je sus que la fleur, c'était moi, une fleur bien orgueilleuse, comme il le dit dans* Le Petit Prince. »

Aristocrate désargenté, Saint-Exupéry vivait mal son époque. Dans sa dernière lettre, datée du 30 juillet 1944 (il sera déclaré disparu en vol le lendemain), il en brosse un portrait désenchanté : « *Siècle de publicité, du système Bedeau, des régimes totalitaires et des armées sans clairons ni drapeaux, ni messes pour les morts. Je hais mon époque de toutes mes forces. L'homme y meurt de soif. Ah ! Général, il n'y a qu'un problème, un seul de par le monde. Rendre aux hommes une signification spirituelle, des inquiétudes spirituelles, faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à un chant grégorien. On ne peut vivre de frigidaires, de politique, de bilans et de mots croisés, voyez-vous ! On ne peut plus vivre sans poésie, couleur ni amour. Rien qu'à entendre un chant villageois du xv^e^ siècle, on mesure la pente descendue. Il ne reste que la voix du robot de la propagande (pardonnez-moi). Deux milliards d'hommes n'entendent plus que le robot, ne comprennent plus que le robot, se font robots.* »

CANDEUR ET AMERTUME

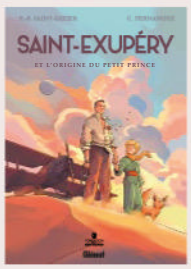
Avec *Le Petit Prince*, Saint-Exupéry voulait faire entendre sa voix intérieure. Impliqué dans son époque, l'écrivain l'avait comprise mais en déplorait la folie. À travers la voix du petit prince, et ses questions, l'écrivain incite son lecteur à observer le monde avec un regard neuf. Perplexe face à l'absurdité du comportement des hommes, son héros se fait le porte-parole de ses réflexions souvent teintées d'amertume. *Le Petit Prince* peut dès lors se lire comme l'allégorie d'une innocence enfantine malmenée par la dureté du monde. Toute l'ambiguïté de son héros vient de la dissonance entre la candeur de son regard et ses préoccupations adultes. Cette dissonance produit l'étrangeté de l'œuvre et la rend inclassable – tout comme son auteur. Dans *Saint-Exupéry. De la rive gauche à la guerre* (Denoël, 2000), François Gerber indique ainsi que « *Saint-Exupéry n'a pas rang parmi les intellectuels. Il est souvent présenté comme un écrivain aimable dont l'humanisme béat ne justifie pas qu'il soit honoré, à l'instar de Gide ou de Sartre. Pourtant, ses valeurs expriment une profonde considération pour la personne humaine* ». Parangon d'enfance et enfant hors-sol, le petit prince est la création d'un homme qui n'a pas eu d'enfant, mais avait à cœur de ne pas oublier celui qu'il avait été – comme en témoigne la célèbre dédicace adressée à son ami Léon Werth : « *Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants. (Mais peu d'entre elles s'en souviennent.)* » Lumineuse et mystérieuse, la trajectoire du petit prince rejoint celle de son créateur, adulte dans un monde en guerre, partant à la rencontre de ceux qui, comme lui, n'avait pas oublié leur âme d'enfant. ■

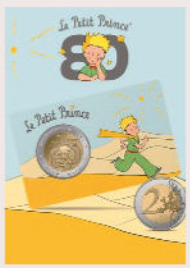
Laëtitia Favro

« ON NE PEUT PLUS VIVRE SANS POÉSIE, COULEUR NI AMOUR »

UN ANNIVERSAIRE PRINCIER !

Pour célébrer les 80 ans de l'apparition, en France, du petit voyageur planétaire, la Fondation Saint-Exupéry a vu les choses en grand. En invitant les graphistes du studio MinaLima, (célèbres pour leur travail sur *Harry Potter* et sur des classiques de la littérature jeunesse) à réinterpréter, en dessins et pop-up animés, le roman de Saint-Ex dans un beau livre à paraître le 2 avril. Sans prétendre réinventer l'univers petit-princier, mais en adaptant les traits que lui a donnés son créateur à leur univers riche en couleurs vives. Signalons aussi la réédition, en intégrale, de l'excellente trilogie biographique en bande dessinée *Saint-Exupéry,* inventée par Saint-Dizier et Fernandez (éditions Glénat).
Bien sûr, les éditions Gallimard, havre historique du *Petit Prince* en France, seront de la partie. Avec le fac-similé du manuscrit, republié dans une nouvelle édition. Laquelle s'accompagnera d'une version collector du folio du *Petit Prince* bien connu des Français. Et d'un livre musical démarqué de l'opéra *Le Petit Prince* – qui sera rejoué les 17 et 19 avril prochains, à Paris. Par ailleurs, la Monnaie de Paris – qui a longtemps orné nos billets de 50 francs avec le visage de Saint-Exupéry – proposera une pièce de 2 euros célébrant cet anniversaire. Et Saint-Ex n'en a pas fini de voyager : La Poste a préparé un nouveau timbre anniversaire à son effigie ! **Jean Hurtin**





Innocence et résistance

LE MONDE À HAUTEUR D'ENFANT

Derrière l'apparente simplicité de son œuvre, Antoine de Saint-Exupéry déploie une pensée profondément adulte. En évoquant l'alcoolisme, le despotisme ou encore la mort, il refuse toute édulcoration et adopte le regard de l'enfant pour en tirer l'essentiel avec une justesse désarmante.

Depuis quatre-vingts ans, *Le Petit Prince* fascine par sa capacité à toucher les jeunes lecteurs comme les plus âgés. Saint-Exupéry a conçu ce conte comme un texte accessible à tous, sans jamais en alléger la portée, l'écrivant en adulte qui n'a pas renoncé à l'émerveillement de l'enfance. Dès les premières pages, il déplore l'attitude des grandes personnes et invite ses contemporains à prendre conscience d'un état d'esprit trop souvent privé de fantaisie, tout en inscrivant son récit dans une transmission intergénérationnelle. Pour ne pas fabriquer de nouveaux êtres factices, il s'agit alors de s'adresser aux enfants et de leur raconter, par la voie de l'imaginaire, comment préserver ce pouvoir inné qui les habite. Tenant son jeune lectorat en très haute estime, Saint-Exupéry ne dilue ni ne vulgarise sa pensée pour en atténuer la gravité. Mais il refuse le discours philosophique ou la démonstration morale. Là où les grandes questions sont souvent compliquées, l'enfant va droit à l'essentiel. Et c'est précisément parce que cette pensée passe par sa voix qu'elle peut aborder, sans les trahir, les sujets les plus lourds. Le petit prince n'est donc pas seulement un enfant qui traverse des planètes, il est cette voix intérieure que les adultes, en grandissant, ont appris à faire taire.

Dès l'origine, *Le Petit Prince* s'inscrit dans une fracture historique majeure. Antoine de Saint-Exupéry rédige le conte entre 1942 et 1943, aux États-Unis, où il vit en exil après la défaite de 1940 et l'occupation de la France par l'Allemagne nazie. Le pays est ravagé, et l'écrivain traverse lui-même une période de grande désillusion. Face à l'effondrement des valeurs auxquelles il était attaché, le personnage du petit prince s'impose alors comme une figure salvatrice par sa seule manière d'être : naïve et insoucieuse. Ce petit garçon innocent semble capable, par sa pureté, de rassembler quelques fragments d'espoir dispersés. Les illustrations renforcent cette impression : silhouette solaire, chevelure indisciplinée et lumineuse qui évoque les étoiles, écharpe flottante suggérant sa légèreté. À lui seul, il devient déjà une barricade contre la violence. Tout au long du conte, ni combats ni idéologies ne sont nommés. Pourtant, le récit est traversé par une inquiétude sourde : celle d'une humanité qui a perdu le sens de l'essentiel, absorbée par les logiques de domination et les escalades de pouvoir. Le garçonnet apparaît alors comme un geste de résistance pacifique, une main tendue vers une ère nouvelle, une contre-guerre.

LA COMÉDIE DES ADULTES

L'adulte est décliné sous ses multiples visages, que le jeune héros découvre au fil de son périple. Il rencontre d'abord le roi et son autorité absolue, symbole d'une domination sans substance, puis le vaniteux, obsédé par l'admiration, l'ivrogne, le businessman qui compte et possède les étoiles, l'allumeur de réverbères prisonnier d'une discipline absurde et, enfin, le géographe, qui ne connaît strictement rien du monde qu'il prétend décrire. Tour à tour, le petit prince dialogue avec chacun d'eux, observant et questionnant ces adultes qui

THE BRITISH LIBRARY ARCHIVE/BRIDGEMAN IMAGES

deviennent progressivement des « leçons ». Par son décalage, l'enfant déjoue leur logique et révèle leurs incohérences. Ce chemin de croix frappe par son absence de conflit : à aucun moment, le dialogue ne bascule dans l'affrontement. Il pratique, avec une grande finesse, l'art du constat. Les impasses du monde adulte sont rendues visibles, et cette simple mise en lumière suffit à fragiliser leurs constructions. Parmi toutes ces rencontres, le court échange avec l'ivrogne demeure sans doute le plus marquant. Sur sa planète minuscule, l'homme boit pour oublier qu'il a honte. Lorsque le petit prince lui demande pourquoi il boit, la réponse est implacable : « *Pour oublier que j'ai honte.* » L'enfant s'étonne de cette logique circulaire, et l'alcoolique lui explique qu'il n'a trouvé que ce moyen pour échapper à lui-même. En quelques phrases, Saint-Exupéry dénude une vérité douloureuse : certaines existences sont prises dans des spirales dont l'issue semble évidente, vue de l'extérieur, et introuvable, vue de l'intérieur. Le petit prince, lui, ne comprend pas ce besoin de fuite. Il n'apporte aucune solution, ne formule aucun jugement, mais il pointe l'impasse. Et c'est précisément dans cette passivité apparente que se loge la force de ce moment : l'enfant ouvre la possibilité d'un autre rapport à soi, fondé sur l'acceptation.

FACE À LA MORT

La mort, aussi sombre soit-elle de prime abord, traverse *Le Petit Prince* de part en part. Dès les premières pages, elle se manifeste à travers la figure du serpent, présent à l'ouverture du récit comme lors de la séparation finale entre le jeune garçon et le narrateur. Le reptile est le premier à confier à l'enfant l'universalité de la solitude, tout en perçant aussitôt son essence : « *Tu es pur et tu viens d'une étoile.* » Saint-Exupéry ne représente pas la mort comme une fin brutale et sanglante, à l'image du contexte historique dans lequel il écrit, mais comme un passage naturel, qu'il convient d'accueillir avec lucidité. Le serpent représente pleinement cette radicalité, et l'adulte, incarné cette fois par le narrateur, est confronté à un renversement : ce n'est pas lui qui rassure l'enfant face à la mort, mais le petit prince qui redoute que sa disparition ne le bouleverse et ne lui cause trop de peine. Dans un ultime geste de délicatesse, il ira jusqu'à tenter de l'empêcher d'assister à la scène de la morsure fatale. S'ouvre alors une autre manière d'envisager le départ : un retour chez lui, doux et sans douleur, et la certitude que, par les étoiles, les deux amis demeureront à jamais reliés. Saint-Exupéry transforme ainsi la mort en un geste d'amour. Le narrateur conserve la mémoire du petit prince, tandis que la rose continue d'exister à travers le souvenir et l'attention qu'on lui porte. Le trépas n'est jamais nié : les personnages le regardent, l'acceptent et lui donnent un sens par la force des liens qui les unissent. Les lecteurs sont invités à s'y confronter avec une certaine poésie, seule capable de rendre cette expérience compréhensible. Par la capacité propre à l'enfant de ressentir pleinement, ce passage devient une contemplation totale sans jamais sombrer dans le tragique.

UNE LUEUR DANS LA NUIT

Après avoir visité les planètes et rencontré leurs habitants, le petit prince arrive sur Terre, où l'attend la figure la plus décisive de son parcours : le renard. C'est autour de lui que se cristallise toute la portée du récit. Par sa parole claire et dépouillée, il transmet une pensée qui devient le cœur du conte, faisant de lui le porte-voix le plus direct de Saint-Exupéry. Pour la première fois, l'enfant ne se heurte ni à l'absurde, ni à l'aliénation, mais à un être qui ne cherche ni à posséder, ni à dominer, ni à fuir. Le renard ne réclame qu'une chose : être apprivoisé. À hauteur d'enfant, cette demande prend la forme d'une véritable révélation. « Apprivoiser », explique-t-il, c'est créer des liens, accepter que l'autre devienne irremplaçable, au prix d'une vulnérabilité consentie. Il enseigne ainsi au petit prince les valeurs de l'amitié et de l'amour dans ce qu'elles ont de plus pur. Cette expérience sensible devient l'une des clés essentielles du récit, celle qui éclaire rétrospectivement le lien singulier unissant le narrateur et le petit prince, et qui donne sens à la douleur de la séparation. En choisissant de clore le parcours initiatique de son héros par cette rencontre, Saint-Exupéry oppose au chaos de la Seconde Guerre mondiale une réponse douce mais intransigeante : une éthique du lien et de l'attention envers l'autre. Une invitation à méditer, qui rappelle une dernière fois que « *l'essentiel est invisible pour les yeux* ». ■ **Marie Jouvin**

LE PETIT PRINCE S'IMPOSE COMME UNE FIGURE SALVATRICE PAR SA SEULE MANIÈRE D'ÊTRE : NAÏVE ET INSOUCIEUSE

MICHEL BUSSI
UNE VOIX ET DES ÉNIGMES

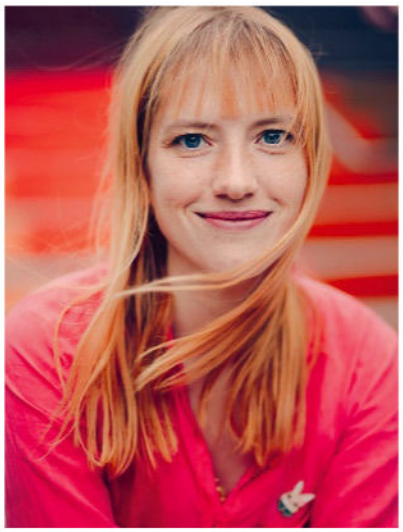
« Ma première lecture du *Petit Prince* a été une écoute. C'était une adaptation phonographique, qui datait des années 1950, avec Gérard Philippe pour la voix de l'aviateur et Georges Poujouly dans le rôle-titre. Je devais avoir 7 ou 8 ans. C'était déjà une œuvre culte mais, en l'écoutant, je me disais qu'il y avait quelque chose d'autre à comprendre. Je sentais bien que c'était un peu philosophique, et ça changeait de ce que j'avais l'habitude de lire (des récits un peu policiers, de chasses aux trésors, la littérature jeunesse habituelle). Et puis le petit prince meurt peut-être, à la fin *(Rires)*… En tout cas, un enfant le croit, et c'était la première fois qu'on me racontait une histoire comme ça. La question, évidemment, étant de savoir s'il meurt vraiment, ou s'il retourne sur son étoile. C'est pour ces énigmes que, plus tard, j'ai écrit *Code 612 : qui a tué le Petit Prince ?* [Les presses de la Cité, 2021]. Ce que j'ai aimé, au cours de mes lectures suivantes du *Petit Prince,* c'est la réflexion sur le deuil : j'ai moi-même perdu mon père assez tôt, et j'ai clairement cherché cette relation paternelle dans ce livre, à un moment donné – voire la figure du père dans celle de Saint-Exupéry lui-même. »

Propos recueillis par Hubert Artus

Souvenirs de jeunesse

LEUR PETIT PRINCE À EUX

Comme Johann Sfar et Michel Bussi *(lire pages 41 et 45)*, les romanciers Mathias Malzieu, Éric Metzger et Clémentine Beauvais nous parlent de leur première rencontre avec le héros de Saint-Exupéry.



CLÉMENTINE BEAUVAIS

« Un classique que l'on croit connaître »

« Je devais être en sixième la première fois que je l'ai lu, et ça ne m'avait ni plu ni convaincue ! En revanche, en grandissant, et surtout en l'étudiant pour un projet après ma thèse (doctorat en littérature jeunesse), j'y ai cette fois découvert les ressorts qui m'intéressaient. Plus tard, c'est même devenu le sujet d'un de mes livres [*Pierre Bayard, détextive privé, Tome 1 - L'Affaire Petit Prince*, Sarbacane, 2025]. En effet, je trouve que ce texte est intéressant… pour les trous narratifs et les allégories qu'il contient. On ne cesse de se poser plein de questions. Et la série de livres dans lequel est placé mon propre livre, en 2025, porte justement sur ce genre de grands classiques que l'on croit bien connaître, qui contiennent des mystères peu abordés. C'est le genre de texte qu'on n'est pas obligé d'aimer pour le trouver toutefois fascinant. Il a suffisamment de complexité, de points d'achoppement, pour qu'on le trouve intéressant même si on n'est pas super fan. » ■

ÉRIC METZGER

« Le langage de la poésie »

« Ça a d'abord été un objet. Un grand et beau livre, cadeau d'anniversaire pour mes 7 ou 8 ans. J'étais impressionné : c'était une couverture en tissu, avec un marque-page doré, ça s'encastrait dans une boîte, c'était quelque chose d'extrêmement précieux. Cet ouvrage renfermait des dessins somptueux, qui ont beaucoup intrigué l'enfant que j'étais : ils émerveillent autant qu'ils font peur. Oui, peur ! Ce regard du petit prince lui-même : ses yeux sont ronds et il n'a pas de pupilles. Ça m'a marqué, autant que ça m'a embarqué. J'ai donc été de l'objet au texte en passant par les illustrations. C'est seulement ensuite, que j'ai saisi la portée du récit. Je me souviens l'avoir beaucoup relu. Et ce qui me marque quand j'en reparle, c'est cette dimension qui en fait un livre d'enfant et en même temps d'adulte : même si on ne comprend pas littéralement la fin (et un enfant ne peut pas la comprendre), on ressent quand même une émotion. Or, la poésie est un langage qui n'oblige pas forcément à comprendre, et c'est là l'art de Saint-Exupéry. » ■

MATHIAS MALZIEU

« Ma madeleine de Proust »

« Je l'ai découvert sur cassette, avec la voix de Gérard Philippe. J'ai alors environ 7 ans. Je ne comprends pas tout, mais j'éprouve un réel plaisir. Contrairement à d'autres histoires où l'on sort frustré si on n'a pas compris, il y a là ce côté voyage initiatique, cette histoire du mouton dans sa caisse pour ne pas le dessiner… Ça me fascine tout de suite. C'est là que l'on voit qu'il s'agit d'une œuvre universelle, à plusieurs niveaux de lecture. Plus tard, en découvrant d'autres livres de Saint-Exupéry, à une époque où j'avais déjà écrit des nouvelles et des chansons, j'ai relu *Le Petit Prince*, et là j'ai été très ému car j'ai retrouvé à la fois ma madeleine de Proust, tout en ayant l'impression de le lire pour la première fois. Soit un double plaisir, renforcé par le fait que je m'apprêtais alors à perdre ma maman, que j'écrivais mon premier roman. Or, le livre est un livre de deuil… *Le Petit Prince* a sûrement contribué à la création de mon univers, avec son côté voyageur à la Jules Verne, toutes ces étoiles et ces planètes. Et ce rapport à la poésie, qui dit le réel par la métaphore, c'est dans *Le Petit Prince* que, a posteriori, je l'ai découvert. » ■

Propos recueillis par Hubert Artus

CHA_GONZALEZ/SARBACANE – VESPERNIGHTWIKIPEDIA – DR

SPECIAL TOUCH STUDIOS ET CREATIVE TOUCH STUDIOS
PRÉSENTENT

HANTA CHRIST
ABOUBAKAR TRAORÉ
DIT "SK07"

SÉLECTION OFFICIELLE
ANNECY 2026
FESTIVAL
COMPÉTITION

THOMAS
NGIJOL

ALLAH N'EST PAS OBLIGÉ

UN FILM DE
ZAVEN NAJJAR

D'APRÈS L'ŒUVRE DE **AHMADOU KOUROUMA**
©ÉDITIONS DU SEUIL & ÉDITIONS POINTS, 2000, PARIS, FRANCE

PRIX RENAUDOT ET **PRIX GONCOURT DES LYCÉENS**

LE FIGARO · Le Monde des ADOS · Télérama · nofi

AU CINÉMA LE 4 MARS

LIRE magazine · Le Point · AMNESTY INTERNATIONAL · AFCA · CINÉMAS ART & ESSAI

Son entrée en littérature fut fracassante: *Les Saules,* grand prix de littérature policière 2025. Reconnaissance et succès immédiats. Cette quadragénaire, mère et enseignante, bretonne et grande lectrice, fan de Sandrine Collette et de Philip Roth, écrit des romans qui racontent les silences de la terre et la violence enfouie dans les chemins boueux. L'amour s'y fraie aussi un chemin douloureux comme dans *La Colline,* son second ouvrage: l'histoire de Monroe, jeune mère confrontée à la douleur et à l'indicible. La romancière, elle, s'exprime à foison, entre sourires et mots choisis.

Mathilde Beaussault

EN ROUTE VERS LES SOMMETS

C'est arrivé au bout d'une demi-heure. Il faut souvent ce temps-là pour que certains mots surgissent lors d'un entretien, parfois sans en avoir l'air, parfois volontairement. Cette fois, c'était un peu par la bande, au moment où il était question des prénoms donnés aux personnages principaux de *La Colline*: Madeleine et Monroe. Mathilde Beaussault, l'autrice, encadrée par les piles de son roman qu'elle s'apprêtait à dédicacer, soulignait alors son affection pour le « m »: *« Oui, j'ai une relation spéciale avec cette lettre. »* Et de rappeler que les femmes de son livre précédent, *Les Saules,* se prénommaient Marie et Marguerite, qu'elle-même s'appelle Mathilde et qu'elle est née en mars, que son compagnon et ses enfants ont des prénoms commençant par « m ». Mais il faut aussi sortir de la simple identité des unes et des autres et convenir qu'ici ce « m » = « aime ».

Car Mathilde Beaussault aime: ses proches, ses heures passées à écrire, Sandrine Collette, l'enseignement, la fiction, la Bretagne, les métaphores, la poésie, Ron Rash, *Le Vieux Fusil* avec Romy Schneider, et sans doute les carottes qu'elle épluchait au moment où un mail l'avertissait qu'elle était publiée; c'était *Les Saules,* son tout premier roman, sa toute première tentative de mener à bien une intrigue, son tout premier texte envoyé aux maisons d'édition *« au petit bonheur la chance »,* et déjà célébré par un grand prix de littérature policière 2025 largement mérité. La voilà qui présente son second roman, *La Colline,* histoire du monde d'aujourd'hui, des affections, des ressentiments et des violences, des mains tendues et des poings dressés, qui a pour cœur battant Monroe, jeune mère dont l'enfant vivant est retrouvé dans une poubelle dès les premières pages.

LE SYNDROME GEORGE CLOONEY

On aime (!) *La Colline,* comment faire autrement devant un roman si intense, et cette romancière arrivée sans crier gare dans le monde littéraire, la quarantaine, le verbe déterminé, le sourire constant et la modestie emballée dans un fatalisme certain qui lui fait dire que *« si un jour ça doit s'arrêter, ça s'arrêtera. C'est un immense plaisir d'être éditée, notamment par Le Seuil, mais j'avais une vie avant l'écriture, j'en ai une aujourd'hui, j'en aurai une après. Si je n'ai plus d'histoires à raconter,* •••

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

LE NOIR LUI VA SI BIEN

Mathilde Beaussault en est à son second coup d'éclat avec cette *Colline* labyrinthique, où l'enquête sur une sombre affaire familiale se déploie en un puissant roman choral.

Le premier roman de Mathilde Beaussault commençait avec la découverte du cadavre d'une jeune fille de 17 ans. *La Colline* débute quand Édouard Comaux entend un cri de bébé… venu du fond du conteneur à poubelles de son immeuble, en pleine ZUP Sud de Rennes. Choqué, l'homme de 84 ans est conduit à l'hôpital par les pompiers, qui y mènent aussi le nourrisson, sorti in extremis d'un sac qui contenait aussi le placenta. À ce moment du récit, les lecteurs ont alors une petite longueur d'avance sur les enquêteurs (la brigade criminelle du capitaine Jakaj) : on sait qu'une jeune femme, Monroe, vient d'accoucher, avec les pires difficultés, quelque part à Rennes. Elle est comme droguée, enfermée, affamée. Totalement seule, et vide. Tout commence donc par une gamme de noirceurs, et chacune aura son fil d'intrigue : de qui Monroe était-elle enceinte ? qui est son bébé et où est-il ?, comment Édouard va-t-il récupérer ? Avec plusieurs recoins d'une *Colline* qui, si l'un des fils susdits mène bel et bien dans une campagne où se(dé)terrent les racines familiales de la toute jeune femme, vous semblera longtemps un labyrinthe.

Fictionnel, psychologique et sociologique. D'une part parce que le roman adopte une narration chorale, qui alterne les versions des protagonistes du début puis de quelques autres, ainsi que les procès-verbaux d'interrogatoires par les enquêteurs. Il arrive donc que Mathilde Beaussault sorte une surprise de son chapeau, et que sa ruse soit d'un niveau aussi élevé que la tension. De sorte que, par-dessus les mobiles du drame, c'est dans la façon de transformer le temps de l'enquête (quelques jours) en chair littéraire que réside la puissance dramaturgique de Mathilde Beaussault. Drame familial à plusieurs inconnues, fiction sociale aussi féministe qu'humaniste, cette *Colline*, qui va de la crapulerie humaine à l'intraitable beauté du cri des mères, est un joyau noir. **Hubert Artus**

EXTRAIT

★★★★☆
LA COLLINE
MATHILDE BEAUSSAULT
336 P, SEUIL, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 MARS.

ce ne sera pas la fin de ma vie ». C'est le syndrome George Clooney, du nom de l'acteur américain qui a toujours loué le fait d'être devenu star mondiale sur le tard ; les portes restent ainsi plus larges que la tête. « *Je ne suis pas célèbre mais ça aide effectivement. Si je voulais rationaliser, ce qui n'est pas un très joli verbe, je dirais que mes enfants sont le nerf de ma vie.* » Et le reste de la famille, si l'on peut se permettre. Son compagnon, amoureux et objectif sans doute, bien décidé à envoyer aux éditeurs le texte des *Saules* si elle ne le faisait pas ; sa mère dont « *le sens de la formule habille [ses] phrases* » et son père qui « *sème* » comme elle essaie de le faire ; sa grand-mère, qui l'a poussée, sans qu'elle le sache, à écrire cette *Colline*.

Le souvenir est aussi intense que l'émotion qui saisit la romancière. Cet ange passe. « *C'était en plein été, il y a quatre ans, j'étais enceinte, mon corps allait mal, et contre tous les avis, j'ai pris ma voiture pour aller voir ma grand-mère que j'aimais beaucoup. Elle commençait à mourir, je me suis allongée près d'elle. J'ai pu lui dire au revoir et, d'une façon un peu inexpliquée, mon corps est allé mieux. Mais visiblement, ce n'était pas assez et je me suis mise à écrire.* » La scène, revue et poétique, se retrouve dans *La Colline* lorsque Monroe se réfugie près de Madeleine, son aïeule. « *Son gros ventre s'emboîte contre les côtes de sa grand-mère ratatinée.* » Ce n'est pas anecdotique.

UN NATURALISME HORS DES TRANCHÉES

Mathilde Beaussault raconte ce qui la touche, ce qu'elle connaît, ce dont elle se souvient… ou pas. « *Ça remonte à la surface quand l'eau est moins trouble après des mois sacrifiés à l'écriture. Pour* Les Saules, *c'est une phrase que m'a dite un prof de théâtre. J'avais 8 ou 9 ans. Tous les élèves sont en cercle, je suis la plus jeune, très heureuse d'être là, et le prof nous demande ce que font nos parents. Réponses : notables, médecins… Et moi : agriculteurs. Le prof s'approche de moi, me renifle et me dit : "c'est pour ça que tu pues".* » On conviendra de l'extrême violence de la remarque ; et plus encore. « *Sur l'instant, j'étais liquéfiée, j'avais envie de disparaître. Je raconte la scène à ma mère qui insiste pour que je quitte le cours. Je refuse. À ce moment-là, j'ai pensé que le courage était de rester. Je le pense encore aujourd'hui. Cette phrase m'a déshabillée autant qu'elle m'a habillée. Écrire, c'est faire quelque chose de ces petites phrases-là.* » En l'occurrence raconter la terre, les hommes

IDALBALIELJORFOTOGRAFIA/PEXELS

et les femmes qui y vivent, les silences qui s'y font entendre, le crime et une jeune fille, Marguerite, qui observe ce monde qui semble marcher hors du temps. Certains en sont donc totalement étrangers. Mais cette petite Mathilde devenue adulte, qui enseigne aujourd'hui le français en REP, le réseau de l'éducation prioritaire, assure que ce prof détestable, après cette scène, ne donnera plus de cours. On s'en félicite.

Avant *Les Saules,* celle qui est aujourd'hui romancière en grand large, qui maîtrise un style organique poussant le naturalisme hors des tranchées, oui, cette autrice, volubile et entièrement consacrée à ce qu'elle dit, n'avait donc rien écrit. On peine à le croire. Tout est à ce point formulé et raconté adroitement qu'on imagine mille carnets noircis de mots, de scènes et de personnages bouillonnants en des pages corrigées *ad nauseam*. Eh bien non. « *Jusqu'alors, les livres étaient des sanctuaires : en lire un qui me plaisait me suffisait. J'en étais nourrie. Mais à un moment de ma vie, j'ai traversé une grande période de fatigue physique et émotionnelle. Un jour, ma mère m'a dit, probablement sans savoir ce qui allait se passer : "Peut-être que tu pourrais écrire." J'ai commencé à raconter la "tuerie du cochon" telle que je l'avais vu faire chez moi. C'était pour sortir quelque chose. Des mots posés sur la table de la cuisine. Comme des petits fardeaux de l'existence. J'ai ouvert les vannes et aujourd'hui les choses jaillissent.* » Voilà comment Mathilde Beaussault a rajouté quelques heures de travail, mais aussi de « *plaisir* », à des journées déjà bien occupées.

Sans faire de chauvinisme régional, il faut maintenant célébrer la Bretagne, la bretonnitude, qui manifestement irrigue les veines de la romancière née à Lamballe dans les Côtes-d'Armor, élevée à Plénée-Jugon où coulent l'Arguenon et la Rieule, qui annoncent déjà des mythes et des légendes. « *J'entre à la maternelle à 2 ans, je sais lire à 5. J'ai très vite compris que grâce à l'école j'allais accéder à une forme de liberté. Mon père m'a appris à avoir de l'ambition sans pour autant écraser les autres, ma mère m'a poussée à être indépendante ; l'indépendance du geste et de la pensée.* » La famille habite près de la forêt de Boquen, terrain de jeu de la jeune Mathilde qui s'en va à Rennes poursuivre ses études en prépa hypokhâgne après l'obtention d'un bac scientifique. Des chiffres et des lettres, la glace et le feu, les équations et l'imaginaire, des lignes droites et des virgules. Puis le Capes et l'enseignement, aujourd'hui dans un lycée à Angers. Qui est en Région Pays de la Loire et non en Bretagne comme chacun sait.

> « Quand j'écris, les souvenirs et les odeurs remontent. Tout vient de cette enfance passée au centre de la terre »

PERSÉVÉRANCE BRETONNE

« *Quand j'écris, les souvenirs et les odeurs remontent. Tout vient de cette enfance passée au centre de la terre. J'ai vu mes parents travailler sans cesse et, s'il y a un caractère breton qui m'anime, c'est la persévérance. Je ne crois pas beaucoup au hasard quand il s'agit d'écrire. Je mets un petit caillou dans ma chaussure pour avancer en me demandant ce qu'il fait là. Je me pose des questions, j'essaie de trouver des réponses.* » Qui, souvent, s'emballent d'images quand elle ne parvient pas à écrire simplement ce qui s'agite au bout de ses doigts. Dans *Les Collines,* les « *enfants se garent devant la télé* », « *la vieille est un gaz inflammable* » et « *les pensées de Monroe se jettent par la fenêtre ouverte* ».

À écouter Mathilde Beaussault, il semble qu'un corps-à-corps s'installe entre elle et l'écriture. « *Mon temps consacré à l'écriture est compté. J'écris plutôt vite, souvent quand mon fils fait la sieste, et heureusement il dort beaucoup, mais j'ai la relecture dantesque, jusqu'au bord de l'épuisement.* » Pendant l'entretien elle se tient droite, bouge peu, sinon les mains, mais les mots s'installent fermement. Ses romans, eux, s'accrochent aux gestes des personnages, à leurs épaules, leur dos, leur ventre, leurs jambes qui arpentent des terres boueuses et du bitume abîmé. Ces corps et ces mouvements racontent leur vie. Comme souvent dans les romans noirs, qui abandonnent la psychologie aux vases vénitiens. Quant aux crimes, ils viennent distordre une ligne droite sans âme. « *Dans* Les Saules, *j'ai aimé Marguerite mais je n'en pouvais plus de ses silences. J'ai alors créé Marie et instantanément je l'ai tuée. C'était mon petit caillou dans la chaussure pour faire avancer Marguerite. Dans* La Colline, *c'est différent : je voulais rendre justice à la nature qui m'a accueillie. J'avais besoin de m'éloigner de la violence des Hommes pour, là aussi, faire parler Monroe : au début je ne savais pas ce qui pouvait lui arriver, mais je savais qu'elle avait besoin d'amour pour dire l'indicible.* » La nature dont parle Mathilde Beaussault est celle qui offre un terrain aux orties et aux roses. Et qu'elle enferme dans les pages de ses romans. ■

Éric Libiot

OFFICE DU TOURISME

Plénée-Jugon, dans les Côtes-d'Armor.

L'histoire littéraire est une affaire de mots, de langue. Mais aussi de polices de caractères et de formes graphiques, comme le montre le mathématicien Étienne Ghys dans un essai passionnant qui retrace l'évolution de la typographie sur plusieurs siècles. L'occasion d'enquêter sur un art insoupçonné – entre techniques, traditions, science et inventivité –, trop souvent méconnu des lecteurs ou… des électeurs.

Typographie, graphisme et impression

L'AUTRE MONDE DES LETTRES

La nouvelle est arrivée jusqu'à nous pendant les fêtes de fin d'année. Courant décembre, l'administration Trump, par la voix de son secrétaire d'État Marco Rubio, a annoncé le changement brutal de la police de caractère officielle des institutions américaines. Exit la Calibri et ses courbes simples, instaurée par le gouvernement Biden pour plus d'inclusion, d'équité et de diversité, retour à la Times New Roman, plus formelle, plus autoritaire et surtout moins woke. Un micro-fait divers typographique qui nous rappelle subitement à quel point les lettres, en plus d'être porteuses d'un sens littéral et littéraire une fois associées entre elles, sont aussi, dans la manière même dont elles sont dessinées, les témoins privilégiés d'une évolution scientifique, d'une histoire, d'un message politique. Cette évidence, qu'on avait presque fini par oublier, se trouve justement au cœur de *La Petite Histoire des lettres*, un court essai, fascinant, que vient tout juste de publier le mathématicien français et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences Étienne Ghys *(lire aussi encadré page 55)*. Une double actualité qui nous a décidés à bousculer notre rapport aux lettres, délaissant les analyses de style et le sens caché des œuvres de nos écrivains préférés pour un voyage au pays de la typographie.

En décembre 2025, le secrétaire d'État américain Marco Rubio instaurait l'utilisation de la police Times New Roman à la Maison-Blanche, remplaçant ainsi la Calibri, jugée « trop woke »…

CELAL GUNES/ANADOLU VIA AFP

DE GUTENBERG AUX GÉANTS DE LA TECH

« *J'aime les lettres comme j'aime une œuvre d'art. J'y vois autant une forme, un procédé scientifique et technique qu'une culture, une esthétique, une histoire.* » Avec une passion presque enfantine, Étienne Ghys balaie d'un revers de la main le paradoxe qu'il pourrait y avoir à voir un mathématicien se piquer de graphie. « *On les regarde tous les jours sans penser au fait que c'est d'abord de la géométrie.* » Leur forme, leur construction sont bien affaire de sciences, elles racontent une course au progrès intimement liée aux évolutions de nos sociétés.

Au Moyen Âge, elles appartenaient au domaine du sacré, dessinées religieusement dans les alcôves des monastères par des moines copistes, seuls détenteurs de ce savoir-faire. De cette époque demeure une forme d'aura entourant l'écriture manuscrite. « *L'apprentissage de l'écriture à l'école, c'est un moment qui marque un enfant à vie*, se félicite Étienne Ghys, *c'est le début, par le geste, du chemin vers la connaissance.* » Mais très vite, avec la Renaissance, la calligraphie laisse la place à la typographie. Vers 1450, l'invention de l'imprimerie par Gutenberg, ancien tailleur de pierres précieuses (ça ne s'invente pas), est une révolution technique qui signe l'apparition des caractères mobiles et des poinçons, permettant de reproduire les lettres à la chaîne. Mais la transition esthétique, elle, est prudente, voire conservatrice. Pour ne pas heurter l'opinion et surtout ses potentiels acheteurs, Gutenberg fait d'abord imprimer ses bibles en Textura, la graphie médiévale par excellence, de tradition gothique, presque illisible.

Il faut attendre le tournant du XVI^e^ siècle pour assister à l'explosion des modèles. L'imprimeur français Nicolas Jenson promeut partout en Europe la police

Romain, devenue aujourd'hui Times New Roman ; Claude Garamont invente la Garamond, écriture commandée par François Ier qui continue à faire le bonheur de nos grands éditeurs, comme Gallimard mais aussi des géants de la tech. La course aux polices devient alors un théâtre où chaque géomètre prouve l'étendue de son savoir ; un marché où il s'agit d'imposer sa typographie, mais aussi un jeu de pouvoir. En témoigne l'adoption, à la cour de Louis XIV en 1692, d'une écriture grandiloquente qui sied particulièrement au monarque absolu, la Romain du roi. Le premier grand symbole d'une typographie politique, mais on y reviendra. Un siècle plus tard, l'industrialisation à marche forcée fait entrer l'imprimerie dans l'ère moderne avec des innovations techniques comme la linotype, la rotative, la machine à écrire. Et la typographie suit, enclenchant une ère de la rigueur qui durera jusque dans l'après-guerre, incarnée par des polices comme Futura (1927) ou Helvetica (1957).

À gauche : Johannes Gutenberg, l'ancien tailleur de pierres précieuses qui inventa l'imprimerie. À droite : Moine copiste au Moyen Âge, du temps où les lettres, composant le texte biblique, avaient une valeur sacrée.

UN ENJEU QUI NOUS DÉPASSE

Dernière révolution et pas des moindres, l'irruption du numérique. Avec lui, c'est le grand saut vers l'infini : « *Au moment de la Renaissance, un bon graveur gravait une lettre par semaine, aujourd'hui, on peut créer une police en un clin d'œil, disponible dans le monde entier. Le changement d'échelle est vertigineux* », constate Ghys. En parallèle, sous l'impulsion du grand mathématicien Donald Knuth, auteur de *The Art of Computer Programming* (1977), les lettres occupent un rôle central pour dessiner le futur parce qu'elles permettent de coder nos ordinateurs. Une guerre commerciale sans merci s'est installée aujourd'hui entre les géants Adobe, Microsoft et Apple. Dans les bureaux des programmeurs, la typographie est devenue un enjeu qui nous dépasse, embarquée en première ligne dans l'écriture d'un avenir technologique. Une situation qui amuse Étienne Ghys et le galvanise •••

ET LOUIS PERRIN INVENTA LA DIRECTION ARTISTIQUE

Au XIXe siècle, la typographie française est encore largement une affaire d'atelier. Avant Louis Perrin, le choix des caractères relève moins d'une intention esthétique que de contraintes matérielles : on utilise ce que l'imprimeur possède en casses. Romans, essais, recueils savants se composent souvent avec les mêmes fontes, selon des usages hérités du XVIIIe siècle, sans réflexion globale sur le sens visuel du livre. Installé à Lyon, l'imprimeur-éditeur Louis Perrin (1799-1865) est l'un des premiers à penser le livre comme une forme cohérente, où le choix du caractère participe pleinement du propos. En redécouvrant et en remettant en circulation des caractères anciens – gothiques, romains, lettres inspirées de la Renaissance –, Perrin ne se contente pas d'un geste érudit,

il assigne à chaque texte une voix typographique. La lettre devient signifiante. Avec lui apparaît une intuition fondatrice de la direction artistique : on ne compose pas de la même manière un texte médiéval, une poésie contemporaine ou un ouvrage historique. Le caractère choisi dialogue avec le contenu, l'époque évoquée, le lectorat visé. La typographie devient interprétation. Perrin travaille mises en page, rythmes, blancs, la hiérarchie visuelle. Le livre est un objet culturel total. Désormais, choisir un caractère, ce n'est plus seulement garantir la lisibilité, c'est situer un texte, lui donner une tonalité, parfois même une posture intellectuelle. Le livre gagne une identité graphique, et l'éditeur assume une responsabilité nouvelle : faire des choix formels porteurs de sens. **S.B.-C.**

WIKIPEDIA – PARIS, BNF, DÉPARTEMENT DES MANSCRITS – ARCHIVES MUNICIPALES DE LYON

Ci-contre : clavier de linotype, innovation technique (début xx^e^) qui accompagna l'essor de la typographie. Ci-dessous : la police Gotham utilisée pour la campagne présidentielle de Barack Obama en 2008.

aussi : « *Une société sans lettres ? Regardez comme elles font de la résistance ! Elles sont les gardiennes de l'Histoire.* »

C'est cette tension entre continuité et rupture que touchent du doigt (du stylet) nos typographes aujourd'hui. Créateur de la Parisine (présente dans le métro parisien depuis plusieurs décennies), de la France 2024 (ornant les équipements de l'équipe de France olympique), ou de l'Aiglon (servant à la communication du palais de l'Élysée), Jean-François Porchez est l'un des plus renommés en France et a dû apprendre à jongler avec la tradition : « *On se tient sur le fil du rasoir,* explique-t-il, *entre le souci de la lecture et l'acte de création.* » *The Crystal Goblet*, référence bien connue des créateurs, texte écrit par Beatrice Warde, typographe américaine des années 1930, use d'une métaphore limpide : le verre, c'est le caractère. Le goût du vin dépendra évidemment du contenant que vous lui choisissez…

GÉNÉRATION À GÉOMÉTRIE VARIABLE

Ce souci de se rattacher à l'histoire est cependant de moins en moins opérant dans la jeune génération. Stéphane Elbaz, autre créateur de caractères, la connaît bien – on lui doit la PS Fournier, hommage à celui qui rédigea des articles dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, utilisée dans la campagne d'Hillary Clinton en 2016 : « *Dans les années 2000, les gens s'affrontaient encore, sur les blogs, à propos des sources historiques, se demandant quel était le meilleur "caractère de labeur" [pour la composition d'un texte courant]. Mais pour la génération Z, le futur est bouché. Crise économique, écologique… Quant au passé, il charrie les raisons de cette entrave. Ce qu'ils souhaitent avant tout, c'est marquer leur temps.* »

La jeune génération dessine un nouveau paysage textuel où la géométrie, si chère à Étienne Ghys, occupe une place relative. « *Elle aide à simplifier les formes et apporte de l'intemporalité,* concède Olivier Nineuil, à la tête de Typofacto, *mais, presque toujours, ce sont les détails qui vont faire le style, la forme d'une terminaison, d'une jonction, la tension d'une courbe…* » Le *serif* (ou empattement), mimant la trace laissée par l'outil manuel, témoigne bien de cette limite de la mathématique : la géométrie survient a posteriori, pour expliquer le monde et non le créer, et la modélisation n'est pas possible sans la création. Jean-François Porchez, lui, se plaît à rappeler la genèse de la capitale romaine : « *Les graveurs lapidaires ont été influencés par le pinceau plat, ce n'est pas la technologie qui régit la création, c'est la culture humaine. Ce que l'humain a envie de faire est toujours plus fort que la contrainte.* » Exit la pixélisation à outrance des formes rendues sur les écrans à basse définition des années 1980, nous avons trouvé comment en venir à bout. Et Olivier Nineuil de rappeler cet adage hérité de Frederic Goudy, créateur de caractères américain du xx^e^ siècle : « *Le juge suprême, c'est l'œil.* » Et l'œil n'a cure des effets de modes ou de changement de technologie.

FRÉDÉRIC BISSON/WIKIPEDIA – DR

Il assure une victoire définitive de l'humain sur la technique, qui y projette une vision et donc lui donne une couleur politique.

L'ALPHABET SOUS INFLUENCE

Chaque régime s'appuie sur la police pour maintenir l'ordre et sur une police pour dicter ses lois. Ainsi la Romain du roi était associée à la royauté, Didot à l'ère napoléonienne, Fournier fut le caractère de la Révolution et des fondements de notre démocratie. « *La République française dispose d'une police officielle qui s'appelle la Marianne,* rappelle Étienne Ghys. *Personne ne la connaît et, pourtant, elle est sur tous nos papiers officiels. Elle n'est pas très belle, plutôt discrète, comme un effacement du pouvoir, aux antipodes des lettres royales.* » Pour mieux expliquer le pouvoir de la forme, Porchez se détourne un instant de l'art appliqué pour évoquer la peinture : « *Chez Jacques-Louis David, on trouve le bleu, le blanc, le rouge, les symboles de la République, mais on retrouve le texte aussi, à l'intérieur de la peinture.* » Vecteur d'émotions positives, de fierté, de puissance, ou au contraire de faiblesse, de rabaissement, les pleins et les déliés portent leurs valeurs en bandoulière.

Le bannissement de la Calibri au profit de la Times New Roman par l'administration

Typographie officielle de l'équipe de France pour les JO 2024, créée par Jean-François Porchez.

Trump n'est pas sans rappeler l'éviction de la Fraktur sous le III[e] Reich, jugée trop « juive », au profit de l'Antiqua… Si Porchez rappelle le succès de la Gotham, utilisée par Obama pour sa campagne électorale (2008), massivement reprise depuis, jusqu'en France, Elbaz resitue l'engouement qu'elle a suscité dans un contexte sociétal plus large, de volonté de retour à l'authenticité, « *post-ère McDo* » … « *La typographie a un pouvoir d'influence mais jamais seule* », souligne quant à lui Olivier Nineuil, qui, avec Typofacto, ne dispose pas d'un catalogue mais répond uniquement à la commande pour des auteurs, des éditeurs, des entreprises. Il précise : « *La typo fait partie d'un écosystème – iconographie, couleurs, support, contexte… –, ce qu'Emmanuël Souchier, professeur en sciences de l'information et de la communication, appelle "l'énonciation éditoriale".* » De quoi donner du grain à moudre aussi à nos grandes maisons de littérature générale qui, jusqu'à aujourd'hui, ont reproduit des modèles traditionnels, standardisés, sans forcément réfléchir à l'impact que peut avoir la forme même des lettres sur le lecteur. Et Étienne Ghys de les mettre au défi : « *En discutant avec certains collègues de l'Académie française, Amin Maalouf ou Xavier Darcos, j'ai été déçu d'apprendre que les écrivains ne débattaient pas de la police de leurs livres avec leur éditeur. Comme s'ils n'étaient pas attachés à l'objet lettre alors que c'est, en soi, un vecteur d'imagination.* » À bon entendeur. ■

Solange Bied-Charreton et Léonard Desbrières

UN VÉRITABLE ROMAN DE CARACTÈRES

Avec sa *Petite Histoire des lettres*, le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, Étienne Ghys, rend hommage et offre une visibilité à ces « œuvres miniatures », au pouvoir très discret.

Dissipons d'emblée l'équivoque : cette *Petite Histoire des lettres* n'est pas un précis de littérature, mais un ouvrage à la gloire de ces signes typographiques que, pour voir partout, on ne regarde jamais. À tort. Car, pour l'auteur, de simples signes ces lettres ne sauraient être : « *Elles sont des œuvres miniatures, façonnées par des mains, des esprits, des époques. Elles incarnent des techniques, des traditions, des inventions.* » S'arrêter, ne fût-ce qu'une fois, sur ces chefs-d'œuvre méconnus ; faire de ces figurantes les prima donna d'un soir ; leur reconnaître une vie aussi passionnante que celle des personnages que de tout temps, effacées et discrètes, elles se sont bornées à nous conter, tel est l'objectif, plus prométhéen qu'il n'y paraît, que s'est fixé Étienne Ghys. Et que l'on n'aille pas voir là simple fantaisie qui n'aurait d'autre dessein que de surprendre : il y va de notre autonomie – que disons-nous ? de notre liberté à tous ! Si, à en croire encore l'auteur, « *écrire, c'est subir l'invention d'un autre* », que dire du lecteur, dont l'éducation en la matière reste trop souvent à faire… de A à Z ? Jean Giono racontait qu'en 1939, incarcéré au fort Saint-Nicolas de Marseille pour son pacifisme, il s'était vu interdire toute lecture. Étant néanmoins parvenu à se procurer un livre à la faveur de la ronde du soir, il l'avait caché sous son treillis, sans chercher à en savoir plus sur le contenu, puis palpé d'impatience toute la nuit, dans l'obscurité de sa cellule. Le jour montant enfin, il devait s'apercevoir que c'était une histoire… du canon de tranchée. Mais qu'importe ! avouerait-il plus tard : ce qui comptait, c'était de se mettre sous les yeux des caractères d'imprimerie pour renouer avec le plaisir de la lecture, indépendamment du message qu'elle véhicule. Voilà un livre que notre romancier eût adoré.

Bruno Dewaele

EXTRAIT

★★★★☆

LA PETITE HISTOIRE DES LETTRES

ÉTIENNE GHYS

160 P., ODILE JACOB, 18,90 €. EN LIBRAIRIES LE 11 MARS.

DR

LE LIVRE À LIRE

BERNARD LEHUT

Chaque mois, notre célèbre intervieweur propose dans *Lire Magazine* un entretien avec un auteur dans l'actualité, à travers un podcast dont nous vous retranscrivons une version courte dans nos pages. Pour ce numéro de mai, il a interrogé TATIANA DE ROSNAY, qui, avec *Les cœurs sont faits pour être brisés*, s'est pour la première fois lancée dans l'écriture d'une vraie (ou fausse ?) histoire d'amour.

« Le mélange de réalité et de fiction me passionne »

Les romans naissent souvent d'un tourment, dit l'une de vos deux héroïnes, Marlo, elle-même écrivaine. Est-ce aussi votre cas ?

Tatiana de Rosnay. On ne vient pas à l'écriture par hasard mais parce que quelque chose suinte, une blessure même infime dont on n'a pas toujours conscience. Si j'étais parfaitement heureuse, insouciante du monde qui nous entoure, rassurée par le présent et le futur, sans doute n'écrirais-je pas.

Quelle blessure, quels tourments personnels sont à l'origine des *Cœurs sont faits pour être brisés* ?

T.R. J'ai longtemps connu des nuits blanches dans une époque récente à la suite d'événements qu'on peut tous traverser ; une série de deuils, une maison que j'aimais, où j'ai beaucoup écrit et qu'il a fallu quitter. Le personnage de Marlo a pompé tout le noir qui était en moi. Je suis persuadée qu'elle m'a guérie.

Vous n'avez jamais autant exploré la frontière entre le réel et la fiction ?

T.d.R. C'est le grand thème du livre, en effet. Nous, les auteurs, vous menons en bateau. J'adore rendre crédibles mes personnages et laisser croire que ce que nous écrivons est vrai. Dans mon roman précédent, *Poussière blonde*, de nombreux lecteurs ont cru que l'amitié entre Marilyn Monroe et une femme de chambre de l'hôtel où la star séjournait était véridique. J'avais tout inventé, mais il a bien existé quelqu'un qui a fait le lit de Marilyn chaque jour ! Ce mélange de réalité et de fiction me passionne et me donne l'envie de continuer à écrire.

Ce roman est aussi structuré par le thème de l'amour ?

T.d.R. Oui, un triangle amoureux qui traverse le temps. Je n'avais jamais écrit d'histoire d'amour proprement dite. Dans mes livres, il est plutôt question d'infidélité, de séparation, de secrets. Tout à coup, j'ai eu envie d'écrire une histoire d'amour. Ça peut paraître simple, or je me suis rendu compte que c'est beaucoup plus compliqué que je ne le pensais.

Vos deux héroïnes, avant de devenir des rivales amoureuses, se rencontrent dans un atelier d'écriture consacré à Oscar Wilde. Partagez-vous la même fascination pour l'écrivain irlandais ?

T.R. Oui, je l'ai découvert à l'adolescence avec *Le Portrait de Dorian Gray*. J'ai voulu ici raconter sa terrible fin à Paris dans une solitude et une misère absolues, mais en poursuivant ce double jeu du vrai et du faux. J'ai donc imaginé la dernière histoire d'amour de l'écrivain et je constate d'ailleurs que, parmi mes premiers lecteurs, certains sont persuadés qu'elle a existé.

Votre personnage de romancière, Marlo, écrit en anglais puis se traduit en français. Vous êtes vous-même bilingue. Comment travaillez-vous ?

T.R. J'écris désormais mes livres simultanément dans les deux langues. J'ai deux pages sur l'écran de mon ordinateur et je passe en permanence de l'une à l'autre. J'ai un cerveau hybride. En mon for intérieur, le français et l'anglais se sont toujours livré une lutte sans merci. Cette double écriture simultanée m'a permis de régler ce conflit et je rends deux manuscrits à mes éditeurs !

Écrire, chez vous, semble donc relever davantage d'une discipline que de l'inspiration ?

T.R. Stephen King dit : « *You just seat down and write* », « Il suffit de s'asseoir et d'écrire ». On n'attend pas la muse. Pas question de rêvasser, on s'installe devant son ordinateur et on y va. Mes horaires sont des horaires de bureau. Écrire est un métier, il n'y a pas de secret ! ■

Propos recueillis par B.Le.

EXTRAIT

★★★★☆

LES CŒURS SONT FAITS POUR ÊTRE BRISÉS

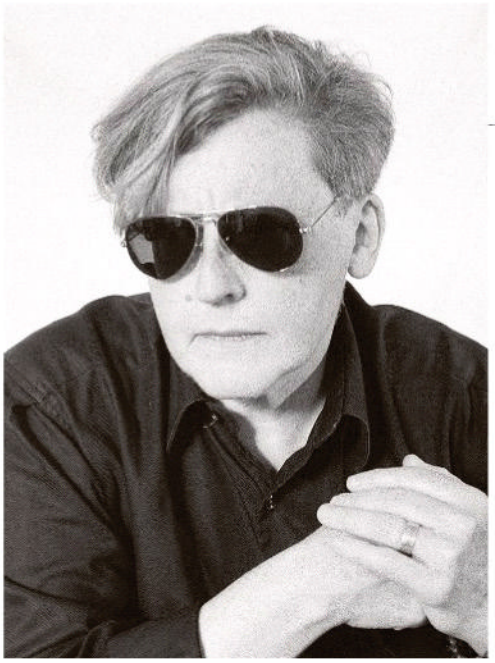
TATIANA DE ROSNAY

336 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €.

EN LIBRAIRIES LE 11 MARS.

➔ Retrouvez l'intégralité de l'entretien dans le podcast de Bernard Lehut, disponible sur nos réseaux sociaux et sur *ouest-france.fr* (à partir du 26 février).

AUDREY SOVIGNET – PASCAL ITO/ALBIN MICHEL



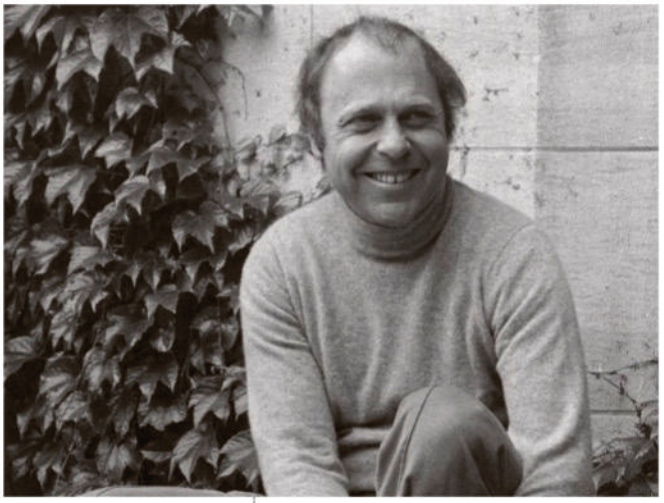
66

QUAND **ANNE F. GARRÉTA** ÉTAIT AUX PLATINES

80

BARU, OK BOOMER

LE CAHIER CRITIQUE



86

MICHEL HOUELLEBECQ EN VERS ET CONTRE TOUT

88

LE TESTAMENT DE **MARSHALL SAHLINS**

MARGOT GALLIMARD/MERCURE DE FRANCE – ROCK'N'ROLL, SALAUDS DE BABY-BOOMERS T1/2, BARU © FUTUROPOLIS, 2026 – PHILIPPE MATSAS/FLAMMARION – COURTESY OF THE SAHLINS FAMILY/UNIVERSITY OF CHICAGO NEWS

BERNHARD SCHLINK

La solitude d'un mourant bien-aimé

Trente ans après le succès international du *Liseur*, l'auteur et juriste allemand livre les questionnements d'un homme face à sa vie qui s'éteint auprès des siens. Entouré mais seul, il tente de prendre part à *Ce qui reste*.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Martin Brehm, universitaire à la retraite spécialisé dans le droit constitutionnel, ressemble beaucoup à son créateur. Au commencement de *Ce qui reste*, le septuagénaire se demande quoi faire de sa vie, c'est-à-dire des six mois à venir. Son médecin vient de lui annoncer qu'il devait sa fatigue intense à un cancer du pancréas. Le jeune praticien lui enjoint également de renoncer à toute velléité d'abréger l'agonie qui s'annonce, dans l'intérêt d'Ulla et de David, la jeune épouse peintre et le fils de 6 ans voués à lui survivre. Alors que la nouvelle semble l'atteindre à retardement, comme chacun des événements importants de sa vie, il se décide à suivre ce conseil.

Pragmatique, Ulla cherche quoi faire des quelque douze semaines à vivre quasi normalement, avant que Martin sache lui-même ce qu'il désire. Après avoir trié ses engagements et obligations, il renonce à gâcher ses plus beaux souvenirs en les reproduisant sur le tard. Ulla se fait plus disponible. Le couple reprend des rituels anciens comme autant de plaisirs minuscules, à défaut de rattraper le temps perdu sur des sujets plus profonds. « *Mais ce que nous ne nous sommes pas donné jusqu'ici, nous ne pouvons plus nous le donner maintenant. […] Nous avons ce que nous avons.* » Martin passe également plus de temps auprès de David, sans bien savoir quoi lui transmettre, moments précieux, considérations métaphysiques ou leçons de vie. Il entame finalement l'écriture d'une lettre à son fils sur Dieu, l'amour, le travail… L'occasion de réfléchir à ce qu'il retint de ses aînés, voire d'oublier brièvement son propre destin.

Puis il envisage de préparer avec le garçonnet l'anniversaire d'Ulla, et l'emmène seul en randonnée. Que retiendra David de ces derniers moments partagés ? Martin se découvre-t-il vaniteux dans son besoin d'être remémoré, ou bien s'agit-il de s'assurer que s'ancre en David la certitude d'avoir été aimé ? La seconde partie du roman lui réservera une ultime tâche à accomplir ainsi qu'une découverte inconfortable, le doute sur sa famille s'ajoutant aux interrogations du quotidien et perturbant ainsi la

préparation du deuil. Quand le temps est compté et que les douleurs vont croissant, faut-il révéler des vérités qui dérangent ou bien choisir de les ignorer ? Et doit-il tenter d'influer sur ce que sera la vie de ceux qui restent, fût-ce pour le meilleur ?

UNE MANIÈRE DE FATALISME

Les amateurs de Bernhard Schlink sont familiers de telles interrogations sur la justice et la morale, déjà très présentes dans le best-seller de 1995 que fut *Le Liseur*, consacré à la mémoire allemande de la Shoah, dont l'adaptation au cinéma valut un oscar à Kate Winslet. Sans beaucoup de rebondissements, ils suivront ici jour après jour le cheminement des pensées de Martin, essentiellement constitué de questionnements et d'hypothèses. Son monde, peu à peu, se réduit. Le quotidien auquel il s'accroche est réglé : accompagner David au jardin d'enfants, cuisiner, travailler au jardin, profiter des soirées avec Ulla. Sa routine le laisse souvent solitaire, libre de réfléchir à l'entre-deux qu'il habite désormais : « *Ne pas savoir où il se situait, s'il faisait encore partie des vivants ou déjà des morts* » caractérise son existence. La perspective de disparaître ne s'avère pas que sinistre : rien ne prouve que la suite de l'Histoire en vaille la peine. « *La mort lui épargnerait le spectacle de la disparition des forêts, de l'élévation du niveau des mers, du retour de la guerre, de la fin de l'ère démocratique et des peuples aspirant à nouveau aux régimes autoritaires.* »

QUAND LE TEMPS EST COMPTÉ, FAUT-IL RÉVÉLER DES VÉRITÉS QUI DÉRANGENT OU BIEN CHOISIR DE LES IGNORER ?

L'impuissance, cependant, nourrit son appréhension croissante (« *Si seulement il pouvait donner à sa mort une forme en accord avec sa vie, et qu'il pouvait ensuite écrire là-dessus !* »), la solution résidant peut-être dans une manière de fatalisme : « *Non, on ne pouvait pas tirer le bilan d'une vie. On faisait une chose, et une autre, et à la fin ça donnait une vie. Rien de plus.* »

Centré sur la cellule familiale, le lent récit des dernières semaines de Martin est livré dans une langue simple, précise et dénuée d'effets de style au fil de chapitres courts. Si d'aucuns lui reprochent une certaine froideur, Schlink saisit pourtant l'essentiel. Comme la construction d'un barrage sur un ruisseau, l'initiation d'un tas de compost devient une expérience d'une rare profondeur. Un sentiment domine peu à peu le lecteur : même entouré d'affection, Martin est seul face à la maladie comme au mystère de la psyché des siens, une impression renforcée par le peu de dialogues. Ulla se fait imprévisible, tantôt aimante, tantôt en désaccord profond avec ses ultimes choix. De même, ce que saisit David de la situation demeure incertain. Pour Martin, la dernière épreuve consistera à s'affranchir de tout ce qui ne le concerne plus, c'est-à-dire leur avenir, tout en les laissant prendre part au dernier fragment du sien. ■ **Antoine Faure**

EXTRAIT

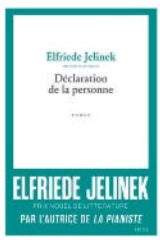
★★★★☆
CE QUI RESTE
[DAS SPÄTE LEBEN]
BERNHARD SCHLINK
TRADUIT DE L'ALLEMAND (ALLEMAGNE) PAR BERNARD LORTHOLARY, 208 P., GALLIMARD, 22,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 MARS.

L'heure des comptes

La Prix Nobel autrichienne ELFRIEDE JELINEK revient sur son parcours et en profite pour vider son sac (et ses poches).

Quand la dame, en 2004, décroche le prix Nobel de littérature, la droite autrichienne, son ennemie jurée, réprime un haut-le-cœur, et un membre de l'Académie suédoise démissionne, qualifiant l'œuvre de « *fouillis anarchique* » et pornographique plaqué « *sur un fond de haine obsessionnelle et d'égocentrisme larmoyant* ». Ce nouveau règlement de comptes, sarcastique en diable, n'apaisera pas les contempteurs de la pythie de Mürzzuschlag. Dans *Déclaration de la personne,* Elfriede Jelinek n'épargne rien ni personne, s'en prend aux paradis fiscaux (elle qui fut accusée de fraude), à la vérité sans substance de l'argent, à la Suisse hypocrite, aux avanies du modernisme et à la corruption endémique – à son pays, évidemment, et à elle-même. « *Je ne suis ni un animal, ni un être humain, ni un dieu, je ne suis rien, sur ce point au moins je ne peux pas me tromper, d'autres l'ont déjà dit de moi.* » Dans son style caractéristique (transe logorrhéique, digressions et associations libres, flux de conscience à peine interrompu), elle pense « *à la mort jusqu'au bout* », mort de ses proches, mort du système, « *summum du capitalisme* ». Face à la déréliction, que peuvent les mots ? Rien. Tout. Son œuvre, clame-t-elle, « *ressuscitera comme le Christ, clouée sur la croix, et […] utile comme lui* ». En attendant, vivante et très furieuse, elle montre les dents encore. ■ **Fabrice Colin**

CLAUDIA MUELLER/SEUIL



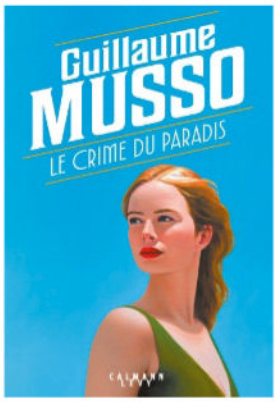
★★★☆☆
DÉCLARATION DE LA PERSONNE
[ANGABE DER PERSON]
ELFRIEDE JELINEK
TRADUIT DE L'ALLEMAND (AUTRICHE) PAR SOPHIE ANDRÉE FUSEK,320 P., SEUIL, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 13 MARS.

Guillaume Musso

Le Crime du paradis

Marqué à vie par la Première Guerre mondiale, Joseph Lèques a rejoint, plus de dix ans après l'armistice, la 9e brigade mobile de Marseille en tant que commissaire. Spécialisée dans la lutte contre les nouvelles formes de criminalité et réputée pour son efficacité, son unité est appelée lorsqu'un mystérieux drame secoue Antibes : l'enlèvement d'Oscar Livingtone, 3 ans, fils d'une richissime famille américaine installée dans la somptueuse Villa Starlight. Une demeure presque irréelle, connue dans toute la Côte d'Azur pour son architecture. Envoyé sur place avec ses deux inspecteurs, Joseph découvre rapidement que la villa n'abrite pas seulement la famille. Outre les domestiques, plusieurs invités de renom y séjournent : Antoine Lacoste, champion de boxe ; Franklin Crane, producteur de cinéma ; Vera Morris, actrice américaine ; Harold Cooper, riche héritier ; et *« la Reine du crime »*, l'écrivaine Agatha Harding. Pour les trois enquêteurs, la logique impose de commencer les interrogatoires par ceux qui se trouvaient sous le même toit au moment de l'enlèvement. Mais les Livingtone se montrent convaincus, avec une assurance troublante, que la menace vient de l'extérieur, accordant une confiance aussi aveugle qu'étrangement démesurée aux habitants de la maison. Une conviction qui contraste avec l'évidence : la diversité des profils, les secrets possibles et le prestige même des invités transforment la Villa Starlight en un huis clos aussi fastueux que dangereux. Le décor idéal de ce *Crime du paradis,* signé Guillaume Musso, sera parfait pour une énigme dont Agatha Harding, déjà, semble prête à s'emparer… ■

Marie Jouvin



LE CRIME DU PARADIS
GUILLAUME MUSSO
480 P., 22,90 €. COPYRIGHT CALMANN-LÉVY. EN LIBRAIRIES LE 3 MARS.

EMANUELE SCORCELLETTI/CALMANN LÉVY

BIO EXPRESS

1974
Guillaume Musso naît le 6 juin à Antibes. Après des études en sciences économiques à l'université de Nice, il devient professeur au lycée Erckmann-Chatrian de Phalsbourg tout en poursuivant son rêve d'écriture durant son temps libre.

2001
Le jeune romancier publie son premier roman, *Skidamarink*, dont le titre fait référence à une vieille chanson anglophone. Entre suspense et romance, il reniera ce texte jusqu'à faire retirer l'ouvrage de la vente quelques années plus tard.

2004
Il atteint pour la première fois le top des ventes en France durant plusieurs semaines grâce à la publication de son second roman *Et après…* Il enchaînera ensuite de nombreux best-sellers, parmi eux *7 ans après* (2012), *Central Park* (2014) ou *L'Inconnue de la Seine* (2021).

1

La nuit était partout

Marseille, dimanche 3 juin 1928
Comptoir des Pêcheurs

1.

Assis seul à sa table, le commissaire Joseph Lèques vida d'un trait son verre de vin blanc puis le reposa lourdement à côté de l'assiette de coquillages qu'il avait à peine entamée. Devant lui, les cadavres de deux bouteilles de sancerre témoignaient de ses excès de la soirée. Joseph avait froid. Il tremblait. Des remontées acides lui brûlaient l'estomac. La faune du bistrot l'étourdissait. Dockers, pêcheurs, commerçants… Une ruche hétéroclite dont la population parlait haut et fort dans une salle saturée d'odeurs de tabac, d'iode, d'anis et de café.

Joseph porta la main à sa poitrine. Son cœur s'emballait. Saisi de vertige, il ferma les yeux et se massa les paupières. La faute à l'alcool bien sûr, mais l'alcool était la conséquence de son tourment, pas sa cause. Depuis la fin de la Grande Guerre, à intervalles réguliers, revenaient les mêmes démons qui lui faisaient vivre un chemin de croix chaque fois plus douloureux.

Il avait senti la vague monter dès le matin à son réveil. Elle avait la couleur bleu-gris du ciel de la Meuse, l'intranquillité des plaines de Champagne, la force des paysages du front d'Orient. Lorsqu'il était allé prendre son café, au bar derrière la cathédrale, l'angoisse sourde s'était peu à peu transformée en déferlante. Des images sinistres colonisaient son esprit. Des visages, pâles, émaciés, hagards. Des corps hurlants, déchiquetés. Puis ses oreilles s'étaient mises à bourdonner. Il s'était revu lui-même, sur le champ de bataille, encerclé, vulnérable, terrifié par la pluie d'obus, les éclats des grenades, le « slash » des baïonnettes qui déchiraient les chairs tendres. Il s'était souvenu de la férocité des rats qui surgissaient par centaines la nuit dans les tranchées. Des poux et des puces qui rendaient fou à s'arracher la peau.

En dépit de son état fébrile, Joseph était allé travailler à l'Évêché[1]. Il avait essayé de donner le change à ses collègues. Mais le soleil radieux avait beau inonder les bureaux, le courant froid qui lui congelait les os lui rappelait le temps des engelures, de la pluie incessante, des orteils qu'il fallait amputer.

À midi, quand il était sorti sur le Vieux-Port, la situation avait encore empiré. Des visions d'horreur lui traversaient le cerveau sans qu'il puisse leur faire barrage. Il *voyait* les cadavres revenir d'entre les morts pour se mêler aux vivants. Les mouches qui recouvraient le visage déformé des agonisants. Des légions de corps démembrés s'extirpant des coulées de boue sanglante.

Il avait erré de bar en bar tout l'après-midi avant d'échouer ici, espérant que l'abrutissement dans l'alcool éteindrait l'incendie qui l'enflammait.

2.

Le commissaire déboutonna le col de sa chemise. La guerre était terminée depuis dix ans, mais elle n'en avait pas fini avec lui. Et dire qu'il avait d'abord cru lui échapper ! En 1914, au début du conflit, il était âgé de trente et un ans et il avait fini depuis longtemps ses trois années de service militaire obligatoire. Mais l'hécatombe des premières semaines avait envoyé au front tous les renforts disponibles, et il avait été appelé. Joseph avait enquillé la bataille de la Marne, les combats au corps à corps du Bois-le-Prêtre, l'offensive meurtrière de la Somme. Il avait été blessé à deux reprises, mais chaque fois renvoyé en première ligne. En 1917, son régiment était allé prêter main-forte à l'armée d'Orient, lui infligeant deux années supplémentaires de combat dans les Balkans. C'est là, sur le front de Macédoine, au milieu d'une guerre qui n'était plus la sienne, qu'il avait perdu pied et senti sa raison basculer.

Joseph avait évité le paludisme, mais pas une sorte d'effondrement psychologique. Plusieurs fois, il avait été terrassé par des crises de panique, saisi de tremblements incontrôlables puis d'abattements qui le laissaient paralysé, incapable de prononcer un mot pendant des jours entiers. On l'avait d'abord évacué vers Salonique, puis rapatrié et envoyé à l'hôpital de Montfavet, dans le Vaucluse, où il avait appris la retraite de l'armée allemande en octobre 1918.

La fin des combats ne lui avait procuré aucun réconfort. Loin de l'apaiser, les traitements de l'hôpital l'avaient englué dans un cercle vicieux d'idées suicidaires et d'hallucinations. Une fois

C'EST LÀ, SUR LE FRONT DE MACÉDOINE, AU MILIEU D'UNE GUERRE QUI N'ÉTAIT PLUS LA SIENNE, QU'IL AVAIT PERDU PIED ET SENTI SA RAISON BASCULER

démobilisé, il était revenu à Saint-Guilhem-le-Désert, son village natal du Languedoc, où son poste d'instituteur était occupé par quelqu'un d'autre. On lui avait proposé une place à Nîmes, mais il avait décliné l'offre. Il avait voyagé aux Pays-Bas et en Belgique puis avait travaillé deux ans à Londres, d'abord comme barman dans des établissements de Soho, ensuite dans l'équipe des concierges du Langham Hotel. Même s'il restait fragile, son état de santé s'était amélioré. Durant l'hiver 1921, il était revenu dans le sud de la France, à Montpellier, où il s'était engagé dans la police municipale. Puis il avait passé le concours pour intégrer la 9e brigade mobile de Marseille qui jouissait d'une réputation d'efficacité dans la lutte contre les formes nouvelles de criminalité. Le job était fait pour lui. L'époque était au changement et Marseille un terrain de jeu fascinant. Mais aujourd'hui ses errances mentales de plus en plus fréquentes menaçaient de faire s'effondrer l'édifice.

3.

Que faire pour aller mieux ? Il était hors de question pour lui de remettre les pieds dans un asile. Quant à d'éventuels drogues ou médicaments, Joseph pressentait que les effets secondaires seraient pires que le mal. À part quelques visites de curiosité dans les fumeries d'opium, il s'était toujours tenu éloigné des paradis artificiels. Il connaissait le calvaire que traversaient d'anciens soldats devenus accros à la morphine, la sinistre « fée grise » qui vous faisait payer très cher vos courtes heures de réconfort. Surtout, son métier l'avait mis aux premières loges pour assister aux ravages occasionnés par l'usage clandestin de la cocaïne et de l'héroïne. Sous la coupe de la pègre, le quartier du Grand •••

Théâtre et de la Bourse était gangrené par le trafic de drogue qui précipitait dans l'enfer de la dépendance une population vulnérable.

Non, personne ne pouvait rien pour lui. Il en était de plus en plus convaincu : seul un aller simple pour le royaume des morts pourrait le délivrer.

— Vous allez bien, commissaire ? Vous n'avez presque rien mangé et ça ne vous ressemble pas de boire autant !

Joseph leva la tête. Yvonne, l'une des serveuses qu'il connaissait bien, débarrassait les deux bouteilles vides en le regardant d'un air de reproche.

— Ce n'est rien, assura-t-il. Un simple coup de chaud, ça va passer.

— Je vous apporte une carafe d'eau fraîche, promit-elle en s'éloignant.

— Merci, Yvonne.

Joseph essuya les gouttes de sueur qui perlaient sur son front. Non, ça n'allait pas du tout. Il grelottait sur sa chaise, fiévreux, agité de frissons. Il sentait le sang qui palpitait dans ses tempes. Même en courbant l'échine, il ne pouvait plus faire semblant. Il *fallait* mettre fin à ce calvaire.

Il se mit debout avec difficulté, attrapa sa besace, esquissa quelques pas. Ses membres étaient raides comme s'il n'avait plus bougé depuis des heures. Il portait sur les épaules un poids invisible, une masse fantôme qui lui rappelait son barda. Il traversa la salle en titubant et réussit à se traîner jusqu'aux toilettes. Là, il s'enferma dans un cabinet et se laissa glisser contre le mur. Il resta prostré ainsi une bonne minute, recroquevillé sur lui-même, haletant. Il eut un nouveau flash : l'hiver, la neige qui tourbillonne, un blessé agonisant sur un sol gelé. Cette envie de s'enterrer toujours plus profond pour mettre fin au supplice. Il chassa une larme qui coulait sur sa joue, manqua de s'étouffer avec un sanglot, mais réussit à se redresser.

En finir, maintenant ! Quitter ce chemin de souffrance.

Joseph tira le revolver de son holster, fit basculer le barillet et y glissa une unique cartouche. *Une chance sur six*, pensa-t-il en refermant la pièce cylindrique avant de la faire tourner sur elle-même. Il posa le canon sur sa tempe et ferma les yeux. Ce n'était pas la première fois qu'il provoquait un face-à-face avec les ténèbres dans la nuit la plus noire de son âme. La partie ne pouvait se terminer que par une défaite. La mort était la seule issue, il le savait. Se tenir ainsi au seuil de l'enfer le mettait en transe. Il sentait son cœur battre dans sa gorge, transpirait à grosses gouttes, évacuant dans sa sueur sa peur et son tourment. *La délivrance, enfin ?* Il appuya sur la détente. Le clic sec et métallique du marteau déclencha en lui un soulagement teinté de déception. Dans un rire moqueur, la Mort s'éloigna aussi vite qu'elle était venue. Il demeura un moment groggy, trempé, tremblant avant de se relever et d'aller boire quelques gorgées d'eau directement au robinet. La fièvre refluait.

Déjà, la vague était passée, mais elle reviendrait, dans une semaine, dans un mois, dans un an. La vague reviendrait, et la prochaine fois, Joseph craignait qu'elle n'emporte tout sur son passage.

2
La gare Saint-Charles

1.

— Patron ! Patron !

Joseph sortait à peine des toilettes qu'une voix l'interpella depuis l'autre bout de la salle. Celle de Charlie Langlois, un inspecteur de sa brigade qui, à vingt-cinq ans, était le benjamin de l'Évêché.

— Je vous trouve enfin ! lança le jeune flic en rejoignant son supérieur près du comptoir. Ça fait des heures que je vous cherche.

Physique élancé, cheveux blonds coupés court, ébouriffés par la précipitation, Charlie avait un visage juvénile constellé de discrètes taches de rousseur. Il était chargé d'une valise et d'un gros sac de voyage. Toujours en alerte, son regard vif et clair semblait balayer la pièce sans vous quitter un instant.

— Vous allez bien, patron ? s'inquiéta-t-il en détaillant Joseph des pieds à la tête.

— J'ai déjà été plus en forme, admit le commissaire. Je te paie un café ?

— Non, on n'a pas le temps, déclina Charlie en désignant l'horloge murale qui indiquait 21 h 10.

Joseph passa outre, toqua sur le zinc pour attirer l'attention du barman et commanda deux cafés.

— Pourquoi pas le temps, Charlie ? Explique-moi cette précipitation.

— C'est le commissaire principal Reynaud qui m'envoie. Il veut vous parler d'une enquête délicate qu'il souhaite vous confier.

— J'irai le voir demain, dit Joseph.

— Non, non, patron, c'est une affaire urgente. Reynaud vous attend à la gare. *Maintenant* !

Joseph se massa les paupières. Ses pensées étaient encore confuses. Après avoir dîné avec la Mort, il vivait une sorte de descente. Un retour brutal à la réalité qui le laissait vide et épuisé. Sans parler de l'alcool qu'il avait toujours dans le sang.

— Pourquoi la gare ?

— Il veut que nous prenions un train ce soir à 22 heures.

— Ce soir ! Mais pour aller où ?

1. L'hôtel de police de Marseille.

L'INFO EN PLUS

En 2000, le futur écrivain est victime d'un grave accident de voiture sur l'autoroute entre Nice et Montpellier. Malgré de multiples tonneaux, il ne s'en sort qu'avec de légères blessures. Frôler la mort sans l'avoir anticipé changera à jamais sa perception de l'existence, faisant jaillir une impulsion créative sans pareille et les thématiques de son futur roman *Et Après...* Cette *« obsession du temps qui passe »* ne quittera jamais plus l'écrivain, influençant par la suite ses personnages et leurs dilemmes.

BERNARD QUIRINY

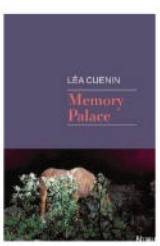
Y a-t-il des CM2 pour sauver l'humanité ?

De quoi l'avenir sera-t-il fait ? J'ai renoncé à poser la question aux romanciers d'anticipation. Tous racontent la même chose : catastrophes écologiques, grandes migrations, avènement d'un gouvernement autoritaire, chaos généralisé. Les survivants quitteront les villes en catastrophe ; ils rencontreront sur leur chemin des hordes de pillards, ainsi que des survivalistes interlopes, aux intentions ambiguës. Lisez cinq, dix romans d'anticipation récents, de tous les pays ; vous retrouverez toujours ces ingrédients anxiogènes, accommodés de façon plus ou moins originale. Les premiers romans de Camille Soulène et Léa Cuenin n'échappent pas à la règle. Les communautés survivalistes sont présentes chez l'une, la catastrophe écologique, chez l'autre, sans compter tous les autres marqueurs du genre. Il n'empêche : les deux romancières proposent une vision du futur suffisamment originale pour capter l'attention, et tirer leur épingle du jeu. Ainsi Camille Soulène imagine-t-elle dans *106 jours* qu'une guerre nucléaire va ravager le monde en 2048. Juste avant que la France soit vitrifiée, un avion aux couleurs de la République conduit une classe de CM2, prise au hasard, dans un abri antiatomique, afin de la sauver du désastre. Leur histoire est racontée par l'une des jeunes élèves, façon journal intime, dans un style tendre et direct. Elle explique comment le groupe de petits survivants apprivoise l'abri souterrain, organise la vie quotidienne, puis se déchire en factions hostiles…

On pense à *Ravage* de Barjavel, ainsi qu'à *Sa Majesté des mouches* de Golding, pour le thème du défaut d'autorité au sein d'une communauté d'enfants livrée à elle-même. L'écriture « façon CM2 », loin d'affaiblir le récit, lui confère une étrangeté, une candeur ambiguë qui le rendent plus efficace que s'il était écrit du point de vue d'un adulte ; le livre est dès lors si prenant qu'on pardonne à l'autrice sa chute abrupte, et le côté plus convenu de sa seconde partie, où l'on retrouve les pillards et les sectes habituels.

ON PENSE À *RAVAGE* DE BARJAVEL, AINSI QU'À *SA MAJESTÉ DES MOUCHES* DE GOLDING

Chez Léa Cuenin, le récit n'est pas localisé dans le temps ; on sait juste que de grandes inondations ont ravagé la planète, et que l'extinction de l'Homme est proche. Quatre femmes se lancent alors dans un projet fou : expédier dans le cosmos l'intégralité des données numériques produites par l'humanité, histoire de laisser une trace. Elles réhabilitent un lanceur spatial à l'abandon, construit jadis par une sorte d'Elon Musk… Contrairement à Soulène qui prend son sujet au plus près du sol, Cuenin opte pour une approche abstraite, poétique, philosophique même. Loin d'un roman d'action, *Memory Palace* est un roman d'atmosphère (c'est le cas de le dire), articulé autour d'un compte à rebours lancinant qui procure une impression de dilatation du temps. Le titre, excellent, vient de l'IA du roman, un supercalculateur comme HAL 9000, l'ordinateur de *2001, l'odyssée de l'espace*. C'est la plus jolie trouvaille de ce premier roman prometteur, qui n'en manque pas. ■



★★★☆☆
106 JOURS. LES CARNETS D'ALICE AZEVEDO
CAMILLE SOULÈNE
172 P., TRISTRAM, 19 €

★★★☆☆
MEMORY PALACE
LÉA CUENIN
240 P., RIVAGES, 20 €

AUDREY SOVIGNET

ÉRIC CHEVILLARD

Hors-piste littéraire

Dans un dix-huitième *Autofictif*, qui « *enneige le Fuji* », comme dans son nouveau roman, *Jaune soleil*, l'écrivain-blogueur jongle avec les idées, fait voltiger son style et l'on en sort grisé – à condition de se laisser prendre au jeu.

Le nouveau roman d'Éric Chevillard raconte l'histoire de… je m'arrête, cette phrase d'accroche n'a aucun sens. Les romans de Chevillard ne racontent pas d'histoire, ils jouent à raconter des histoires, et ce qui compte n'est pas l'histoire, c'est le jeu. Si je vous disais de quoi il est question dans *Jaune soleil,* vous auriez envie de passer votre chemin. Allez : j'essaie quand même, pour fixer les idées. Donc, c'est l'histoire de Clodomir et Philéon, amoureux tous les deux de la jolie Godelive. Tous les personnages portent des noms de poètes grecs et de reines médiévales : Brunehilde, Eumolpe, Grisandole, Hermagoras, Radegonde, etc. Mais ce récit est emboîté dans un second : nous voici sur la place des Grands-Ducs, au café du même nom, fréquenté par un certain Ristretto. Ce monsieur Ristretto, type du célibataire anachronique et extravagant, mi-Teste, mi-Hulot, rêvasse à sa table. Il pense à Clodomir et Philéon ; puis il est distrait par quelque passant ; puis il songe à toutes sortes d'autres choses.

L'aventure amoureuse de Philéon et l'aventure intérieure de monsieur Ristretto progressent de concert, par courts paragraphes alternés, entre lesquels en surgissent d'autres qui n'ont rien à voir, comme dans le gag immortel : *« And now for something completely different »*… Par exemple, Chevillard braque sa caméra sur des animaux insolites, mandrill, koala, holothurie, noms baroques comme ceux des personnages. Ces animaux tombent comme des cheveux sur la soupe de l'histoire – si l'on peut parler d'une histoire… À ce stade, vous avez le sentiment que l'auteur se fiche gentiment du monde. De fait, c'est un peu l'impression qui s'impose, au début, quand il s'acharne à parler longuement… d'une gomme, après nous avoir présenté dès la première ligne… une taupe, qui ne donne plus de nouvelles ensuite. Mais à moins d'être absolument rétif à l'humour absurde et aux narrations non conventionnelles, voilà qu'on se prend au jeu. Les allers-retours entre Philéon et Ristretto deviennent amusants, puis grisants ; les hors-pistes chez les koalas et autres mandrills, désopilants.

UNE MINE D'APHORISMES

Il y a un côté « performance » dans la construction de ce roman par fragments, comme si Chevillard était un acrobate, jonglant avec toutes sortes d'objets dépareillés qu'il compose dans un tableau d'ensemble, à la fois loufoque, improbable et cohérent. Fidèle aux techniques expérimentées

WIKTORIA BOSC/L'ARBRE VENGEUR

dans *L'Autofictif*, son célèbre journal en ligne commencé voilà vingt ans, et dont sort aujourd'hui le dix-huitième volume (*L'autofictif enneige le Fuji*), il commence souvent ses fragments par des liaisons imaginaires : « et d'ailleurs », « cela dit », « or », « à propos ». Dans *L'Autofictif*, elles servent à créer un contexte sous-entendu, ainsi qu'un effet comique ; dans *Jaune soleil*, elles habillent la discontinuité en continuité et confèrent à cette mosaïque de microfictions bigarrées des allures de raisonnement par « a + b ». L'acrobatie chez Chevillard n'est d'ailleurs pas seulement dans l'architecture, elle tient aussi dans le style : sa plume sautille, fait volte-face, marche à reculons, enchaîne les cabrioles. Les mots glissent dans la phrase, atterrissant où on ne les attend pas. « *Chevelure de laquelle Philéon a pu apprécier la souple épaisseur et l'odeur fauve humer ensuite, discrètement.* » Ou bien : « *Philéon, les églises, n'aime guère.* » Même si l'exposition de bibelots n'est pas une habitude de l'auteur, le lecteur enrichit son vocabulaire de verbes rares – « faseyer », « obombrer » – et de mots inusités – le « vertugadin », bien oublié depuis Robert Merle.

Aux réticents professionnels qu'un roman si insolite décourage par avance, donnons une raison annexe de s'y plonger : nombre des fragments dont il est composé se suffisent à eux-mêmes, ce qui permet de le lire comme une mine d'aphorismes et de jeux d'esprit, satellite de la série des *Autofictifs*. Celui-ci, par exemple : « *Au reste, le médecin légiste, ayant extrait le cœur et les poumons de la cage thoracique de monsieur Ristretto, a conclu que l'autopsie était la cause de sa mort.* » Et celui-là, chef-d'œuvre du trente-sixième degré : « *Les bretelles sont à 14 euros et le parapluie à 23. Mieux vaut prendre les bretelles, se dit monsieur Ristretto. Il n'y a pas de petites économies.* » Sinon, j'ai des nouvelles de la taupe. Elle va bien. ■ **Bernard Quiriny**

★★★★☆
JAUNE SOLEIL
ÉRIC CHEVILLARD
192 P., MINUIT, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 MARS.

★★★☆☆
L'AUTOFICTIF ENNEIGE LE FUJI
ÉRIC CHEVILLARD
224 P., L'ARBRE VENGEUR, 16 €

Sur la route de Brest

C'est flanqué d'un truculent comparse photographe que Pierre Adrian part sur les traces d'un Jack Kerouac visitant Brest en 1965 à la recherche de ses origines bretonnes. Le « *fiasco* » fut narré dans *Satori à Paris*. Entre exploration de la ville « *belle, grise et bleue* » et de ses alentours – le « Big Sur » de l'Arrée –, « *bêtises d'adolescents mal lunés* » et libations avec les « *anges déchus* » qui la hantent, l'auteur reconstitue le portrait du Kerouac bohème, « *farfelu* » d'après les témoignages, sous lequel pointe l'écrivain du réel « *humain, trop humain* ». Les illustrations signées Yann Stofer subliment les rues aussi pentues que le gosier des habitués de la rue de Siam, les rades à « *la saveur authentique et particulière du déclin* », voire les ponts qui « *chantent* » dans le vent. Ponctuée par des références à Miossec, Jean Genet ou James Salter, la virée gonzo des deux hommes rappelle Hunter S. Thompson. Autant dire que ce *Rêve inachevé de Jack Kerouac* se laisse boire ! ■ **Antoine Faure**

★★★★☆
LE RÊVE INACHEVÉ DE JACK KEROUAC
PIERRE ADRIAN
128 P., ACTES SUD, 17,90 €. EN LIBRAIRES LE 4 MARS.

BAPEUH/WIKIPÉDIA - AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE
par Baptiste Liger

L'enfance et les forêts

Ce n'est pas seulement parce qu'on retrouve, au fil des pages de son nouvel ouvrage, des dessins botaniques qu'on aurait envie de surnommer Maud Simonnot « Notre-Dame-des-Fleurs ». Car, au-delà des gravures, il y a l'auteur de ce célèbre (et premier) roman : Jean Genet. Un nom floral, pour une existence plus proche de la roche que du pétale. À l'image de la région qui l'a vu grandir, le Morvan, où le futur écrivain a été envoyé bambin comme tant d'orphelins ou gamins abandonnés. Ceux qu'on a appelés les « Petits Paris ». Mais tout l'intérêt du *Feu et la Rose* repose, au-delà du remarquable hommage à ces lieux « hantés » a priori hostiles, sur la rencontre entre les jeunes années du sulfureux homme de lettres et la double histoire de l'autrice. D'un côté, son enquête et la redécouverte de ce décor, à l'occasion du décès de son grand-père ; de l'autre, le destin de son arrière-grand-mère, Lily. Deux orphelins qui ont *« recréé une famille avec la nature »*.

L'enfance et les forêts sont également au cœur du dernier roman de Gérard Lefort, *Pendant qu'il neige*. Camille est un petit garçon comme les autres. Ou presque. En effet, il a un ami imaginaire, Victor, avec lequel il discute dans son for intérieur – à moins que ce dernier, l'air de rien, ne le possède. Au collège, il est un peu chahuté, même si certains voient en ce petit bonhomme qui aime les animaux – et pas seulement son chien Kalou – un esprit brillant. Qu'en pense sa famille, d'ailleurs ? Mais quelque chose ne va pas dans ce coin de l'est de la France, à l'image du ton faussement naïf (et finalement cruel) du livre dont la tension va monter crescendo. Et c'est cette progression, à la fois poétique et psychologique, qui donne toute sa force au roman.

★★★☆☆
LE FEU ET LA ROSE
MAUD SIMONNOT
272 P., L'OBSERVATOIRE, 21 €. EN LIBRAIRIES LE 5 MARS.

★★★☆☆
PENDANT QU'IL NEIGE
GÉRARD LEFORT
184 P. L'OLIVIER, 18,50 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU YASMINA KHADRA

Un homme redécouvre l'horizon et, au même moment, un autre homme voit le sien se refermer. Le premier est un vieux Bédouin qui, miracle, a recouvré la vue après avoir été « visité » dans sa guitoune d'un désert de Jordanie. La presse en a parlé, le fils du roi vient vérifier, l'armée aussi, mais elle n'est pas au bout de ses surprises. Dans le même temps, à Paris, l'éditeur Alexandre Yakovlevoï referme de rage un manuscrit tout juste reçu, qu'il va refuser sans qu'on sache combien de pages il a lu. Peu après, il est kidnappé par… l'auteur retoqué : frère Walid, venu de Bethléem. Il sait pourquoi personne ne veut du texte, mais il veut le lire intégralement à son otage. Là aussi, Yakovlevoï n'est pas au bout de ses surprises. À ce moment, nous sommes encore au début du roman de Yasmina Khadra. Tout du long, *Le Prieur de Bethléem* serpentera entre trois trames : la séquestration, les miracles en Jordanie et le manuscrit de frère Walid – qui devient un livre dans le livre. Comme on s'y attend, son texte raconte sa vie : Palestinien de père musulman et de mère catholique, rapidement orphelin, il sera tiraillé entre les langues et les religions. Yasmina Khadra bringuebale et malmène son Walid des années 1970 à 2023, dans une Cisjordanie que nous traversons à hauteur d'hommes, de femmes, dans le sang, les bombes, mais aussi par tous les diables qu'il y a dans le genre humain. Destins sentimentaux et familiaux imbibés dans l'histoire géopolitique, intrigues s'unissant de façon scotchante : l'écrivain est fidèle à sa méthode habituelle. Mais, jamais aussi rusé et frondeur que lorsqu'il écrit les guerres, il relève ses propres défis. **Hubert Artus**

★★★☆☆
LE PRIEUR DE BETHLÉEM
YASMINA KHADRA
272 P., FLAMMARION, 21 €.
EN LIBRAIRIE LE 4 MARS.

ANNE F. GARRÉTA

Vol de nuit

Avant d'être écrivaine, cette figure atypique de l'Oulipo fit danser les nuits parisiennes. Une expérience dont elle ravive, dans ce fascinant autoportrait, le souvenir érotique et frénétique.

Longtemps, elle s'est couchée à la bonne heure. À l'heure où les noctambules émergent des profondeurs caverneuses des clubs, lunettes noires sur le nez pour protéger leurs yeux rougis des premières lueurs du jour. Pendant deux ans, au début des années 1980, Anne F. Garréta a été DJ cinq ou six nuits par semaine. « *Soit plus de quatre mille heures de vol* » derrière les platines, une expérience qui lui inspire dans *Sphinx* (1986) le premier personnage de DJ de la littérature française. Suivront l'Oulipo, dont elle devient membre en 2000, et le prix Médicis pour *Pas un jour*, roman autobiographique dans lequel elle reprend l'adage de Zola, « *pas un jour sans une ligne* », en le détournant : « *pas un jour sans une femme* ». Des femmes, l'apprentie DJ en rencontre de tous milieux, de tous horizons, au Katmandou, haut lieu des soirées lesbiennes parisiennes, où elle apprend à mixer au contact de son amie Momo, « *balancée dans le virage impromptu de la nuit* » par son amante Marie-Hélène. « *Sans sa cruauté sentimentale, jamais je n'aurais découvert ce refuge de la nuit, des boîtes, et des lignes de basse.* » Un refuge qu'elle quitte, « *d'une nuit au lendemain* », après avoir fait danser hôtesses de l'air, avocates et proxénètes, princesses orientales, culturistes américaines, artistes connues ou inconnues. Sagan, une nuit, Echenoz une autre, et une certaine Frede que Modiano mentionne dans *Remise de peine* et *Un pedigree*.

LE MÊME DÉSIR DE S'ENIVRER

Que l'on soit ou non nostalgique de cette époque, la fascination opère. Attentive à son lecteur, fidèle à ses carnets de notes dans lesquels « *les théories littéraires cèdent le pas à des listes de morceaux, décomptes de bpm et remarques sur la durée des intros, des breaks* », Anne F. Garréta ravive, dans cet envoûtant *DJ. Portrait de l'artiste en animale nocturne*, une faune bigarrée, unie par un même désir de s'enivrer. Composés de fragments érotiques, d'« *échantillons arrachés à l'oubli* », ce livre « *mobile comme un corps qui danse* » interroge en miroir les créations littéraire et musicale, et le devenir d'un métier. « *Une intelligence artificielle serait-elle capable de percevoir, d'analyser cette intensité érotique du dancefloor ?* » On est au moins certains qu'elle n'aurait été en mesure d'écrire une telle splendeur. ■

Laëtitia Favro

★★★★☆
DJ. PORTRAIT DE L'ARTISTE EN ANIMALE NOCTURNE
ANNE F. GARRÉTA
256 P., MERCURE DE FRANCE,
20 €. EN LIBRAIRIE LE 5 MARS.

PHOTOMARGOT GALLIMARD

Sous le soleil exactement

On connaît l'appétence de l'académicienne pour la nage dans les eaux claires de la Méditerranée, la douceur de l'air et le chant des oiseaux du pays de grande lumière. Aussi l'ancienne Arcachonnaise, désormais Niçoise, a-t-elle volontiers accepté de brosser pour *Le Monde* durant l'été 2024 cinq portraits de femmes, dont la rencontre avec la Riviera a infléchi le destin. Ce sont ces cinq récits, étoffés et astucieusement reliés, auxquels elle a ajouté celui de l'étonnante Marie Bashkirtseff (1858-1884), pétrie de liberté et de talent, qu'elle nous offre aujourd'hui avec *Femmes sur fond azur*. Artiste, richissime, romancière, diariste, impératrice, malade de la tuberculose, aspirant à une renaissance… d'une dame à l'autre, les (fortes) personnalités s'entrecroisent et, de Nice à Menton en passant par Saint-Tropez, se concluent les noces avec la Provence. La peintre Sophie Cruvelli, vicomtesse Vigier (1826-1907), la reine Victoria (1819-1901), Katherine Mansfield (1888-1923), Colette (1873-1954), et Jackie (1919-2007), la propre mère de Chantal Thomas, ressuscitent avec splendeur sous la plume instruite de la spécialiste du XVIIIe, pour qui les XIXe et XXe siècles azuréens n'ont plus de secret. ■

Marianne Payot

★★★★☆

FEMMES SUR FOND AZUR

CHANTAL THOMAS

192 P., SEUIL, 19,50 €.

EN LIBRAIRIES LE 6 MARS.

Enquête de silences

Une disparition ouvre le récit : celle de Rafael, 18 ans, signalée par sa mère lors d'un interrogatoire de police à Marseille. À partir de ce vide, Pauline Claviere construit un roman basé sur des zones d'ombre. Assistante maternelle, voisins, enfants, policiers : tous deviennent des figures interprétées, parfois enfermées dans ce que les autres projettent sur eux. Un carnet confié à contrecœur, une pièce tenue fermée, une question qui échappe : de menus détails suffisent à tout faire basculer. Au fond, l'enquête est un prétexte. Elle met le récit en mouvement, déplace les focales, ouvre des failles. Rien n'est trop appuyé : la menace s'insinue dans les gestes ordinaires, les silences. La ville agit comme un milieu instable, organique, où la confiance se fissure. « *Pour ceux qui n'y vivent pas, Marseille est un dragon.* » L'écriture privilégie la suggestion à l'explication. Pauline Claviere sait installer l'inquiétude sans la nommer, un malaise diffus. *Spécimen* interroge la manière dont se fabriquent les récits sur les autres, ce que l'on croit deviner à partir des corps, des rôles, des apparences, et l'aveuglement discret qui accompagne toute tentative de comprendre. Un roman tendu, maîtrisé, qui laisse une empreinte durable. ■

Simon Bentolila

★★★☆☆

SPÉCIMEN

PAULINE CLAVIERE

280 P., GRASSET, 19 €.

EN LIBRAIRIES LE 11 MARS.

PHILIPPE MATSAS/SEUIL – JF PAGA/GRASSET

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine

JUSTE APRÈS DIEU, IL Y A PAPA

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT

180 P., ALBIN MICHEL, 23,90 €

Mozart est au centre de ce nouveau roman d'Éric-Emmanuel Schmitt, qui raconte la naissance du génie à travers le regard de son père, Leopold. Dans le Salzbourg du XVIIIe siècle, l'enfant prodige apprend le monde par la musique, s'évanouit sous le souffle trop brutal d'une trompette, improvise au piano-forte devant le prince-archevêque et bouleverse les salons européens. Schmitt suit les tournées, les lettres fiévreuses, les auditions et les chambres d'auberge, mais aussi les blessures silencieuses : la sœur aînée reléguée dans l'ombre, la mère épuisée, le père partagé entre orgueil et tendresse. Notre chroniqueur restitue avec une grande fluidité cette aventure humaine où le génie n'est jamais abstrait, mais fragile, vibrant, incarné. **S.B.**

ATELIER 4

HÉLÈNE GESTERN

360 P., GRASSET, 22 €.

EN LIBRAIRIES LE 11 MARS.

Quand Irène apprend la mort de sa sœur Natacha, ingénieure chimiste travaillant pour une multinationale, elle ne veut croire à un suicide. Pourtant, rien ne justifiait la présence de Natacha dans l'atelier 4, où son corps a été retrouvé, méconnaissable, dans une cuve. Et tout indiquait qu'elle était épuisée, moralement et physiquement. Face à l'inertie de l'enquête et à l'omerta régnant au sein de l'entreprise qui, selon elle, est responsable du décès de sa sœur, Irène entreprend de démolir l'insupportable mur du silence, prenant le risque de se mettre ses proches à dos. À travers le combat d'une femme en quête de vérité, Hélène Gestern compose un roman social intense qui dénonce l'obsession contemporaine de l'hyper-productivité au mépris de l'humain. **L.F.**

JÉRÉMIE CLAES ▪ SIMONETTA GREGGIO

Instincts primaires

Au cœur d'une intrigue sous le ciel provençal ou au centre de la vie chahutée d'une pionnière de l'éthologie, la nature se fait ici le témoin des crimes et trahisons.

Gourdon, village de l'arrière-pays provençal, était déjà présent dans *L'Horloger* et *Commandant Solane*. Cette fois, il est une voix, une menace, un protagoniste. Après deux polars engagés, Jérémie Claes change diamétralement de registre dans *Cavillore*, qui doit son titre à une petite montagne dominant Gourdon, au-dessus de laquelle plane un vautour qui a tout vu. Notamment cette chienne, qui coince dans ces crocs le cadavre d'une jeune femme, jusqu'au centre du bourg. Cris, affolement : personne ne la reconnaît. Dès lors, c'est la panique, surtout quand surviennent d'autres événements tragiques et étranges. En ce printemps 1993, on accuse les loups, mais alors, pourquoi tout ce qui arrive semble viser l'aubergiste, ou bien la famille Camillieri, les derniers fermiers installés ici ? Tout le monde perd la raison, alors *Cavillore* fouille toutes les hypothèses. Ainsi le roman nous fait suivre plusieurs personnages, jusqu'à douter de chacun. En deux temps (1993 et 2024) qui finissent par s'entremêler (parfois trop) jusque dans une fiction qui rappellera forcément Pierre Magnan ou René Frégni, tout en demeurant singulièrement naturaliste, familiale et sentimentale.

SI PRÉCIEUSE PART ANIMALE

Le nouveau roman de Simonetta Greggio se déroule, lui, dans le Cracovie des années 1940, où naît celle que la société de l'époque désignera péjorativement comme une femme excentrique, devenue une figure majeure de l'écoféminisme. Elle s'appelle Simona Gabriela Kossak. Biologiste, zoologue, professeure de sciences forestières, femme de radio et écrivaine polonaise, son existence entière est une déclaration d'amour aux plus fragiles. Dans *Le Souffle de la forêt*, Simonetta Greggio ne cherche pas à décliner chronologiquement chaque événement biographique, mais à rapporter l'agrégat sensoriel d'une femme qui a fui sa ville natale, en proie à la méchanceté humaine, pour vivre trente ans dans une maison (sans électricité ni eau courante) à Bialowieza. L'une des dernières forêts primaires d'Europe. En étudiant les interactions entre les animaux et leur milieu, elle anticipe ce que l'on appellera plus tard l'éthologie : la science du comportement animal dans son environnement naturel. D'une langue incarnée et poétique, l'écrivaine raconte une femme libre, sans allégeance, sans mari ni enfants, et dont la part animale, si précieuse, s'est construite sur la trahison humaine. Magnifique. ■

Hubert Artus et Marie Jouvin

★★★☆☆
CAVILLORE
JÉRÉMIE CLAES
240 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON, 20 €

★★★★☆
LE SOUFFLE DE LA FORÊT. SUR LES TRACES DE SIMONA KOSSAK
SIMONETTA GREGGIO
208 P., ARTHAUD, 21€

La guerre du Vietnam par la bande

Sur le torse fier d'une nation qui s'est construite par la violence, la guerre du Vietnam est une blessure qui marque plus que les autres. Aussi meurtrière que lointaine et dispensable. *Apocalypse Now, Voyage au bout de l'enfer, Platoon* : même la machine à rêve hollywoodienne n'a pu masquer l'horreur de la jungle et ses répercussions sur une société profondément divisée. Antonin Varenne raconte, dans *Les Fils de l'Aigle*, les dessous d'une affaire qui symbolise à elle seule toute la folie qui s'était emparée alors des États-Unis. En mars 1970, le SS Columbia Eagle, un navire marchand, affrété par l'armée américaine au cours de la guerre du Vietnam pour une livraison de napalm, fut détourné par deux matelots bien décidés à fournir cet armement à l'autre camp. Qui étaient Alvin Glatkowski et Clyde McKay ? Comment ces deux fils de militaires ont-ils pu se transformer en ennemi numéro un des États-Unis ? Comment expliquer que seul l'un d'entre eux soit finalement rapatrié au pays ? Richard Linnett, reporter ayant véritablement couvert l'affaire, lève le voile sur cette mutinerie, narrateur d'un thriller trépidant et surtout d'une puissante réflexion sur l'ivresse guerrière d'un pays qui rêve, à nouveau, aujourd'hui, de conquérir le monde. ■

Léonard Desbrières

★★★☆☆
LES FILS DE L'AIGLE
ANTONIN VARENNE
288 P., GALLIMARD, 21 €

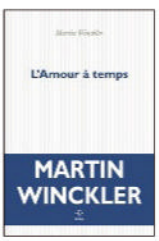
SUSAN BURGHART/CIA/© AMB/M87DESIGN – PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/EDITIONS HÉLOÏSE D'ORMESSON,

MARTIN WINCKLER

Le Tours des ombres

Le médecin féministe et romancier publie *L'Amour à temps*, une fiction inspirée du réel, dont le cœur se situe dans la Touraine sous l'Occupation.

D'emblée, Martin Winckler prévient: sa nouvelle fiction est une histoire qui « *prend son temps* », dont la puissance se dessine tranquillement au fil de l'intrigue. Si l'ouverture, au moment de l'arrivée des troupes allemandes à Tours, en 1940, laisse entrevoir un roman de guerre, avec son lot de bibliothèques incendiées, de soldats français malades et de tirailleurs sûrs de se faire massacrer, le récit se transforme rapidement en une enquête menée par une narratrice qui a grandi dans le silence de ses parents. Elle s'appelle Rachel, mais aurait pu s'appeler Maurice si elle avait été un garçon. Tout comme ses deuxième et troisième, Margaret et Yvonne, ces prénoms sont un hommage « *à des amies très chères* » de ses parents, qui aiment se surnommer « Judy Darling » et « Bill Dear ». La mère est née en France, de parents juifs ukrainiens; lui à Montréal, sous un nom de famille, Guillebaud, fréquent au sud-est de Tours et en Angleterre… Entre souvenirs de chants militants fredonnés tout bas, propos flous rapportés par des proches et trésors exhumés d'archives officielles et personnelles, apparaissent Maggie, Yvonne, Madeleine, ainsi que Maurice D'Alget, interne en médecine et futur résistant qui, ce 16 juin 1940, sauve la vie du caporal algérien Amar Amrouche. Mais ici, ce sont les femmes les héroïnes. Des battantes qui ont embrassé le combat pour le droit des femmes dans cette seconde moitié de XX^e^ siècle. Leurs voix et leurs actes courageux tiennent de bout en bout *L'Amour à temps*, livre qu'on devine intimement précieux pour l'auteur, et qui le devient pour nous. ■ **Gladys Marivat**



★★★☆☆
L'AMOUR À TEMPS
MARTIN WINCKLER
611 P., P.O.L., 24 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 MARS.

La montagne, ça vous perd

Il s'agit du récit de deux chutes successives. Celle, d'abord, d'un alpiniste dans un glacier, suivie par celle, plus lente et insidieuse, d'Arnaud, l'un des secouristes qui échoue à lui sauver la vie. C'est sa voix qui semble crier « Regarde-moi tomber, mon amour » – d'où le titre du roman –, tandis qu'il se laisse peu à peu envahir par le visage de cet homme qu'il est persuadé d'avoir abandonné trop tôt, et s'éloigne ainsi de sa famille et de lui-même. Car alors que les craquements réguliers du glacier sonnent la course du temps, que sa fonte charrie le corps de celui qui n'aura pas eu de seconde chance, la culpabilité prend pour Arnaud la forme de l'urgence de vivre. Dans ce roman de l'isolement et de la réparation, Hugo Boris déploie un récit sensible et haletant, jouant d'un contraste très cinématographique entre la solitude et l'immensité des cimes. **Margaux Morasso**

★★★☆☆
REGARDE-MOI TOMBER, MON AMOUR
HUGO BORIS
320 P., L'ICONOCLASTE, 20,90 €

HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L

3 POCHES EN PLUS

★★★★★
MADELAINE AVANT L'AUBE
SANDRINE COLLETTE
240 P., LIVRE DE POCHE, 8,40 €

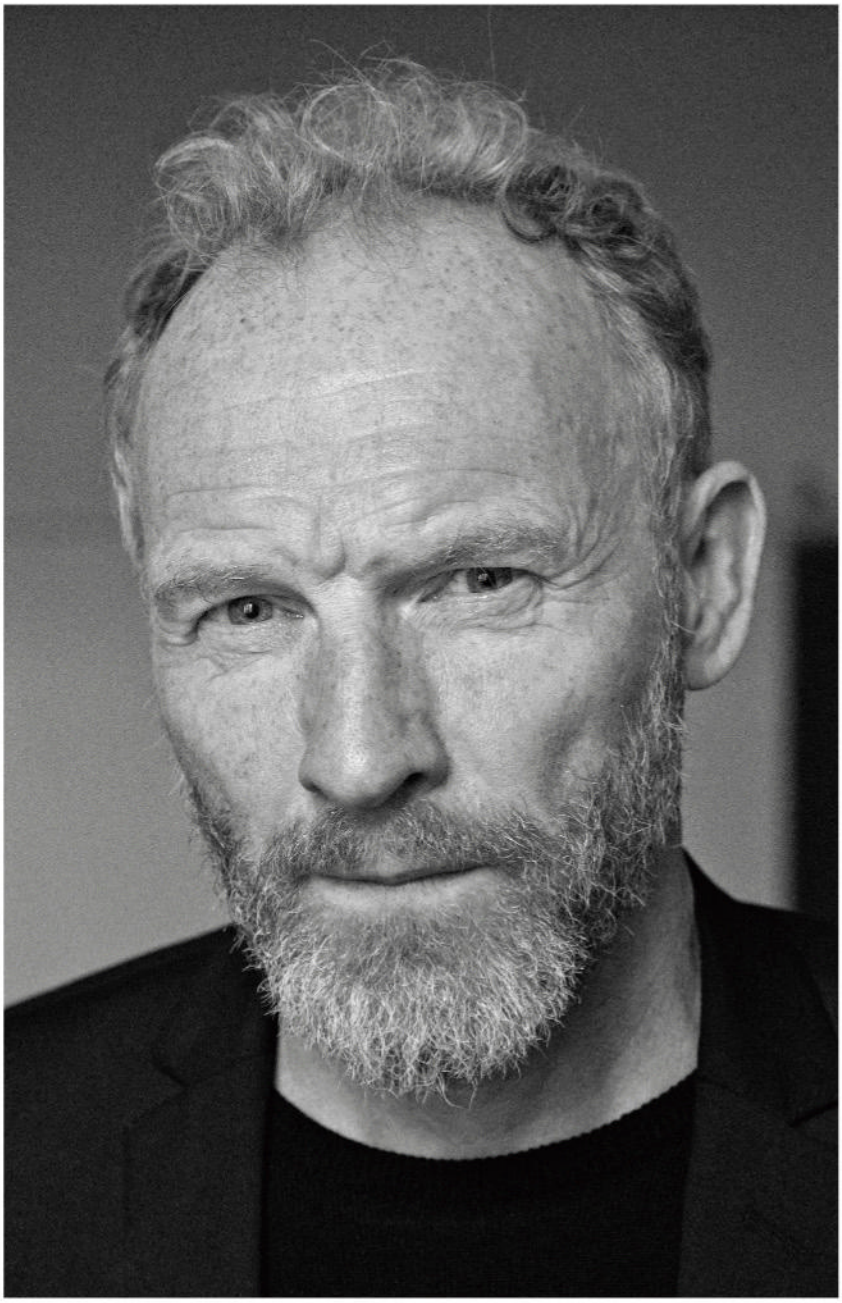
Un huis clos à ciel ouvert, un hameau perdu dans l'arrière-pays. Les jumelles Ambre et Aelis mènent la danse, la vieille Rose se tait, Bran témoigne de ce lieu qui s'essouffle. Jusqu'à l'arrivée de Madelaine, qui va réveiller la vie et provoquer un drame. Chez Sandrine Collette, tout se mêle toujours, la nature et les pierres, l'envie et la peine, les ombres sous le soleil. Un roman puissant, salué par de nombreux prix, dont le Goncourt des lycéens, et désigné « meilleur roman français » par *Lire Magazine*. **Éric Libiot**

★★★★☆
LES CHAÎNES DE MARKOV
NOHAM SELCER
320 P., FOLIO, 9,20 €

Où l'on apprend que les chaînes de Markov permettent de modéliser les changements à venir de tout système ou État. Et donc pourquoi pas les relations amoureuses, se demande Ezra, jeune mathématicien fraîchement en couple avec Ève. Noham Selcer, l'auteur de cette chronique des temps modernes, est également prof de mathématiques, aussi excellent romancier. Son écriture précise et détaillée s'attache à justement raconter les causes et les conséquences des événements d'une vie à deux. Récit finalement réjouissant. **E.L.**

★★★☆☆
QUELQUES JOURS DANS LA VIE DE TOMAS KUSAR
ANTOINE CHOPLIN
176 P., LIBRETTO, 9,20 €

C'est d'une écriture simple et très imagée qu'Antoine Choplin raconte la relation discrète et intense entre Tomas Kusar, garde-barrière à Trutnov, et Václav Havel, avant qu'il ne devienne président de la Tchécoslovaquie. La grande histoire se cache sous les faits et gestes banals d'une partie d'échecs ou d'une soirée à boire des bières. Les héros sont partout: celui du quotidien, fasciné par l'écorce des arbres et la photographie, et celui qui aspire à changer la marche du monde. **E.L.**



EINAR FALUR INGÓLFSSON/CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITIONS

JÓN KALMAN STEFÁNSSON

Il était une foi islandaise

Si, avec ses *Corps célestes à la lisière du monde*, l'auteur délaisse l'Islande contemporaine et se tourne vers le passé de son île, ses obsessions restent inchangées: la grâce et le pouvoir absolu de l'écrit.

Anno Domini 1615. Réfugié dans son presbytère de Meyjarhóll, à Brúnisandur, le pasteur Pétur – un homme bon, cultivé, ami du savoir – rédige une lettre « *qui ne fait que s'allonger* » tandis qu'au-dehors les bourrasques de l'automne se déchaînent. « *Mon exquise* », s'exclame-t-il, ma bien chère, ma très chère ! À qui s'adresse-t-il ? On ne le comprendra que plus tard et cela, au fond, importe peu. Cette missive n'est pas seulement une confession : son auteur tente de conférer un sens au chaos du monde et, en interrogeant la morale et la foi, de donner un sens à l'Histoire.

« *Je consigne les mots avec une telle ferveur qu'il me semble ne vivre nulle part ailleurs qu'ici, en dehors de ces lignes.* » Dóróthea, l'« *inflexible et taciturne* » gouvernante du scribe, cette glorieuse illettrée « *qui a appris à nager avec un chien* », l'écoute déclamer et l'encourage avec force. « *Fie-toi à ta plume lorsque tu doutes, ne te dérobe pas à toi-même et encore moins à ce qui échappe à ton entendement.* » Sont, de fait, dévoilés ici autant les péchés de cet homme à la chair éminemment faillible, soumis aux « *incitations délétères* » du Malin, que ceux de ses compatriotes.

LA PLUME PLUS FORTE QUE LE GLAIVE

1615, il faut le dire, est un moment particulier pour l'Islande : c'est cette année-là qu'a lieu le Spánverjavíg – massacre des Espagnols –, au cours duquel, à l'instigation du bailli Ari Magnússon, représentant de la couronne danoise, des paysans et des marins s'attaquent à des chasseurs de baleine basques… et les massacrent d'épouvantable façon. Ainsi des figures célèbres de la chronique locale entrent-elles en scène au côté des personnages fictifs, tel Jón Guðmundsson l'Érudit, « *naturaliste et savant autodidacte* », « *âme douce animée d'une constante curiosité* », qui condamne fermement ces exactions, et est contraint à la fuite. En lui apportant son soutien, Pétur s'expose au pire. « *Tu sais ce que je ferai s'il me faut choisir un camp. Tu connais les conséquences que cela aura pour toi* », lui écrit Kristín, sa « *presque sœur* », épouse du bailli Magnússon. Que faire ? Épris de rectitude, le pasteur ne courbe pas l'échine.

Le présent, naturellement, déborde sur le passé. Être né sous d'autres cieux fait-il de « l'autre » un ennemi ? « *Si on part du principe que plus ils viennent de loin plus*

ils sont étrangers, et donc suspects, que dire alors de Jésus-Christ et de ses apôtres ? » Les convulsions du siècle forment l'axe central des réflexions du pasteur sur la puissance du verbe. Sans cesse, l'épistolier tourne autour du drame, pendant que son esprit est assailli par de coupables digressions. « *Je ne dois pas me perdre dans mon passé,* s'exhorte-t-il. *C'est en outre tellement pitoyable de se raconter.* » Il le fait pourtant, ne peut s'en empêcher. Amoureux éternel, il chante les attraits de Helga Snorradóttir, « *cette femme capable de fendre le plus dur des diamants ou des rochers d'un simple regard, cette femme dont le sourire transforme chaque chose alentour* », à laquelle l'attache une passion irrésistible. Et puis il y a Katrín Jónsdóttir, « *dotée d'une épaisse et magnifique chevelure rousse, le port de tête si majestueux qu'elle semblait de lignée royale* », qui « *dégageait tant de charme qu'on ne pouvait que succomber* ». Dont acte ?

L'écrit, s'il permet à Pétur d'implorer le pardon, l'aide également à s'élever au-dessus des passions humaines et de faire en sorte que les actes de cruauté de son temps ne tombent pas dans les abîmes de la mémoire, que la vérité « *complexe et contradictoire* » ne soit pas engloutie. « *Celui qui écrit, il en est convaincu, peut véritablement vaincre une armée, l'emporter sur un empereur, retourner l'opinion des foules, et retrouver ce qui est oublié, ce qui a disparu, pour le ramener parmi nous et le ressusciter.* »

EXTRAIT

La plume plus forte que le glaive, en somme. Et le récit de toucher à l'universel. Car sur cette terre sauvage, aux confins du monde, l'ignorance et le savoir, la justice et l'iniquité s'affrontent comme partout ailleurs : face au déploiement de l'obscur, il est question de « *toutes les découvertes qui ont lieu en ce moment, des univers qui se déploient si vite qu'on en a le vertige, des lois de Johannes Kepler, de la remarquable lunette astronomique de l'Italien Galilée* », des valeureux « *poètes engendrés par la Grèce et la Rome antiques* ». La lumière contre les ténèbres, le jour contre la nuit – quel meilleur décor que l'Islande pour cette tragédie sans cesse rejouée ? ■

Fabrice Colin

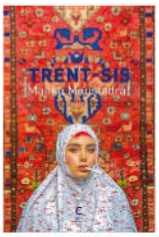
★★★★★
CORPS CÉLESTES À LA LISIÈRE DU MONDE [HIMINTUNGL YFIR HEIMSINS YSTU BRÚN]
JÓN KALMAN STEFÁNSSON
TRADUIT DE L'ISLANDAIS PAR ÉRIC BOURY, 480 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 24 €. EN LIBRAIRIES LE 5 MARS.

Le Maroc malade de ses hommes

Le mot composé du titre, référence au pavillon psychiatrique du plus grand hôpital de Casablanca, désigne le « fou », en argot marocain. Et au-devant de lui se détachent quatorze textes courts qui sont comme des gifles. Malika Moustadraf les distribue, sans retenue dans *Trente-Sis* – ultime tentative de chasser la folie qui a gagné son pays, tout puant des systèmes d'oppression qui l'enserrent. Des hommes qui frappent, humilient, décrètent « *ce qui est licite ou haram en fonction de leurs humeurs* » et, face à eux, des personnages féminins qui tentent difficilement de s'en sortir. Mais pas seulement, car l'autrice marocaine, engagée pour les droits des femmes, scrute aussi les inégalités sociales et, en un brillant tour de plume, dresse des situations multiples qui abordent le viol, la prostitution comme la corruption et la pauvreté. Malika Moustadraf est décédée à 37 ans, en 2006, des suites d'une maladie rénale. Faute de traitement, son temps était compté ; son écriture, frontale, s'en ressent. Alors qu'il n'existe plus d'édition de ce livre dans sa langue, cette traduction et les textes qui l'accompagnent sont un cadeau. ■

Juliette Savard

DR/CAMBOURAKIS - AUDREY SOVIGNET



★★★★☆
TRENT-SIS
MALIKA MOUSTADRAF
TRADUIT DE L'ARABE (MAROC) PAR FLORIAN TARGA , 112 P., CAMBOURAKIS, 18 €

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Guérir du mal de mère

Une famille italienne réduite à un *« petit univers concentrationnaire »* régi par un père dictatorial et malheureux. Une mère effacée, coupée de tout ancrage amical, professionnel, vicinal. Et un fils écrivain, Andrea Bajani qui est parvenu à s'enfuir et entreprend de *« désincorporer »* cette mère de son père. Ce qui passera, annonce-t-il, par une série d'ablations chirurgico-lexicales : *« viser les mots dans les portions qui ne sont pas encore compromises. Les repérer, les isoler du reste, puis inciser, faire mal avec netteté ».* Nous voilà donc en salle d'opération, fatigué d'avance à l'idée d'assister à la énième procédure de délivrance filiale et maternelle saisie en autofiction.
Un peu effrayé, aussi, par le vocabulaire à la mode employé au début (« patriarcat », « institution totalitaire ») et le kouglof de rébellions convenues qu'il semble annoncer. Puis Bajani se lance dans sa dissection et nous voilà rassuré : cet *Anniversaire*, lauréat du dernier prix Strega, ne sera pas un festival de clichés simplificateurs. Au contraire, la famille y est exposée comme un organisme complexe, où les maladies d'un organe ont entraîné, chez les autres, des réponses elles-mêmes pathologiques mais qui ont stabilisé l'ensemble. Ainsi, ce n'est pas la peur qui lie cette mère à cet époux, mais une interdépendance opaque où l'amour a sa part. Et cette mère qui *« voulait n'être rien »*, Bajani parvient à la garder au centre de son attention, malgré le père, bien plus romanesque. Quant à l'auteur, il lui a fallu, pour se délivrer, une famille de circonstance, un mariage et une thérapie, dont ce livre représente la dernière étape. Où, comme souvent, l'analysé devient l'analysant.

★★★☆☆
L'ANNIVERSAIRE [L'ANNIVERSARIO]
ANDREA BAJANI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR NATHALIE BAUER, 160 P., GALLIMARD, 19 €

Mamie sème la zizanie

Christopher Bollen, ex-rédacteur en chef du magazine *Interview* fondé par Andy Warhol, s'est imposé comme le maître du thriller chic à la Patricia Highsmith, dans des décors fastueux comme Venise (*Un si joli crime*), les îles grecques (*Beau ravage*) ou Le Caire (*Le Disparu du Caire*). Son nouveau roman *Chaos* se déroule de nouveau en Égypte, à Louxor. Margaret a pris ses quartiers au Royal Karnak Palace, un antique hôtel un peu décati, comme elle. Depuis quelques années, cette octogénaire promène son veuvage dans les plus beaux endroits d'Europe ; pour se distraire, elle brise des couples de touristes qu'elle juge mal assortis, en devenant leur amie puis en falsifiant des preuves d'adultère. Elle récidive à Louxor, mais tombe sur un os : Otto, un gamin de 8 ans qui séjourne au palace avec sa mère, est témoin de ses manœuvres. Ce sale gamin va-t-il la dénoncer ? Bollen monte un duel psychologique à la fois captivant et original, les deux ennemis ayant une différence d'âge de soixante-dix ans. Tout est mené avec maestria jusqu'aux révélations finales, qui donnent à la petite entreprise de Margaret un éclairage tragique et légèrement malaisant, sur le thème du traumatisme et du déni. Brillant. ■

Bernard Quiriny

Duplicité maternelle

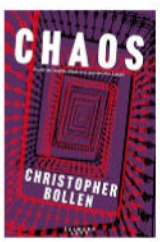
Presque trente ans après en avoir fait le décor privilégié du *Dieu des petits riens*, chef-d'œuvre inspiré par sa propre vie, acclamé dans le monde entier, Arundhati Roy revient à Ayemenem, village de la région du Kerala, où a débuté l'incroyable parcours qui la consacre aujourd'hui comme la plus grande écrivaine de son pays. Mais dans *Mon refuge et mon orage*, elle assume pleinement l'exercice autobiographique et raconte, à la première personne, les tourments de son enfance, sa fuite à 16 ans vers Delhi, le succès foudroyant à seulement 32 ans, et bien sûr l'éveil de son engagement pour les droits humains, la justice sociale et l'écologie. Des souvenirs inspirants avec comme point de fuite une figure qui a marqué son existence au fer rouge, une femme aux deux visages : sa mère Mary. En sondant les paradoxes de celle qui fut, d'un côté, une personnalité publique adulée pour ses initiatives et ses combats incessants contre l'État indien, de l'autre, une mère tyrannique particulièrement violente envers sa fille, Arundhati Roy explore puissamment la question de la filiation et de l'héritage, écrit le roman doux-amer d'une relation qui ne brille que par les engagements qu'on partage. ■

Léonard Desbrières

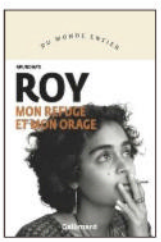
Quatre garçons de leur temps

Que le premier roman d'un auteur de 19 ans devienne un best-seller en Norvège plébiscité par la critique et lui vaille plusieurs prix littéraires de renom est déjà une rareté. Qu'il obtienne un tel accueil en usant d'une forme passablement radicale – l'empilement de paragraphes sans majuscules ni points – suggère une œuvre unique en son genre. Sa version française s'avère d'ailleurs un tour de force en matière de traduction tant la langue des cités du narrateur Ivor et de ses trois meilleurs amis y sonne juste. La camaraderie semble l'unique repère social de cette bande cosmopolite qui se chambre, rackette, trafique, castagne et se drogue quotidiennement. Doué à l'école, prédisposé pour le droit, c'est l'ennui qui valut à Ivor d'être happé par la rue, toujours drôle et sensible sous ses postures de dur à cuire, à moins que ce ne fût la perte de la grand-mère croate qu'il adorait. Malgré son apparent défaut de structure, *Tah l'époque* avance irrémédiablement vers un point de bascule : soit la violence, les addictions et les angoisses à l'avenant scelleront le destin du jeune homme, soit il parviendra à s'en affranchir. Au-delà de son audace formelle, Oliver Lovrenski traite fort bien les enjeux intemporels d'une jeunesse qui a trop vécu. ■

Antoine Faure



★★★☆☆
CHAOS [HAVOC]
CHRISTOPHER BOLLEN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR BLANDINE LONGRE,
350 P., CALMANN-LÉVY, 22,90 €



★★★★☆
MON REFUGE ET MON ORAGE [MOTHER MARY COMES TO ME]
ARUNDHATI ROY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (INDE) PAR IRÈNE MARGIT,
400 P., GALLIMARD, 24 €

★★★★☆
TAH L'ÉPOQUE [DA VI VAR YNGRE]
OLIVER LOVRENSKI
TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR MARINA HEIDE,
320 P., ACTES SUD, 18 €

JACK PIERSON/CALMANN-LÉVY – MAYANK AUSTEN SOOFI/GALLIMARD – JARLI_JORDANACTES SUD

SHOKO TAKAYASU/RIVAGES

DAVID PEACE

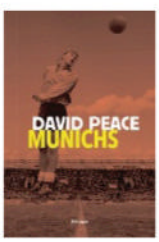
Les rescapés du stade

Avec *Munichs*, troisième roman autour du ballon rond, le Britannique revient sur le crash, en 1958, de l'avion qui transportait l'équipe de football de Manchester.

L'adage est connu : « *Certaines personnes pensent que le football est une question de vie ou de mort. Je peux vous assurer que c'est bien plus que ça.* » On le doit à Bill Shankly (1913-1981), entraîneur iconique du Liverpool Football Club, que David Peace avait mis au centre de *Rouge ou Mort*, son deuxième roman sur le ballon rond. Onze ans après, celui qui est aussi un grand nom du polar revient aux terrains avec *Munichs*. Par le biais de Manchester United, le premier club anglais vainqueur d'une Coupe d'Europe, en 1968. Mais dix ans avant, le club mancunien avait connu une tragédie. Le 6 février 1958, les joueurs étaient de retour de Belgrade, après s'être qualifiés pour les demi-finales européennes. Après une escale à l'aéroport ouest-allemand de Munich et deux décollages ratés, l'avion s'écrasa contre un baraquement et s'enflamma. Vingt-trois victimes au total dont huit joueurs et trois membres du staff. Les premières pages nous plongent dans la carlingue en feu : quelques hommes, des joueurs, des journalistes, mais aussi une maman et son bébé, qui ouvrent les yeux. Certains coincés, paralysés. D'autres en sang, qui vont aller sauver qui peut l'être. Une restitution littéraire typique de Peace, mais dans un flux narratif moins syncopé qu'auparavant : langue visuelle, physique, factuelle, au présent. Bientôt, nous serons transportés à l'hôpital voisin. La suite se passera entre cet endroit – au chevet des blessés qui sortent au compte-gouttes, ou de ceux qui trépassent – et Manchester, où les survivants valides reviennent, héros et maudits, lestés de deuils et d'une question inédite : comment jouer après ça ?

En écrivain, Peace raconte le « ça », et donne chair à « l'après ». S'appuyant sur des tonnes de documentations, sans héroïsme ni angélisme, il remémore les mois suivants : au club, on décide que poursuivre la saison est un honneur à rendre aux morts. Passant du côté des joueurs, de leur famille, des instances politiques, médiatiques et judiciaires, Peace donne corps et verbe à une histoire aussi saisissante pour les fans que pour les profanes du ballon rond. Une reconstitution qui débute par une chute pour s'élever au-delà de la simple vie sur Terre : il fallait bien que le titre soit un Munich au pluriel. ■

Hubert Artus



EXTRAIT

★★★★☆

MUNICHS [ID.]
DAVID PEACE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ISABELLE MAILLET, 576 P., RIVAGES, 24 €. EN LIBRAIRIES LE 4 MARS.

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU STEPHEN KING

Un assassin mystérieux qui se propose de tuer *« 13 innocents et un coupable »* pour venger un employé de banque injustement condamné pour pédophilie (après les manœuvres d'un collègue qui briguait sa place). Une vedette de la cause féministe et son assistante poursuivies en pleine tournée par un étrange persécuteur. Une policière, Izzie, et son amie détective privée, Holly Gibney, qui investiguent la première affaire, laquelle rejoint la deuxième quand la vedette précitée embauche Holly comme garde du corps. Ajoutons une célèbre chanteuse de soul music qui adore les poèmes de Barbara (pas la chanteuse : un second rôle récurrent des polars du King). Quatrième roman centré sur l'enquêtrice Holly Gibney, *« Sherlock Holmes en chaussures à talons plats »*, *Ne jamais trembler* est un thriller plutôt sympathique, même s'il pèche par excès de bons sentiments : comme toujours, la narration est conduite d'une main sûre, les dialogues fusent, la tension monte… mais voilà, l'auteur nous a habitué à l'excellence, dans le fantastique (genre qui l'a fait roi), comme dans le réalisme (*Différentes saisons* ! *Dolores Clairborne* ! *Misery* !). De lui, on attend forcément mieux qu'un thriller grand public qui se lit aussi vite qu'il s'oublie – et qui ne tient pas la comparaison avec *Billy Summers*, récent thriller autrement musclé du King. *« Je suis satisfait du résultat »*, écrit-il en postface. *« Ou plutôt – soyons honnête – assez satisfait. »* Mises en italique, certaines précisions sonnent comme des aveux.

Alexis Brocas

★★☆☆☆

NE JAMAIS TREMBLER [NEVER FLINCH]
STEPHEN KING
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH, 528 P., ALBIN MICHEL, 24,90 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
TERRES INDOMPTÉES
LAUREN GROFF
264 P., POINTS, 8,95 €

Débuts de la colonisation du continent américain. Fuyant un fort et ses occupants poussés aux dernières extrémités par la famine, la jeune Lamentations se lance vers un improbable salut entrevu sur une carte. Et découvrira les rigueurs de la survie, la splendeur de la nature, la fragilité de ses préjugés, et une mystique élémentaire qui, en elle, finira par supplanter la religion. Ceci dans un style à la fois lyrique et concret, capable de décrire au plus près les tourments gastriques de son héroïne ou les paysages dans lesquels elle se perd. **Alexis Brocas**

★★★★☆
IL EST LONG LE CHEMIN DU RETOUR
ATTICA LOCKE
353 P., PICCOLO NOIR, 12 €

Lorsqu'un adolescent disparaît dans une zone forestière de l'est du Texas, un ancien ranger, déjà fragilisé par une affaire passée, reprend malgré lui le fil d'une enquête sensible. Très vite, les recherches butent sur les silences d'une communauté, les arrangements locaux et une histoire familiale trouble. Attica Locke construit un roman d'une grande tenue, où l'enquête sert moins à produire du suspense qu'à interroger la manière dont une société protège certains et sacrifie les autres. **Simon Bentolila**

★★★☆☆
DIEU BÉNISSE L'AMÉRIQUE
MARK SAFRANKO
408 P., 10/18, 9,20 €

Dans ce récit d'enfance, Mark Safranko dynamite le décor du rêve américain. À Trenton, Max Zajack grandit dans une famille d'ouvriers polonais confite e n dévotion, minée par la fatigue et la rancœur. Coups, humiliations, école subie, travail précoce : rien ne protège l'enfance. Le livre procède par scènes courtes, sèches, souvent drôles à force de noirceur, sans lyrisme ni apitoiement. Une chronique âpre, tenue par un regard précoce, qui impose par son mordant. **S.B.**

GAYL JONES

Libre dans sa quête

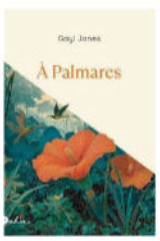
Romancière culte, l'Américaine rompt le silence après vingt-deux ans d'absence, avec *À Palmares* ou la soif de liberté d'une jeune esclave dans le Brésil colonial.

« *Elle a changé à jamais la littérature noire. Puis elle a disparu* », titrait en septembre 2021 le *New York Times Magazine* à l'occasion de la sortie aux États-Unis d'*À Palmares*, finaliste du prix Pulitzer l'année suivante. Elle, c'est Gayl Jones, soutenue à ses débuts en 1975 par une Toni Morrison alors éditrice chez Random House, et qui a livré *À Palmares* après vingt-deux ans d'absence. Mais avait-elle vraiment disparu ? Moins silencieuse qu'occupée ailleurs. On l'imagine remonter le temps et aller où bon lui semble : notamment dans ce Brésil colonial du dernier tiers du XVII^e^ siècle, qui est le décor de son roman. Inspirée par la tradition orale et les récits anciens, attentive aux violences subies par les populations noires-américaines depuis des siècles, Gayl Jones s'est intéressée ici au plus grand et plus connu des quilombos du Brésil. Soit ces communautés d'esclaves fugitifs qui existaient partout dans le pays et résistaient aux attaques de l'armée portugaise. Palmares était son nom. Et pour Almeyda, son héroïne, l'endroit est à raison synonyme de liberté. Jeune esclave, Almeyda grandit aux côtés de sa mère et de sa grand-mère dans une palmeraie, et a très vite l'intuition que son destin s'écrit ailleurs.

RÊVES DE FUGITIVE

Libre, elle le sera d'abord dans sa manière de s'affirmer et d'observer le monde, imposant ses questionnements, prêtant attention aux histoires d'autrui. Bientôt, elle gagnera Palmares et rencontrera Anninho, elle voyagera… Les rencontres seront nombreuses, comme autant d'expériences de vie. Les rêves et les visions comptent pour telles, qui activent chez Almeyda ces « *pouvoirs* » hérités de sa grand-mère, les mêmes « *que les sorcières de l'Ancien Monde* ». Ce n'est pas un livre, c'est une bascule totale. Dans l'Histoire, dans un réalisme magique, dans la tête de Gayl Jones, dont le savoir, l'imagination et le talent d'écriture sont exceptionnels. Quatre autres livres inédits de l'autrice devraient paraître dans les années à venir : la promesse de nouveaux grands périples. ■

Juliette Savard



★★★★☆
À PALMARES [PALMARES]
GAYL JONES
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MADELEINE NASALIK, 700 P., DALVA, 24,50 €

CONNECTICUT COLLEGE, «KOINÉ 197

CHRISTIAN KRACHT

À l'ouest, rien de nouveau

Publié pour la première fois il y a près de trente ans, *1979* dit l'aveuglement occidental face aux régimes totalitaires à travers le drôle de périple d'un dandy allemand en Iran.

Peu de choix éditoriaux auraient été plus opportuns que de publier aujourd'hui une nouvelle traduction de *1979*, roman culte de Christian Kracht consacré à l'incompréhension fondamentale par l'Occident d'un reste du monde le détestant chaque jour un peu plus. On ne connaîtra jamais le nom du protagoniste, architecte d'intérieur allemand venu satisfaire son hédonisme dans un Téhéran à la veille de la révolution islamique. Il y participe successivement à une soirée décadente à l'extrême et, sans en avoir la moindre idée, à des actions de déstabilisation du régime. Sa candeur sidérante le conduira ensuite à accomplir un pèlerinage autour d'une montagne sacrée du Tibet puis son autocritique dans un camp de travail en Chine maoïste. À chaque nouvelle étape de cette farce grinçante, le dandy décrit avec précision tout ce dont le sens lui échappe absolument, et révèle sa pusillanimité doublée d'une complète absence de convictions. En aucun cas Kracht n'idéalise ceux qui lui font face, mais il déplore avec un humour mordant le peu que l'enfant d'un monde réputé libre aurait à opposer à leurs ambitions totalitaires. Qu'on s'émeuve aujourd'hui d'une réalité si ancienne n'est pas le moindre ressort comique de cette très corrosive réédition. ■

Antoine Faure

★★★★☆
1979 [ID.]
CHRISTIAN KRACHT
TRADUIT DE L'ALLEMAND (SUISSE) PAR CORINNA GEPNER, 176 P., DENOËL, 18 €

Danser sur un volcan

En Équateur, sur les flancs du volcan Chimborazo, le Ruido Solar rassemble chaque année des milliers de festivaliers à l'approche de la fête du Soleil inca. Parmi eux, Noa et Nicole, venues oublier la violence gangrenant Guayaquil. À travers elles, le lecteur de *Chamanes électriques à la fête du Soleil* vibre au rythme d'électropasillos et de cumbia technospatiales, immergé dans une rave party dont les jeunes femmes se détachent bientôt pour rejoindre les hauts plateaux de l'avenue des volcans, où vit le père de Noa. Ayant abandonné sa fille enfant, l'homme livre dans ses carnets sa joie mêlée de culpabilité à l'idée de la revoir. D'autant qu'il doit lui confier un secret susceptible de changer sa perception du monde. Jeune talent des lettres hispanophones, Mónica Ojeda conjugue pop culture et cosmogonie andine pour interroger notre filiation à la terre, et dépeindre une génération désenchantée n'ayant pas renoncé à trouver un sens à son existence. ■

Laëtitia Favro

★★★★☆
CHAMANES ÉLECTRIQUES À LA FÊTE DU SOLEIL [CHAMANES ELÉCTRICOS EN LA FIESTA DEL SOL]
MÓNICA OJEDA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ÉQUATEUR) PAR ALBA-MARINA ESCALÓN ET CHARLOTTE LEMOINE, 352 P., GALLIMARD, 24 €

Pionnière en guérison

Sicile, XVIe. Catane est *« la plus belle des villes »*, remplie de juifs, de musulmans et de chrétiens. On y parle de nombreuses langues différentes, et tout le monde se comprend. Dans le tumulte de cette cité de feu et de lumière naît Virdimura, une enfant aux cheveux roux et au teint pâle qui ne ressemble à aucune autre juive. À 5 ans, elle sait déjà suturer une plaie. Son père lui apprend l'art de guérir : *« La médecine ne requiert pas de talent. Seulement du courage. »* Le duo ne regarde ni l'origine ni l'ascendance sociale des patients, ils soignent tout le monde. Perçus comme des marginaux, ils sont craints par les religieux du temple qui estiment qu'ils n'ont pas le droit de disséquer, chercher, enquêter, extraire des herbes, ou concocter des potions et des poisons. La gratuité de leurs actes dérange, car elle fait concurrence aux médecins de la Giudecca qui ne soignent que contre paiement. Plus tard, sans présence d'un homme et toujours en activité, *La Guérisseuse de Catane* est arrêtée puis jugée. Simona Lo Iacono porte ce destin oublié de l'Histoire, la voix de la première femme médecin, tout en voguant avec finesse et lyrisme entre faits réels et fiction. ■

Marie Jouvin

★★★☆☆
LA GUÉRISSEUSE DE CATANE [VIRDIMURA]
SIMONA LO IACONO
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR SERGE QUADRUPPANI, 176 P., MÉTAILIÉ, 20 €

NOA BEN SHALOM/DENOËL – 2016 GILLIOLA CHISTE/MÉTAILLÉ

ARTHUR FRAYER-LALEIX

Au-delà des barreaux

Premier roman, polardeux et ambitieux, du journaliste enquêteur, *La Cellule* s'empare d'une histoire aux airs de fait divers pour mieux raconter les vies qui se brisent.

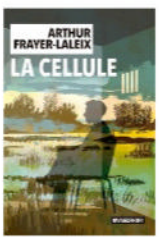
C'est peut-être dans les vieilles cellules qu'on fait les meilleurs romans. Le lieu est connu : une prison, ici à Vieilleville, un ancien monastère entouré de marais. Cette nuit, Damien De Jésus s'est évadé. Ou plutôt a disparu sans qu'on sache où ni comment. *La Cellule* d'Arthur Frayer-Laleix débute comme une énigme en « chambre close », à la façon des nouvelles de Jacques Futrelle, l'un des pionniers du genre. Mais très vite, l'auteur conduit son récit ailleurs : l'exploration d'un fait divers racontant les vies qui se froissent et se fendillent pour finalement se briser contre le mur du silence.

Ce changement de braquet en douceur n'est pas la moindre des qualités de cette *Cellule*. Le roman avance à bas bruit pour suivre Max, gardien de la prison accusé de négligence, responsable de l'évasion de De Jésus, selon la direction, et rapidement mis à pied. Alors Max, taiseux et solitaire, va essayer de retrouver l'évadé mystérieux, parfois aidé par quelques collègues, et peut-être se perdre dans les marais. Max est un héros ombrageux qui se dissimule aux yeux des autres. Un gars comme tout le monde, englué dans une histoire qui le pousse à se retrouver après un drame qui l'a mis à terre.

CHAQUE PHRASE COMPTE

La Cellule est le premier roman d'Arthur Frayer-Laleix, journaliste et auteur de plusieurs enquêtes ; un tribunal romain qui avance droit, qui ne s'intéresse qu'à ce qu'il raconte et n'a d'autre ambition que d'avoir les pieds sur terre et la tête dans le monde d'aujourd'hui. Pas de folles péripéties, pas de rebondissements intempestifs, pas de suspense de *page-turner* : *La Cellule* est un roman à la fois modeste et ambitieux. Poussé par sa plume de journaliste, Arthur Frayer-Laleix sait exprimer l'essentiel : dialogues secs, maîtrisés, expressifs, sens du détail signifiant, tout est ramassé, chaque phrase compte. L'auteur, qui vient de s'installer sérieusement dans le paysage polardeux, s'affranchit heureusement de la mode des histoires de vengeances sanglantes ou de tueurs en série agaçants. Sans crier plus haut que son clavier, Arthur Frayer-Laleix revient à l'essence du roman noir : une intrigue tenue et réaliste qui s'engouffre dans l'air du temps pour raconter les conditions humaines. ■

Éric Libiot



EXTRAIT

★★★★☆
LA CELLULE
ARTHUR FRAYER-LALEIX
224 P., RIVAGES/NOIR, 20 €

Une affaire qui a du chien

Depuis qu'elle s'est mise à la fiction de genre (noir, en l'occurrence), l'imaginaire de Pia Petersen ne quitte plus Los Angeles. Ce n'est pas seulement parce qu'elle connaît très bien cette mégapole, c'est aussi parce que, comme le signalent les premières pages, cette ville s'est construite *« à la manière d'une fiction, [et] s'écrit au gré de sa fantaisie »*. Ne soyez donc pas étonné : le narrateur de *Dog Fiction* est un chien errant, Yoda, 4 ans. Sa vie bascule quand il tombe sur Orlando Samson, un chirurgien esthétique qui ne veut plus trafiquer les visages mais changer le monde du vivant. Pas la nature, mais le naturel. Ou ce qui est considéré comme tel. Cela commencerait par humaniser un chien : lui donner une voix, une pensée, une essence. Bientôt, Yoda se retrouve donc doté d'un visage humain et, oui, lui qui n'était qu'un narrateur littéraire va devenir un être (monstrueux !) au milieu des autres personnages. Ou bien contre eux car, désormais, Yoda va attirer les convoitises (celles de Busk, milliardaire qui a financé l'opération…), les haines (des évangélistes, des animalistes), et les projets biométriques et numériques les plus dingues. Mais le temps d'un chien humain n'est pas celui des hommes, et cette enfilade de courses contre la montre nous saisit sur la forme (roman d'action pétaradant) comme sur le fond : une parabole subtile sur les notions de genres, sur le vrai et le *fake*, et nos vies qui sont toujours multiples. Comme si la créature de Frankenstein rencontrait Bambi en dansant sur du Mickaël Jackson… ■

Hubert Artus

★★★☆☆
DOG FICTION
PIA PETERSEN
256 P., PLON, 21 €

DR/RIVAGES NOIR– VIRGINIE BONNEFON/PLON

Du burlesque expérimental

L'Argentin Roque Larraquy, 50 ans, n'est pas inconnu en France : son premier roman, *La Madrivore*, avait été traduit en 2015 chez Christophe Lucquin. Avec cette *Télépathie nationale*, on peut l'inscrire sur la liste des écrivains sud-américains les plus intrigants du moment. Ce court roman raconte comment un entrepreneur a créé le premier « *parc ethnographique* » du continent sud-américain, en Argentine, en 1933 : en clair, un zoo humain, où il compte exposer des Noirs, des Asiatiques, des Indiens d'Amazonie. Il vient d'ailleurs de recevoir un lot d'indigènes du Pérou, qu'il lui faut héberger provisoirement dans un hôtel à Buenos Aires… Après un premier chapitre burlesque, le roman s'aventure dans la fiction expérimentale : il est question de télépathie, d'officines politiques, d'un paresseux agressif. On ne comprend pas toujours ce qui se passe, mais il y a quelque chose de grisant à se frotter aux énigmes de ce récit ludique et déroutant, qui semble conçu pour se prêter à toutes les exégèses. Critique du racisme, satire des pseudosciences, thriller politique paranoïaque, simple ovni provocateur et potache ? Une chose est sûre, on ne lira rien de semblable cet hiver. ■ **Bernard Quiriny**

★★★☆☆
LA TÉLÉPATHIE NATIONALE [LA TELEPATÍA NACIONAL]
ROQUE LARRAQUY
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR MARGOT NGUYEN-BÉRAUD, 176 P., LE CHERCHE MIDI, 19 €

Alter-historique

D'abord Soon Sheen, ancien écrivain prometteur, d'origine coréenne mais installé aux États-Unis, qui a eu le malheur de publier son premier roman le 11 septembre 2001 et qui travaille désormais pour une étrange multinationale de la tech. Ensuite Echo, « *l'enfant terrible des lettres sud-coréennes* », auteur d'un chef-d'œuvre transgressif dévoilant une histoire alternative de son pays. Enfin Parker, pilote vétéran de la guerre de Corée, persuadé d'avoir aperçu un ovni et qui, depuis l'incident, s'est mis presque automatiquement à griffonner des romans de science-fiction, suscitant l'intérêt des autorités. Dans un dédale romanesque un poil complexe mais mené de main de maître, Ed Park entremêle ces trois réalités, fait naviguer ses personnages entre les dimensions, modifiant leur apparence ou leur nom, avec pour ligne d'horizon une bifurcation dans le récit national, une histoire alternative dans laquelle le KPG, Gouvernement provisoire de Corée, fondé en 1919 pour lutter contre l'occupation japonaise, aurait poursuivi sa lutte dans l'ombre. D'une générosité folle, drôle, bourré de références, *2333* allie l'onirisme d'un David Mitchell époque *Cloud Atlas* et l'inquiétante absurdité d'un Thomas Pynchon. Un bijou d'uchronie qui pose la question du sens de l'Histoire. **Léonard Desbrières**

★★★★☆
2333 [ID.]
ED PARK
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR STÉPHANE VANDERHAEGHE, 608P., ACTES SUD, 24,50 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU LAURENT GENEFORT

Le Test de Rungholt, **qui donne son nom au titre de la nouvelle saga de science-fiction de Laurent Genefort, monstre sacré du genre, est une expérience qui pourrait tout simplement décider du sort de l'humanité. Pour examiner la candidature de la Terre, qui souhaite rejoindre son vaste conglomérat de civilisations intergalactiques, La Mosaïque décide d'observer notre comportement et nos réactions face à d'autres formes de vie. Pendant vingt ans, la ville européenne de Rungholt, dans laquelle se sont réunis des volontaires, est isolée du reste de la planète, accessible seulement aux extraterrestres. Une folle aventure, avec des rencontres du troisième type, un partage de connaissances et d'outils technologiques mais aussi, différences obligent, son lot de conflits et de crimes pouvant nuire à notre évaluation. Jouant avec les codes du polar, le roman se déploie en cinq parties, cinq meurtres à élucider par la police humaine, sous la supervision d'un observateur de La Mosaïque. Un défi scientifique et diplomatique, périlleux pour le duo formé par la médecin légiste, géniale, Ingrid Belloc, et l'inspecteur Mendoza. La mécanique narrative, les personnages auxquels on s'attache, l'enjeu qui nous emporte, Laurent Genefort n'a pas son pareil pour façonner des univers addictifs. L'Homme passera-t-il le test ? Réponse au prochain épisode. Mais avec ce premier tome éblouissant, une image demeure d'ores et déjà gravée. Ingrid Belloc, scalpel en main, cherchant à percer les secrets de ces corps inconnus, faisant l'expérience troublante d'une altérité post-mortem. Un grand moment de science-fiction.** **L.D.**

★★★★☆
LE TEST DE RUNGHOLT
LAURENT GENEFORT
304 P., ALBIN MICHEL IMAGINAIRE, 21,90 €

PABLO GARCIA/LE CHERCHE MIDI – 2023 LARRY D. MOORE/ACTES SUD

3 RAISONS DE LIRE

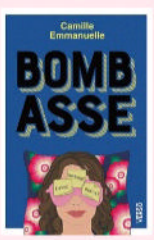
BOMBASSE DE CAMILLE EMMANUELLE

Pour ses saveurs parodiques
La journaliste, scénariste et romancière Camille Emmanuelle s'était amusée (et nous aussi) en 2024 avec *Cucul*, un méli-mélo de fiction-réalité, parfaite illustration parodique de la romance. Elle récidive aujourd'hui en s'emparant plus frontalement encore de la dark romance, ce sous-genre à la frontière entre amour, désir et violence.

Pour son héroïne récurrente et son intrigue
Dans *Bombasse*, encore un titre « choc » (volontairement grossier), on retrouve Marie, sa professeure de français, délivrant dorénavant ses cours en ligne, et heureuse mère de jumelles, Judy et Rita, conçues avec le gentil José, artisan-matelassier. Autrice d'une satire sociale, *Mort au jeûne* (après une romance à succès écrite sous pseudo), Marie est contactée par une productrice, la cinquantaine triomphante, afin de scénariser son texte pour la plateforme Bigflix…

Pour ses métafictions hilarantes
Marie s'attelle consciencieusement à l'écriture de son scénario : une, deux, trois… douze *« bibles »* (*« le pitch, le concept, le synopsis… »*) plus tard, c'est niet, on préfère la voir aider l'IA à pondre une série télé sexy des plus hard. Elle accepte, à contrecœur, et la voilà transposée lors de ses rêves nocturnes dans le Mexique d'un prédateur mafioso dont le frère est tout à fait séduisant. À en perdre le sens des réalités, tout en égayant ses lecteurs.

Marianne Payot



★★★☆☆
BOMBASSE
CAMILLE EMMANUELLE
240 P., VERSO, 19,90 €

Pour l'amour de soi

L'écrivaine texane Lisa Kleypas a su captiver tout un lectorat en publiant le premier et le second tome des Ravenel. Avec la sortie des deux suivants (en un seul volume), l'autrice met cette fois l'accent sur la troisième des Ravenel, Lady Pandora. Un personnage dont la personnalité à contre-courant ne manque pas de surprendre. Malgré les mœurs bourgeoises qui l'incitent au mariage, la jeune femme n'en rêve pas et préfère se concentrer sur sa passion pour les jeux de société. À l'inverse, Gabriel Saint-Vincent subit le carcan de son époque, persuadé de ne jamais être véritablement lui-même. Lorsqu'ils sont malgré tout surpris ensemble à un événement mondain, la nouvelle fait scandale. Le quatrième tome quitte quant à lui le cadre de la famille Ravenel pour suivre le docteur Garrett Gibson, seule femme médecin en Angleterre. Si ce volet est plus autonome, c'est toujours à proximité de la célèbre famille. Lisa Kleypas propose deux délicieuses suites aussi dynamiques et modernes que les précédents livres de sa saga des *Ravenel*, dans laquelle passions et sensualité ne riment jamais avec domestication. ■

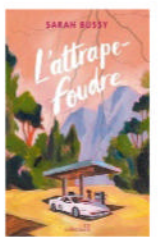
Marie Jouvin

★★★★☆
LES RAVENEL. TOMES 3 & 4 [THE RAVENELS. BOOKS 3 & 4].
LISA KLEYPAS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE BUSNEL, 768 P., J'AI LU, 16,90 €

Orage magnétique

Après le succès critique de ses deux précédents romans *En théorie tout va bien* et *L'Éclipse*, Sarah Bussy se lance en littérature « young adult ». Une chose est certaine : le coup de foudre est à prendre très au sérieux ! À 17 ans, Farah mène une vie bien rodée au lycée. Elle est attaquante dans une équipe féminine de football mais ces derniers temps, ses notes baissent. Face à ce constat, son père choisit une solution drastique : elle sera pompiste à la station à essence familiale durant tout l'été. Une façon plutôt efficace de s'assurer qu'elle révise durant son temps libre, le tout sans téléphone portable. La nouvelle, initialement très mal acceptée, prend une tournure pour le moins inattendue lorsqu'une vieille Ferrari blanche se gare à la pompe. Tao, un garçon à l'aura électrique, en sort. C'est un chasseur d'orage, amplement conscient des pouvoirs que provoque parfois cet événement météorologique après un foudroiement. Farah s'attache, et lorsqu'il lui propose un road-trip pour traquer les orages du Sud, elle accepte sans véritablement anticiper ce qui va suivre… *L'Attrape-foudre* est une entrée aussi mémorable qu'originale en littérature jeunesse. ■

M.J.



★★★☆☆
L'ATTRAPE-FOUDRE
SARAH BUSSY
304 P., ROBERT LAFFONT, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 5 MARS.

DANIELLE BARNUM/J'AI LU - DR/ROBERT LAFFONT

EMILY HENRY

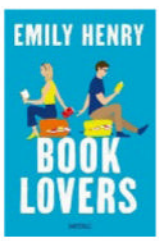
Trouver le prince navrant

Book Lovers paraît enfin en France ! L'autrice de 34 ans, déjà forte de plus de 10 millions de lecteurs, continue de jouer avec les codes de la romance.

Agente littéraire new-yorkaise réputée pour son intransigeance, Nora Stephens ne laisse guère de place à autre chose qu'à son travail et à sa passion des livres. Après une énième rupture, sa sœur la convainc de passer quelques semaines à Sunshine Falls, petite bourgade de Caroline du Nord. Nora s'attend au scénario classique : une citadine stressée adoucie par la vie provinciale et un coup de foudre local. Sauf qu'ici, l'homme qu'elle ne cesse de croiser n'a rien du héros bucolique. Charlie est éditeur et surtout son rival professionnel. Et si, à force de confrontations, les deux finissaient par s'apprivoiser ?

Avec ce roman, Emily Henry confirme la singularité de son œuvre : détourner les archétypes de la romance pour mieux les questionner. Derrière l'humour, très présent dans les dialogues, *Book Lovers* aborde aussi l'ambition féminine, le deuil, la sororité et le compromis. Depuis *Beach Read*, paru en plein confinement, l'autrice publie presque un livre par an, et affiche une popularité insolente sur les réseaux sociaux. Netflix vient d'ailleurs de sortir l'adaptation de *People We Meet on Vacation*, tandis que *Book Lovers* et *Beach Read* sont en développement pour le cinéma. ■

Mathieu Charrier



★★★☆☆
BOOK LOVERS [ID.]
EMILY HENRY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLAIRE ALLOUCH, 480 P., HAUTEVILLE, 18,95 € (À PARTIR DE 14 ANS).

DR/HAUTEVILLE - DR

La fugue enchantée

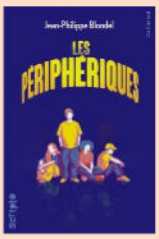
Avec ce tome 2 de *Super A*, Jérémie Moreau prolonge l'univers singulier ouvert dans le premier volume, où l'enfance, l'imaginaire et le vivant s'entrelacent étroitement. Le récit prend cette fois la forme d'une quête nocturne : Babette, la petite sœur d'Aldo, fugue pour rejoindre une mère partie loin pour le travail. Le garçon s'élance alors à sa recherche au cœur de la forêt. Jérémie Moreau transforme cette aventure fraternelle en fable sensorielle, où l'imaginaire devient un mode de relation au monde. Fidèle aux réussites du tome 1, la série mêle écologie et puissance symbolique, où le merveilleux éclaire notre rapport à l'environnement et à l'enfance. ■ **M.C.**

★★★★☆
SUPER A (T. 2). L'APPEL DE LA NUIT
JÉRÉMIE MOREAU
56 P., ALBIN MICHEL, 13,90 € (À PARTIR DE 9 ANS)

ET AUSSI...

★★★☆☆
LES PÉRIPHÉRIQUES
JEAN-PHILIPPE BLONDEL
208 P., GALLIMARD JEUNESSE, 12,50 € (À PARTIR DE 13 ANS)

Axel est un « périphérique » : un adolescent de 16 ans qui vit en bordure de la ville, entre immeubles anonymes, bande de copains désœuvrés et avenir incertain. Son stage obligatoire de seconde le conduit dans une petite radio locale, où Guy, animateur un peu vieillissant mais profondément bienveillant, le prend sous son aile. Peu à peu, Axel s'intègre, s'éloigne de sa bande du quartier et esquisse un chemin personnel, en marge des déterminismes sociaux. Grâce à une écriture fluide et rythmée, nourrie d'une langue adolescente juste, *Les Périphériques* s'inscrit avec finesse dans cette littérature attentive à celles et ceux qui grandissent hors champ. M.C.



★★★★☆
HELLO SUNSHINE
KEEZY YOUNG
386 P., BLISS COMICS, 35 € (À PARTIR DE 13 ANS)

Imaginez un mix de *Stand by Me*, *Stranger Things* et *Scooby-Doo* : vous obtenez l'univers de *Hello Sunshine*. Sorti en septembre aux États-Unis, l'album a marqué les esprits par sa profondeur émotionnelle et sa finesse dans le traitement de sujets difficiles. Keezy Young, saluée aux Eisner Awards pour son autobiographie *Sunflowers*, y explore les tourments de l'adolescence et de la santé mentale. L'histoire : quand Alex, jeune dépressif, disparaît, ses amis (Noah, Sky, Izzy et Jamie) se lancent dans une quête entre souvenirs, secrets familiaux et phénomènes paranormaux. Dans un style intimiste et visuellement soigné, Young traite le deuil, la dépression et les liens affectifs avec humour et espoir. M.C.

Baru
Rock'n'roll (t.1). Salauds de baby-boomers

Il aura donc fallu quarante ans pour que Baru raconte (enfin) sa passion première, qui n'est pas la bande dessinée mais la musique et plus spécifiquement le rock'n'roll. Jusqu'alors, cet auteur, célébré à juste titre (grand prix de la ville d'Angoulême en 2010), dessinait la classe ouvrière lorraine, d'où il est originaire, les bistrots, les bandes de potes, les rêves et les désillusions des générations d'hier et d'aujourd'hui. Des albums proches de sa propre vie, mais pas autant que *Rock'n'roll. Salauds de baby-boomers,* qu'il met en cases à travers huit chapitres, comme autant de souvenirs vécus avec (plus ou moins de) bonheur – Baru lui-même se dessine sur la page de garde, et parfois au fil des pages pour mieux incarner son amour de la musique.

Il y est question de Jimi Hendrix en concert à Villerupt (!) en 1966, de l'arrivée des Mods à Brighton, qui bousculèrent les blousons noirs, de rendez-vous manqués avec les Rolling Stones, de l'arrivée du rock à Chaumont (Haute-Marne) comme un révélateur, pour le jeune Hervé, d'un nouveau monde à vivre intensément… À chaque histoire son ambiance et sa bande-son. Et le trait caractéristique de Baru : du mouvement, du sourire piquant, du détail qui fait mouche, de la tendresse et un sens du récit parfait. Un deuxième tome suivra bientôt où il sera (peut-être) question du festival de Woodstock… Il n'y a pas de nostalgie chez Baru, mais la volonté de dire que les souvenirs oublient le présent et l'avenir. Dessiner, c'est garder une trace. Encore et toujours. ■

Éric Libiot

ROCK'N'ROLL (T. 1). SALAUDS DE BABY-BOOMERS
BARU
144 P., 22 €. COPYRIGHT FUTUROPOLIS.
EN LIBRAIRIES LE 11 MARS.

ARNO PAUL/FUTUROPOLIS

BIO EXPRESS

1947
Hervé Barulea naît à Villerupt (Meurthe-et-Moselle) dans une famille d'origine italienne. Après des études de mathématiques-physique puis de sport, il devient prof d'éducation physique au collège, puis à l'École supérieure d'art de Lorraine. Il rencontre Étienne Robial, alors éditeur, qui le pousse à dessiner. Il a débuté dans *Pilote* en 1982.

1985
Il obtient l'Alfred du premier album au Festival de la BD d'Angoulême pour *Quéquette blues* (Dargaud), évocation, en trois tomes, d'une bande d'ados en Lorraine. Suivent notamment *Le Chemin de l'Amérique, L'Autoroute du soleil* (« premier manga » français), *L'Enragé, Fais péter les basses, Bruno !* et plus récemment *Bella Ciao* (Futuropolis).

2008
Sortie de *Pauvres Zhéros,* adaptation d'un roman de Pierre Pelot. Baru s'est régulièrement rapproché de romanciers : il a adapté *Canicule* et illustré le texte *New York, 100ème rue Est* et le roman *Monsieur Meurtre* de Jean Vautrin, la nouvelle *Squelette, fais cliqueter tes vieux os desséchés* de Bill Pronzini et le texte de Jean-Bernard Pouy, *Comme jeu, des sentiers…*

...ET QU'ON AVAIT RIEN D'AUTRE À NOUS METTRE SOUS LA DENT.

QUAND LE RIDEAU S'EST LEVÉ, CE N'ÉTAIT PAS JOHNNY HALLYDAY.

ROCK'N'ROLL, SALAUDS DE BABY-BOOMERS T1/2, BARU © FUTUROPOLIS, 2026

ILS SE SONT MIS À JOUER, ET LE CIEL NOUS EST TOMBÉ SUR LA TÊTE. QUINZE MINUTES, ÇA A DURÉ QUINZE MINUTES, "KILLING FLOOR", "HEY JOE", "WILD THING"... À "HEY JOE", LA TERRE S'EST ARRÊTÉE DE TOURNER, LE MONDE A BASCULÉ, ET MOI, JE RIAIS ET JE PLEURAIS.

JE RIAIS D'ÊTRE LÀ, AU MILIEU DE MES COPAINS, SONNÉ, MAIS PUISSANT ET IMMORTEL...

16

ROCK'N'ROLL, SALAUDS DE BABY-BOOMERS T1/2, BARU © FUTUROPOLIS, 2026

forum des images

Jane Austen Forever

Amour, humour et préjugés en 30 films

26 mars → 26 avril 2026

Un programme unique et pop à l'occasion des 250 ans de la naissance de Jane Austen, pour célébrer la romancière la plus iconique de la littérature anglaise. Campagnes verdoyantes, grands bals ou *cup of tea* ne doivent pas masquer l'engagement révolutionnaire d'une écrivaine à la plume mordante et moderne. Films, séries fleuves, raretés sur grand écran et en 35mm, podcasts, jeux vidéo en compagnie d'invité·es prestigieux·ses – dont le très austenien Whit Stillman – pour un hommage joyeux et libre au monde de Jane Austen.

Filmographie

About Love
d'Archana Phadke

L'Anglaise et le Duc
d'Eric Rohmer

Beyond Clueless
de Charlie Lyne

Bright Star
de Jane Campion

Le Choix de Jane
de Jeremy Lovering

Clueless
d'Amy Heckerling

Coup de foudre à Bollywood
de Gurinder Chadha

Les Filles du Docteur March
de Greta Gerwig

Les Hauts de Hurlevent
d'Andrea Arnold

The Hours
de Stephen Daldry

Jane Austen a gâché ma vie
de Laura Piani

Kandukondain Kandukondain
de Rajiv Menon
présenté par Ophélie Wiel (critique et spécialiste du cinéma indien)

Lettre ouverte à Jane Austen
de Robin Swicord

Love & Friendship
de Whit Stillman
en présence du réalisateur

Mansfield Park
de Patricia Rozema

Metropolitan
de Whit Stillman

Orgueil et Préjugés (mini-série BBC)
de Simon Langton, Andrew Davies
séance suivie d'une discussion avec le réalisateur

Orgueil et Préjugés
de Joe Wright

Orlando
de Sally Potter

Orlando, ma biographie politique
de Paul B. Preciado

Persuasion
d'Adrian Shergold

Portrait de la jeune fille en feu
de Céline Sciamma

Les Quatre Filles du Docteur March
de George Cukor

Raison et Sentiments
d'Ang Lee
présenté par Demoiselles d'horreur

Retour à Howards End
de James Ivory

Tigre et Dragon
d'Ang Lee

Toute une nuit sans savoir
de Payal Kapadia

Les Vestiges du jour
de James Ivory

Les cours du vendredi

vendredi 27 mars 18h30
par Marie-Laure Massei-Chamayou (maître de conférences en Études anglophones à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne)
Jane Austen: les paradoxes de l'image

vendredi 3 avril 18h30
par Jennifer Padjemi (critique et autrice)
De Jane Austen à *La Chronique des Bridgerton*: le *period drama* à la sauce pop

vendredi 10 avril 18h30
par Ariane Hudelet (professeure de culture visuelle à l'Université Paris Cité)
Jane Austen remixée: adaptations, déplacements et réinventions audiovisuelles

vendredi 17 avril 18h30
par Frédéric Ogée (professeur émérite de littérature et d'histoire de l'art britanniques à l'Université Paris Cité)
L'Angleterre et la littérature au temps de Jane Austen

vendredi 24 avril 18h30
par Blanche Leridon (essayiste, éditorialiste)
Sœurs et préjugés: les fratries féminines, de Jane Austen aux Kardashian

Tarifs

5 € tarif unique
Gratuit pour les bénéficiaires des minima sociaux

Forum des images
Westfield Forum des Halles
2, rue du Cinéma – Paris 1er
+ d'infos sur forumdesimages.fr

VILLE DE PARIS

LE UN HEBDO · Babelio · LiRE magazine · Télérama · CINE+ émotion · ALLOCINÉ LES INDÉS · BINGE · Torchon · france•tv

Design graphique : ABM Studio – Visuel : Bright Star © 2009 PATHE PRODUCTIONS LIMITED – SCREEN AUSTRALIA – BRITISH BROADCASTING CORPORATION – UK FILM COUNCIL – NEW SOUTH WALES FILM – TELEVISION OFFICE – JAN CHAPMAN PRODUCTIONS PTY LIMITED ; Les filles du docteur March © Wilson Webb – Sony Pictures Entertainment – Columbia Pictures – Hen Regency Pictures – Pascal Pictures

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
RETOUR À CARMÉLITES
THAÏS GUIMARD
160 P., SARBACANE, 24 €

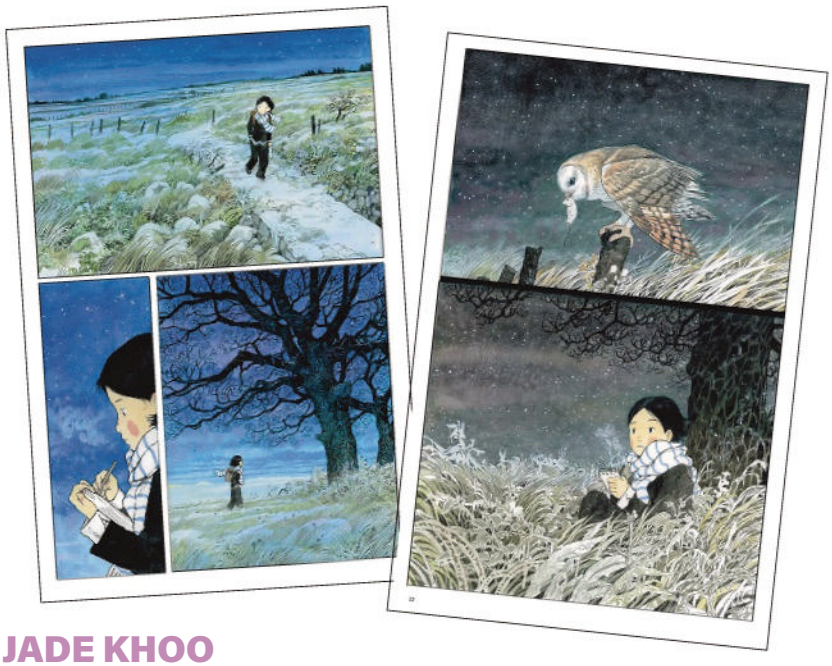
Une histoire du quotidien, une comédie romantique aux contours fragiles et sombres, nourries de couleurs franches et pop. Aussi, un récit qui avance droit et qui ménage intérêt et… suspense : Marthe, 27 ans, revient à Carmélites, sa ville natale, pour écrire sa thèse d'architecture consacrée à un immeuble particulier du quartier. Elle retrouve ses anciennes copines, fait la connaissance de Lucas… et c'est déjà l'aventure au coin de la rue. Premier album de Thaïs Guimard. Enjoué, souriant, grave, bien vu. E.L.

★★★☆☆
BARRIO NEGRO
JOSÉ-LOUIS BOCQUET, JAVI REY
96 P., DARGAUD, 22,95 €

Nouvel album de la « Collection Simenon, les romans durs », *Barrio Negro* a été écrit pendant un tour du monde durant lequel les écrits de Simenon mêlent romanesque et réalisme, l'auteur belge ayant toujours eu la fibre journalistique. Années 1930 : Joseph est envoyé avec sa femme en Équateur, mais la société qui l'emploie fait faillite… Simenon raconte la France coloniale et le destin d'un homme. Adaptation réussie de José-Louis Bocquet, portée par le trait esquissé et fin de Javi Rey qui va bien à l'ambiance simenonienne. E.L.

★★★★☆
THE JUNCTION
NORM KONYU
176 P., GLÉNAT, 22 €

Il faut se laisser porter par cet album aux accents borgésiens et lynchiens. Autant dire que *The Junction* baigne dans une ambiance fantastique et onirique qui se dévoile au fil des pages… Ou pas. Tout le mystère est là. Le résumé est à la hauteur : Lucas Jones réapparaît après douze ans d'absence, mais ressemble trait pour trait au garçon de 11 ans qu'il était au moment de sa disparition. Pas plus d'explications. Et c'est très bien ainsi, d'autant que le trait angulaire de Norm Konyu ajoute à l'étrangeté. E.L.



JADE KHOO

Les griffes du passé

L'ambition romanesque est au rendez-vous de *Terre ou Lune* qui suit Othello, un ado passionné par les oiseaux, cherchant à comprendre les drames de son enfance.

Une grande histoire. Belle, triste, mystérieuse. Qui s'attache au destin d'Othello (non, pas le même), jeune garçon qui se sent responsable de la mort de son père, alors que sa mère est en prison. Othello vit sur la Lune, lieu devenu habitable, se passionne pour l'ornithologie, et cherche, alors adolescent, à comprendre ce qui s'est passé dans son enfance. L'ambiance est futuriste, les sentiments universels. L'autrice, Jade Khoo, s'inscrit dans le genre romanesque et tisse mille fils qui finiront par s'entremêler ; *Terre ou Lune* est en deux parties et ce premier tome est déjà d'envergure avec ses300 pages.

Cet album est édité chez Morgen, nouveau venu dans la BD, et réalisé par Thomas Ragon, un ancien de chez Dargaud. L'ambition est au rendez-vous et *Terre ou Lune* a de quoi s'imposer sur les étagères encombrées des rayons. Si le drame couve – le passé d'Othello s'annonce ombrageux, voire davantage –, le récit de Jade Khoo joue plus souvent de la lumière et du ciel bleu. Le trait est simple, la mise en case la plupart du temps frontale, les couleurs ensoleillées. Surtout, Jade Khoo ne fait pas mystère, si l'on peut dire, de vouloir mêler les genres, les intrigues, les ambiances, jusqu'aux rebondissements qui éclairent petit à petit l'existence d'Othello. Il y a peu d'albums de ce type, finalement : *Terre ou Lune* prend son temps, développe ses personnages, s'échappe du réalisme (un peu de fantastique magique) pour mieux y revenir (les cours d'ornithologie) et crée un solide suspense intimiste. Vivement la suite. ■

Éric Libiot

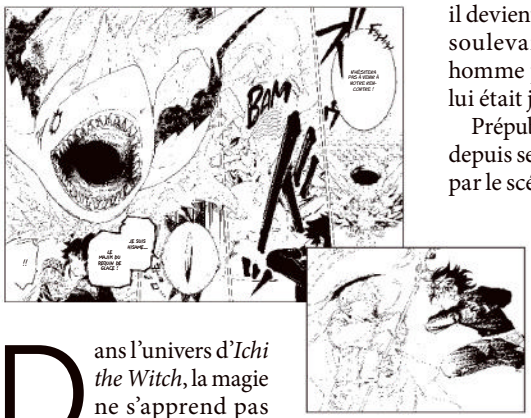
★★★★☆
TERRE OU LUNE (T. 1)
JADE KHOO
304 P., MORGEN, 27,90 €

JADE KHOO/MORGEN 2026

OSAMU NISHI - SHIRO USAZAKI

Naissance d'un sorcier

Ichi the Witch, nouveau shônen déjà phénomène au Japon, débarque en France. Un jeune garçon y défie un monde où la magie n'appartient qu'aux femmes.



Dans l'univers d'*Ichi the Witch*, la magie ne s'apprend pas dans les grimoires: elle se conquiert. Seules les femmes peuvent devenir sorcières et affronter les « *majiks* », des sortilèges incarnés sous forme de créatures vivantes, qui soumettent leurs chasseuses à des épreuves périlleuses et mystérieuses. Mais cet équilibre millénaire vacille lorsque *Ichi*, un jeune chasseur abandonné enfant dans les montagnes, abat une proie réputée invincible: Ororo, le souverain maléfique des majiks. En s'appropriant son pouvoir, il devient le premier sorcier de l'Histoire, soulevant une question centrale: un homme peut-il maîtriser une magie qui lui était jusque-là interdite?

Prépubliée dans le *Weekly Shônen Jump* depuis septembre 2024, la série est portée par le scénario d'Osamu Nishi (*Welcome to Demon School!*) et le dessin spectaculaire de Shiro Usazaki (*Act-Age*). Alliant fantasy brutale, mythologie originale et sens du spectacle, *Ichi the Witch* s'est rapidement imposé comme l'un des nouveaux piliers du magazine. Un enjeu tel que l'éditeur français publiera deux tomes simultanément, avec une mise en place de 100 000 exemplaires, tandis qu'au Japon la série affiche déjà 1,25 million d'exemplaires écoulés pour ses six premiers volumes. ■

Mathieu Charrier

★★★★★
ICHI THE WITCH (T. 1 ET 2)
OSAMU NISHI, SHIRO USAZAKI
TRADUIT DU JAPONAIS PAR DAVID LE QUERE, 200 P., KI-OON, 7,20 € CHAQUE VOLUME

Gare à la groupie!

Plus fort que John Wick et Crying Freeman réunis, Endô Owaru est le tueur à gages le plus redoutable du clan Fujiyama. Une implacable machine à tuer qui cache toutefois un lourd secret: c'est un immense fan de Kaorin, une chanteuse de girls-band. Mélange totalement décomplexé d'humour et d'ultra-violence, *The Hitman's Fave* réinvente astucieusement le mythe du tueur repenti en jouant pleinement la carte du décalage à travers la relation entre ses deux personnages principaux. Sur un postulat proche de *Sakamoto Days*, ce seinen en quatre tomes est un vrai plaisir coupable qui sait parfaitement doser ses effets et ses différentes tonalités. ■

Ilan Ferry

★★★☆☆
THE HITMAN'S FAVE (T. 1)
RINTARÔ ÔSHIMA
TRADUIT DU JAPONAIS PAR JASMINE BRETCHA, 180 P., KUROKAWA, 7,95 €.
EN LIBRAIRIES LE 12 MARS.

MADAN NO ICHI © 2024 BY OSAMU NISHI, SHIRO USAZAKI/SHUEISHA INC.

ET AUSSI...

★★★★☆
LE CŒUR DE THOMAS
MOTO HAGIO
672 P., HAKATA, 29,90 €

Le Cœur de Thomas **est un manga culte et l'un des premiers exemples de shônen-ai, ancêtre du « boys'love ». Publié au Japon en 1974, il a profondément marqué le shôjo et le manga homosexuel, inspirant adaptations et traductions à travers le monde. Au pensionnat religieux de Schlotterbetz, la mort de Thomas Werner bouleverse ses camarades. Julusmole, un an plus âgé, reçoit une lettre révélant que le départ de Thomas n'était pas un accident, mais un geste d'amour tragique pour le protéger d'un traumatisme qui le hante. Ce récit offre une plongée dans les tourments de l'adolescence et de l'amour. Cette nouvelle édition inclut deux histoires complémentaires (un préquel et une suite) et 50 pages en couleurs, renforçant la profondeur de l'œuvre. M.C.**

★★★☆☆
SMOKE
OH! GREAT
72 P., KANA, 17,95 €

Le célèbre mangaka Oh! Great, connu pour ses séries *Air Gear*, *Enfer et Paradis* ou *Bakemonogatari*, signe avec *Smoke* son premier album format franco-belge intégralement en couleur. Dans un futur où l'humanité a éliminé le *« temps perdu »* grâce aux IA et aux implants cybernétiques, les émotions sont considérées comme pathologiques. L'histoire suit un enfant transformé en robot-lanterne, compagnon d'un livreur hors la loi surnommé Smoke. À travers leurs aventures, Oh! Great explore la résistance à la norme, la quête de liberté et la reconstruction d'une identité personnelle, tout en déployant son trait minutieux, notamment dans de belles doubles pages colorées. Un récit de science-fiction à la fois sombre et porteur d'espoir. M.C.

MICHEL HOUELLEBECQ

Rire de fin du monde

Associant métrique classique et thèmes contemporains, l'auteur de *Soumission* constate la chute irrémédiable de l'Occident. Non sans ironie, ni provocations.

Quel renversement ! Dans son premier recueil de textes brefs, Michel Houellebecq incitait les écrivains à *Rester vivant* dans un monde qui voulait leur peau. Et aujourd'hui paraît *Combat toujours perdant* : 70 pages de poésie sur la défaite à ses yeux déjà scellée de l'Occident, bellement versifiée : « *Occidentaux qui voulez vivre, / Vous êtes en fin de partie / Mais vous pouvez encore me suivre.* » Pourquoi pas, mais où ? Dans cette demi-tonalité fataliste inventée par l'auteur hier labellisé conservateur, qui, à présent, nous assure que rien ne sera conservé, et le dit avec la compassion que l'on doit aux mourants. « *Je ne suis ni saint ni héros / Mes yeux se rempliront de larmes / Lors de la remise à zéro.* » Et nous voilà imaginant Houellebecq infirmier en soins palliatifs, au chevet d'un Occident agonisant…

Un Occident à ses yeux envahi de « *barbares* », qui riment avec « *mafias bulgares* », où il faudra « *laver notre linge* », après avoir entrepris d'abattre « *quelques singes* » dont l'identité est laissée à notre appréciation. Cela vaudra sans doute à l'auteur de nouvelles accusations de racisme, dont il se défendra mollement ou pas : la mécanique des scandales houellebecquiens est aujourd'hui bien huilée. Comme toujours, elle obligera les critiques à rappeler des évidences (non, le racisme n'est pas un humanisme), les incitera à gloser sur la part de conviction et de provocation publicitaire à l'œuvre, et les soumettra à la tentation de s'ériger commissaires politiques. Contentons-nous, pour notre part, de classer ce *Combat toujours perdant* parmi les bons livres problématiques, dans la lignée de ses précédents.

RESTE LE PLAISIR D'UNE PARTIE DE JAMBES EN L'AIR

Car il est difficile de nier les mérites littéraires de Houellebecq : une strophe lui suffit pour convoquer l'apocalypse (« *Désespéré sur l'autoroute / Je perdais le compte des morts, / On annonçait une déroute / Le long de la frontière du Nord.* »), un vers pour annoncer le pire (« *Il faut être deux pour une guerre civile* »). À le lire, il n'y aura ni salut (« *Nous avons épuisé jusqu'au dernier recours* ») ni même un « *dernier instant de bonheur* ». Mais nous pouvons « *demander à Dieu une mort pas trop lente* ».

Comme l'indique cette litote, il y a un rire triste dans ce pessimisme, qui s'amuse à loger « la liberté » et « le bonheur » parmi les possibilités d'aménagement vantées par une petite annonce immobilière (dans un texte intitulé « Hardi les acquéreurs » !). Pessimisme qui confine au nihilisme lorsqu'il nie l'amitié, « *de loin le plus con de nos rêves* ». Et qui retrouve le sourire dans l'évocation d'une pratique sexuelle que l'éventuelle présence de lecteurs mineurs nous empêche de mentionner, ici décrite en alexandrins réguliers. En ressort une idée bien connue de ses lecteurs : les idéaux sont morts, le futur nous hait d'avance, mais il nous reste le plaisir d'une belle partie de jambes en l'air ! Et le loisir de regarder en arrière : pour dire notre présent catastrophique, la poésie de Houellebecq s'ancre dans tout un patrimoine classique, d'où sa métrique souvent régulière et le titre de la dernière partie du recueil (« L'Effondrement du bloc central », allusion au célèbre « *Le centre ne peut tenir* » de Yeats). Sa spécificité tient dans sa façon d'allier cette tradition à ses obsessions, qui culmine dans des images frappantes : « *Souvent rien n'a eu lieu, la journée se termine / Par simple épuisement / Et l'on se sent blessé comme un chien qui urine / Sur un clochard dément.* » Images qui sont, précisément, le contraire de ce que nous nommons « envolées poétiques » : au lieu de nous porter vers une transcendance, elles nous collent le nez au bitume. Que, selon Houellebecq, tout l'Occident regardera bientôt par en dessous. ■ **Alexis Brocas**

★★★★☆
COMBAT TOUJOURS PERDANT
MICHEL HOUELLEBECQ
72 P., FLAMMARION, 12 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 MARS.

KLAUS HOLSTING/FLAMMARION

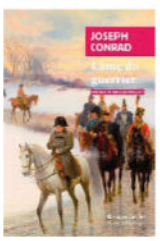
Une voix à part

Mises en œuvre dès les années 1980, travaillées jusqu'à la mort de Guyotat en 2020, ces *Histoires de Samora Mâchel* font d'ores et déjà figure de monument du XXe siècle. Par le volume d'abord : plus de 700 pages d'une extrême densité ; mais aussi par l'ambition qui ne consiste en rien de moins que l'invention d'une langue. La superposition des voix qui se succèdent dans un idiome où se reconnaissent des parlers corse ou tahitien rend la lecture difficile, voire impossible. Il y a pourtant bien un récit : Samora Mâchel est livré à la prostitution après avoir subi de terribles sévices en Algérie. Débarquant à Marseille, il fait connaissance avec son nouveau propriétaire. Ainsi commence ce livre radical, émanation d'une expérience intérieure que nous relate Guyotat en ces termes : « *On assiste en quelque sorte à un fonctionnement brut du cerveau […]. Le texte m'a été en quelque sorte dicté, dicté à toute vitesse.* » Il aurait donc surgi en lui un peu comme l'écriture automatique des surréalistes. Mais si une langue se propose de rassembler ses locuteurs, celle de Pierre Guyotat les isole. Le lecteur se sent en effet très seul face à ce roman sans concessions. Et au contraire de ce que l'on avait pu supposer d'abord, Pierre Guyotat nous dévoile avec cette déflagration ce qu'il y a en lui de plus émotionnel. ■ **Serge Sanchez**

★★★☆☆
HISTOIRES DE SAMORA MÂCHEL
PIERRE GUYOTAT
712 P., GALLIMARD, 28 €

Conrad posthume

C'est le seul livre posthume de Joseph Conrad. Connu jusque-là sous le titre *Derniers contes*, il revient baptisé *L'Âme du guerrier*, du nom d'une des quatre nouvelles réunies en 1925, un an après sa mort, par son ami Richard Curle. Le titre original, *Tales of Heartsay*, littéralement « Contes par ouï-dire », était un écho à son premier recueil de nouvelles, *Tales of Unrest, Inquiétude* en français. Ces quatre textes proviennent de magazines, dans lesquels l'auteur les avait publiés entre 1915 et 1924. Il faut les relire parce qu'ils nous montrent un Conrad tenté par la narration et les hésitations du conteur. Dans chaque conte, le narrateur est extérieur au récit, et ce procédé crée une distance qui amène à s'interroger sur le statut réel de l'histoire racontée : souvenir ? Vérité ? Recréation ? La nouvelle traduction de Nicolas Waquet rend bien cette oralité parfois hésitante, dans laquelle se devinent certaines préoccupations morales de Conrad (qu'est-ce que l'honneur ? la justice existe-t-elle ?) et les échos de la Grande Guerre, à laquelle, pour raisons de santé, il fut empêché de participer autant qu'il l'aurait souhaité. ■ **Hubert Prolongeau**



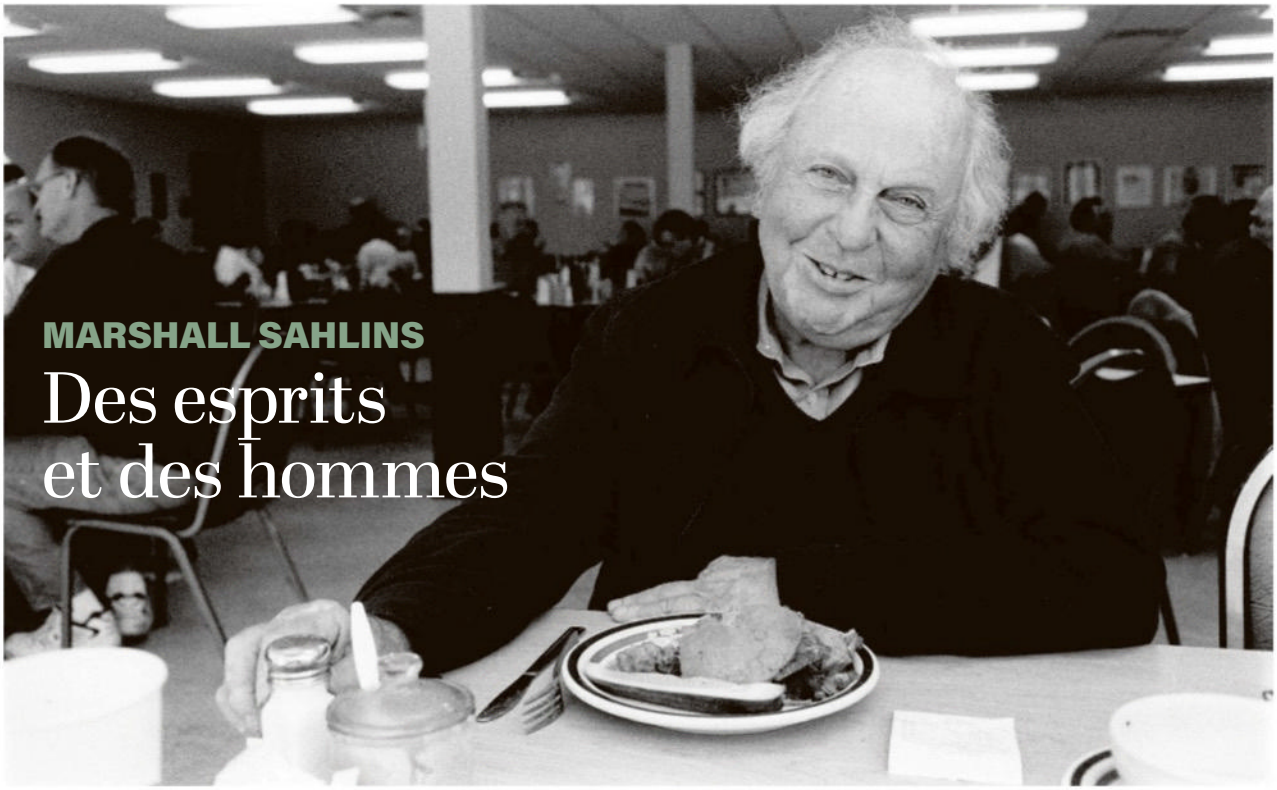
★★★★☆
L'ÂME DU GUERRIER [TALES OF HEARSAY]
JOSEPH CONRAD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR NICOLAS WAQUET,
192 P., RIVAGES POCHE, 8,90 €

★★★☆☆
LE VIN BLANC DE LA VILLETTE
JULES ROMAINS
152 P., L'ÉCHAPPÉE, 15 €

Cuvée d'époque

Jules Romains n'est plus guère lu de nos jours, même si tout le monde connaît sa pièce *Knock*, et son cycle des « Hommes de bonne volonté », modèle du roman-fleuve de l'entre-deux-guerres. Les éditions de l'Échappée exhument aujourd'hui une œuvre de jeunesse, *Le Vin blanc de la Villette*, parue en 1914 sous le titre *Les Quais de la Villette* et rebaptisée lors de sa reprise chez Gallimard neuf ans plus tard. On y retrouve Broudier et Bénin, deux héros des *Copains*, célèbre roman-farce publié un an plus tôt. Attablés dans un bistrot de la Villette, les deux compères se racontent leurs souvenirs des manifs des 1er mai 1906 et 1907, ainsi que des protestations déclenchées à Paris en 1905 par le « Dimanche rouge » à Saint-Pétersbourg, et en 1909 par l'exécution de Francisco Ferrer en Espagne. Autant de dates marquantes dans l'imaginaire ouvrier du début du siècle, qui permettent à Romains d'expérimenter dans son écriture les idées sur les foules qu'il théorisera sous le nom d'« unanimisme ». Outre son aspect politique, ce petit livre mi-roman, mi-recueil de nouvelles vaut aussi pour sa reconstitution de la Villette de l'époque, avec le port, les écluses, les docks et leurs dockers. ■ **Bernard Quiriny**

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – WIKIPÉDIA – DR/LECHAPPÉE



MARSHALL SAHLINS

Des esprits et des hommes

Dans son ouvrage posthume, *Un univers enchanté*, l'anthropologue américain soutient qu'on « défigure » les sociétés animistes quand on les aborde avec nos notions modernes de mythe, de surnaturel et de religion, et plaide pour un changement radical de perspective de sa discipline. Un véritable testament intellectuel.

L'obstacle majeur à une compréhension vraie des cultures autres que la nôtre, c'est l'ethnocentrisme, soit le fait de les analyser avec des concepts et des valeurs qui valent pour nous mais non pour elles. À l'exception des partisans d'une supériorité intrinsèque de notre culture sur les autres, nous en sommes tous conscients. Mais s'en empêcher est une autre affaire, tant il nous est difficile de prendre du recul par rapport aux mots que nous utilisons tous les jours et à la signification spécifique que notre société leur a donnée. Il en résulte des raisonnements qui vont pour nous « de soi », alors qu'appliqués à une autre culture ils mènent aux plus grands contresens.

C'est ce qui se passe, selon Marshall Sahlins (1930-2021), avec notre mot de « religion ». C'est par son intermédiaire que nous analysons les sociétés dites « animistes », qui ont constitué, avant les nôtres, comme le dit le sous-titre de son essai *Un univers enchanté, « la plus grande part de l'humanité »*. Dans ces *« collectifs humains/non-humains »*, il n'y a pas de différence, sur un plan essentiel, entre les hommes et les animaux, la végétation qui les entoure, des objets inanimés, comme certaines pierres, ou ineffables, comme le vent, la tempête, l'air, etc., sans oublier les ancêtres, les fantômes et les créatures de toutes sortes qui peuplent la forêt : toutes ces entités sont dotées, comme nous, d'une âme ; et la vie de ces sociétés se présente à la manière d'un dialogue ininterrompu entre elles, avec tout un système complexe d'échanges et de rétributions.

Face à cet envahissement du concret par des puissances souvent invisibles, il est naturel pour nous d'avoir recours au mot de « religion » : ces sociétés mêleraient sans cesse le réel avec le mythe, le naturel au surnaturel, incapables qu'elles seraient, comme nous, modernes, avons appris à le faire, de les différencier. Bref, même si nous avons théoriquement rompu avec la vieille vision « évolutionniste » de l'Histoire, voyant dans ces sociétés un stade dépassé des nôtres, elles seraient restées, comme on disait jadis, « primitives », en mal et en attente d'un accomplissement réaliste-rationnel…

DES INUITS DE L'ARCTIQUE AUX DINKA D'AFRIQUE DE L'EST

Or comme le montre la littérature ethnographique que Sahlins parcourt dans son livre, des Inuits du cercle arctique aux Dinka d'Afrique de l'Est en passant par les Sioux et les peuples amérindiens, etc., des témoignages des premiers missionnaires jusqu'aux études de terrain de Philippe Descola et du Brésilien Viveiros de Castro, ce n'est pas du tout ainsi qu'elles se vivent : pour ces sociétés, toutes ces entités *« méta-humaines »* qu'elles dénombrent ne relèvent

UNIVERSIDADE FEDERAL DE MINAS GE

pas d'un autre monde, séparé du leur ; elles participent à leurs pratiques culturelles courantes, font partie de l'ordre terrestre. Loin d'être imaginaire, leur présence est, aux yeux de leurs membres, réelle. Elle est, pour eux, un « *fait empirique* ». Et l'affubler de notre terme de « religion », c'est ne rien comprendre à ces sociétés, sinon, carrément, les rejeter…

Le problème vient, en effet, de la signification que nous accordons à ce mot. Depuis cette grande rupture que le philosophe allemand Karl Jaspers a appelée « *l'âge axial* » et qui correspond plus ou moins, de 800 à 200 av. J.-C. puis dans les premiers siècles de notre ère, à l'avènement des monothéismes, la religion ne participe plus à notre existence quotidienne. Pour parler comme Marx, le divin est, chez nous, une « *superstructure* » qui certes nous domine, mais qui, en même temps, nous laisse libres de nous développer comme bon nous semble : c'est ce que Max Weber a pu nommer le « *désenchantement du monde* » et où il voyait le fondement de notre modernité.

Or, c'est sur de tout autres bases que les sociétés antécédentes à la nôtre fonctionnent : le divin n'y occupe pas un domaine lointain, éthéré ; il affleure partout, dans tous les gestes pratiques de leurs membres. C'est toute la différence, synthétise Sahlins, entre nos sociétés « *transcendentalistes* » et ces cultures « *immanentistes* » demeurées, elles, sous l'empire des esprits, bien que nos sociétés conservent des éléments de cet ancien « *univers enchanté* ». Dommage, d'ailleurs, que, rattrapé par la mort, Marshall Sahlins n'ait pas pu développer plus avant cette rémanence ou permanence des anciens principes sociaux à l'intérieur de nos sociétés prétendument rationnelles et pragmatiques.

Car, sur certains points, ne sommes-nous pas encore environnés par les « esprits », comme lorsque nous accordons une personnalité quasi humaine à des artefacts tels que la nation ou telle ou telle de nos grandes institutions, la justice, la défense, etc. ? Et si l'idée d'« esprits » était inséparable de notre condition humaine, marquée, comme le note d'emblée Sahlins, par la « *finitude* » intellectuelle et, avant elle, physique ? ■

Patrice Bollon

★★★★☆

UN UNIVERS ENCHANTÉ. ANTHROPOLOGIE DE LA PLUS GRANDE PART DE L'HUMANITÉ [THE NEW SCIENCE OF THE ENCHANTED UNIVERSE. AN ANTHROPOLOGY OF MOST OF HUMANITY]

MARSHALL SAHLINS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ABEL GERSCHENFELD, 256 P., GALLIMARD, 21,50 €

Être de son temps

MATHIEU ZAZZO/MINUIT - AUDREY SOVIGNET

S'appuyant sur une solide analyse de la tradition philosophique des Grecs à Heidegger et des théories scientifiques modernes de l'espace-temps, l'essai de Christophe Bouton, intitulé *Sur les traces du temps*, s'avère être une remarquable mise en perspective pour, sinon définir le temps, du moins pour le penser à partir de ses traces. Pour l'auteur, il s'agit d'abord de rompre avec la tendance à une « *ontologisation* » du temps qui privilégierait le présent pour penser l'être. Il accorde ainsi leur importance aux deux autres horizons temporels : le passé, où l'être du temps achevé se trouve dans ses traces, fragmentaires et résiduelles, et l'avenir, où le temps se donne sous la catégorie du possible contingent et de la puissance. Ce triptyque (l'unité de la trace, de la présence et de la puissance) témoigne de l'activité de négation continuelle immanente au temps, cette négativité du temps affectant et la temporalité des choses et celle de l'être humain. ■

Jean Montenot

★★★★☆

SUR LES TRACES DU TEMPS

CHRISTOPHE BOUTON

608 P., MINUIT, 29 €

MARQUE-PAGE

par Solange Bied-Charreton

Honorer la mort

Nous célébrons ceux qui nous quittent. « De toute éternité », aurions-nous envie d'ajouter, nous avons respecté l'héritage de rites anciens. L'historien Guillaume Cuchet, sous le patronage de Philippe Ariès (*L'Homme devant la mort*, 1977), nous apprend pourtant les ruptures d'un rapport aux défunts dans les siècles qui nous ont précédés. S'il montre comment le *« culte familial du souvenir et de la tombe a été l'un des ancrages culturels et anthropologiques les plus profonds et les plus unanimes du temps »*, soulignant l'importance de la mémoire collective et individuelle dans la société française, il expose, dans son passionnant ouvrage *La Religion des morts*, une évolution certaine des pratiques et croyances. Au Moyen Âge, *« l'église elle-même est un lieu d'inhumation, et il est généralement intégré à l'habitat groupé, aussi bien en ville qu'à la campagne »*. À la fin de l'Ancien Régime, on décide de *« limiter drastiquement les inhumations dans les églises paroissiales et régulières »*. La Révolution verra l'avènement d'une laïcisation radicale de la mort contredit par le retour du religieux au XIXe siècle, qui s'accompagne de la démocratisation du deuil et du souvenir. Le cimetière du Père-Lachaise devient alors un *« laboratoire de la modernité funéraire »*. On assiste aussi à une réinvention de la Toussaint de l'Ancien Régime, symboliquement transférée le lendemain, le 2 novembre, devenu « Jour des morts », jusqu'à ce que ces deux célébrations se fondent en un seul « culte des morts », nouvelle religion unanime d'un pays qui achèvera sa déchristianisation au XXe siècle.

★★★★☆

LA RELIGION DES MORTS. COMMENT LE XIXe SIÈCLE A INVENTÉ LE DEUIL MODERNE

GUILLAUME CUCHET

304 P., SEUIL, 23 €

GILLES LIPOVETSKY ▪ CHRISTIAN DAVENPORT

Le retour du Léviathan

Le philosophe et le journaliste esquissent dans leur essai respectif un nouvel ordre mondial aux allures de monstre technologique surpuissant et hors de contrôle.

L'espèce humaine vit un big bang qui redessine les contours de notre civilisation, déjà en proie à une crise écologique planétaire. Ses contours sont bien connus : avancées fulgurantes des technologies du vivant, de l'intelligence artificielle et de l'espace ; « économisation » de la planète au fur et à mesure de l'emprise du capitalisme néolibéral et de l'hyperconsommation ; hyperindividualisme. Au même moment, les soubassements politiques et géopolitiques s'effondrent : essoufflement démocratique, montée des nationalismes, retour de la guerre, terrorisme islamiste, fin de l'ordre international. Tous ces éléments disparates dessinent une nouvelle civilisation sous les auspices de Narcisse et Prométhée : la « *surpuissance* », affirme Gilles Lipovetsky dans *L'Odyssée de la surpuissance*, qui ajoute une pierre à sa réflexion sur l'« hypermodernité ». Sa principale caractéristique : un mouvement de dépassement perpétuel, où les limites doivent être sans cesse repoussées. Cette course en avant, à moins qu'il ne s'agisse d'une fuite, n'entame pas l'optimisme relatif de l'auteur. Car, avance-t-il, des progrès « *potentiellement illimités* » existent et, malgré tout, les individus restent attachés à une éthique, laquelle évite de plonger dans un nihilisme radical.

Deux « superhéros » semblent incarner cette rupture : Elon Musk, créateur de Space X, et Jeff Bezos, à la tête de Blue Origin. Ces deux « *milliardaires à la conquête des trésors du Newspace* » se livrent à un duel de titans, par leurs fusées interposées, *Starship* et *New Glenn*. À la clé, une économie spatiale aussi prometteuse qu'Internet, évaluée à 1 000 milliards de dollars, raconte Christian Davenport, journaliste au *Washington Post*, dans une formidable enquête. Alors que *Les Prédateurs de l'espace* sort en France, Elon Musk vient d'annoncer la prochaine entrée en Bourse de ses fusées. Son objectif : lever suffisamment d'argent pour installer en orbite les data centers indispensables à ses activités d'intelligence artificielle. Ceux-ci seront alimentés par de l'énergie solaire disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre et cinq fois plus puissante que sur Terre, où pointe la pénurie d'électricité. Toujours plus vite, toujours plus loin, la « surpuissance » se rit des obstacles. ■

Emmanuel Hecht

★★★★☆
L'ODYSSÉE DE LA SURPUISSANCE
GILLES LIPOVETSKY
384 P., ODILE JACOB, 24,90 €

★★★★☆
LES PRÉDATEURS DE L'ESPACE [THE SPACE BARONS]
CHRISTIAN DAVENPORT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JOHAN-FRÉDÉRIK HEL GUEDJ,
480 P., BUCHET-CHASTEL, 26 €

Quand le wokisme vire à droite

Dans un essai paru en 2022, le politologue Alex Mahoudeau évoquait la « *panique woke* » pour définir l'offensive réactionnaire consistant à abandonner à la gauche la défense des droits humains au profit du conservatisme moral. Dans *La Droite woke*, Thibault Muzergues, directeur des programmes Europe de l'IRI, un think tank lié au parti républicain américain, veut au contraire donner chair au wokisme. Il insiste notamment sur la manière dont les universités américaines protègent des minorités « racialisées » à travers l'emploi d'une « *police du langage* » débouchant sur une « *cancel culture qui est une forme de censure* ». On classerait l'auteur dans la catégorie des antiwokistes paniqués si, rompant avec la vulgate antiwoke habituelle, il ne nous mettait en garde contre la montée simultanée d'un « *wokisme de droite* ». Nourri des « *pensées identitaires* », il serait né de l'« *éveil* » (la définition même du terme « woke ») d'un racialisme « *blanc* » à la fois victimisé, masculiniste et révolutionnaire. À méditer… ■

Jean-François Paillard

★★★☆☆
LA DROITE WOKE
THIBAULT MUZERGUES
304 P., L'OBSERVATOIRE, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 5 MARS.

YE/ODILE JACOB - MARVIN JOSEPH/BUCHET-CHASTEL

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

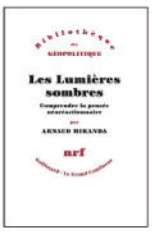
ARNAUD MIRANDA

Idées noires à la Maison-Blanche

***Les Lumières sombres* est une plongée dans la pensée néoréactionnaire américaine, apparue sur Internet, qui irrigue la politique de Donald Trump.**

Critique de la démocratie comme règne de la palabre inutile, au profit d'un pouvoir personnel fort ; libéralisation absolue de l'économie, au nom de l'innovation technologique ; réorganisation de l'État sur le modèle de l'entreprise, avec contrôle de gestion et dégraissages ; rejet des valeurs progressistes et restauration des anciens clivages (hommes/femmes) et des traditionnelles hiérarchies ; etc. : tous ces traits de Trump II n'émanent qu'en partie du cerveau du « génial » Donald. Ils consonent avec un courant de pensée apparu sur le Net il y a quinze ans et resté longtemps confidentiel avant d'investir le pouvoir : la « galaxie néoréactionnaire ». Dans *Les Lumières sombres,* Arnaud Miranda nous introduit à ses grandes figures. Tel Curtis Yarvin. Venu de la tech, ce blogueur de 51 ans parle démantèlement de la « Cathédrale » (l'État profond), président-PDG et retour de la monarchie. Tel, aussi, Nick Land. Cet universitaire anglais, ex d'extrême gauche, ne jure, lui, que par l'« accélérationnisme », un concept fumeux qui en appelle à l'essor sans frein d'un hypercapitalisme (c'est un fan de la Chine de Xi). Et l'on trouve chez d'autres des affirmations élitistes, racistes, suprémacistes, masculinistes, etc. S'en indigner ne sert à rien. Car, si cette mouvance a ses contradictions, elle montre une grande cohérence. Et elle a le vent en poupe. Qu'attend donc la gauche intellectuelle pour, rompant avec ses vieilleries, lui opposer un contre-projet enfin moderne, *contemporain* ? ■

Patrice Bollon



★★★☆☆
LES LUMIÈRES SOMBRES. COMPRENDRE LA PENSÉE NÉORÉACTIONNAIRE
ARNAUD MIRANDA
176 P., GALLIMARD, 18 €

Extrême manipulation

Mars 1929. Les députés français reçoivent un courrier éploré d'un « *Comité de défense des Poldèves* », lesquels seraient « *réduits à une "vie misérable de bête" par une élite de grands propriétaires* ». Plusieurs élus de gauche envisagent d'émettre une protestation officielle. Or, il s'agit d'un canular forgé par l'Action française pour discréditer le parlementarisme, ennemi juré de l'extrême droite. Pourquoi cette *fake news* a-t-elle si bien marché ? De façon plus générale, pourquoi le « mensonge en politique » est-il si persuasif ? Fidèle à sa démarche consistant à décrypter le monde social à partir d'une « scène » particulière – « canular poldève » ou « match de boxe » comme dans *Quinze minutes sur le ring* –, l'historien Christophe Granger apporte dans *Ceci est un canular* des réponses éclairantes à ces questions brûlantes. En insistant notamment sur la portée subversive de la manipulation de la vérité et son pouvoir de séduction au sein des mouvements antisystèmes qui prospèrent actuellement à l'extrême droite. ■

J.-F.P.

★★★☆☆
CECI EST UN CANULAR. LES POLDÈVES, L'EXTRÊME DROITE ET LA POLITIQUE DU FAUX
CHRISTOPHE GRANGER
312 P., LA DÉCOUVERTE, 22 €.EN LIBRAIRIES LE 5 MARS.

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU MARCEL GAUCHET

Fort de ses travaux sur la démocratie moderne, Marcel Gauchet s'attache à montrer comment les démocraties (ou à tout le moins ses acteurs) pensent. Il ne s'agit pas seulement de faire la genèse historique et philosophique des grilles de lectures du réel, tant individuelles que collectives, sécrétées par le phénomène démocratique. Il s'agit surtout de réfléchir à la matrice de *« la projection vers un avenir à inventer »* qui s'est imposé à des modernes libérés du *« moule immémorial de l'obéissance au passé fondateur, qui avait pour nom "tradition" ». Comment pensent les démocraties* nous montre que cela passe d'abord par l'analyse de la notion cardinale d'idéologie. Avant de désigner ce qui contribue à organiser le champ des identités politiques, le terme était le *« nom propre d'un groupe de médiocres vaincus de l'histoire »,* qui, dans le sillage de Destutt de Tracy, se proposait d'élaborer une *« science des idées »* peu en prise avec le réel. C'est par des chemins détournés et balisés par Hegel, Marx ou Lénine, et fort bien décrits par l'auteur, que le terme d'« idéologie » a pris tardivement le sens que lui a donné la vulgate marxiste. En s'appuyant sur *« le remplacement efficace des grands récits défaits par la gouvernance harmonique des expertises »,* l'idéologie néolibérale a ensuite parachevé cette évolution. Au total, *« plus de grandes idéologies, une idéologie dominante qui se défend d'en être une, des idéologies dominées réduites à des discours de résistance ».* À lire pour comprendre comment la scène s'est singulièrement brouillée.

Jean Montenot

EXTRAIT

★★★☆☆
COMMENT PENSENT LES DÉMOCRATIES
MARCEL GAUCHET
272 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

ET AUSSI…

★★★☆☆
PARDONNER À NOS MÈRES
CLAIRE RICHARD
192 P., LES RENVERSANTES, 17 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 MARS.

Comment se fait-il que le lien des filles à leurs mères, y compris lorsqu'il s'épanouit au sein et dans le sillage d'une prise de conscience féministe, reste objet de nœuds et de tourments ? Dans cette courageuse exploration d'une relation noueuse, aussi intense que contradictoire, qui mêle rages et attentes, la journaliste et écrivaine Claire Richard s'empare de ce sujet sans concessions. Au fil des témoignages de 150 femmes recueillis pour l'occasion, elle « cartographie », dans *Pardonner à nos mères,* un essai original, féministe par son ton personnel et sa forme décalée. Et pour affronter les violences patriarcales qui la minent, elle met en place une réflexion éminemment politique – qui puise aux théories de féministes comme Adrienne Rich – qu'elle émaille de tournures poétiques et de pistes pratiques. **Eugénie Bourlet**

★★★☆☆
DESTINS DE FEMMES COMBATTANTES
VALÉRIE PEREZ
200 P., FAYARD, 21,50 €

On entre, avec *Destins de femmes combattantes,* dans quatorze récits écrits à la première personne, romancés avec retenue par Valérie Perez, où des femmes venues du Sénégal, de France, d'Iran ou d'Israël racontent leur combat pour retrouver leur liberté. Elles ont vécu le mariage imposé, l'exil, l'amour violent, le déracinement ; pour toutes, le destin a basculé, vient ensuite le courage pour retrouver place et dignité. Chaque histoire est une cartographie de la condition féminine contemporaine. Journaliste et engagée, elle-même marquée par une épreuve intime, l'autrice leur donne une voix profondément humaine et ouvre un espace commun entre toutes les femmes, offrant des témoignages poignants de destins qui se refusent à l'effacement. **S.D.M.**

MARIANNE CHAILLAN

Notre finitude en filigrane

Familière des croisements entre sa discipline et la culture populaire, la philosophe propose dans son nouvel essai, *Survivre,* une réflexion sur la mort.

Après *Harry Potter à l'école de la philosophie* et plus récemment *Écrire sa vie*, l'autrice de référence en « pop-philo » met sa pensée contemporaine au service de la finalité universelle. Professeure et chroniqueuse à la verve accessible, elle fait dialoguer les grands textes avec la vie quotidienne pour affronter la disparition de ce qui nous est cher et continuer à vivre au-delà de la douleur : « *Qui d'entre nous n'a pas été terrassé par ce sentiment de perte de sens à la mort d'un proche ? La mort vide tout, détache du ciel les étoiles, emplit tout l'horizon, et condamne l'endeuillé à une solitude peuplée de vivants parmi lesquels il erre comme isolé.* » *Survivre* mêle ainsi citations érudites et clins d'œil grand public, le tout ponctué de souvenirs personnels. L'angoisse qui traverse l'ouvrage – celle d'une autrice fascinée par la mort – nourrit notre curiosité, éclairée tour à tour par Descartes, Florence Foresti, *Star Wars* ou encore Annie Ernaux. Chaque référence jette un éclairage différent sur le sujet mais leur accumulation tend parfois à diluer le fil central et à créer une sensation d'étirement inutile. Pour autant, l'ouvrage conserve un intérêt certain ; la manière dont la philosophie se place au cœur de la vie de tous les jours rappelle que l'existence se pratique tout autant avec le sourire qu'avec un sérieux compassé. Grand bémol, toutefois : la traversée des 240 pages conduit à une conclusion relativement frustrante. Tel un mantra de positivité, le truisme s'installe, de la même manière qu'on regarderait le ciel bleu pour en conclure qu'il fait beau.

L'essai aurait-il pour fonction principale d'apaiser ? La lecture conserve ses éclats mais ce contraste final domine, la pensée se replie vers une formulation attendue qui cherche avant tout à résoudre une inquiétude intime plutôt qu'à déplacer durablement le regard du lecteur. Ainsi, l'exercice, aussi foisonnant soit-il, se conclut sur un postulat déjà contenu dans le titre : survivre implique de vivre. L'autrice s'arrête au seuil d'une certitude, laissant le lecteur sur le pas d'une porte qu'on ne lui ouvrira pas. ■ **Sophie Di Malta**

★★☆☆☆
SURVIVRE. LA PHILOSOPHIE PEUT-ELLE NOUS AIDER À SURMONTER LA PERTE ?
MARIANNE CHAILLAN
240 P., L'OBSERVATOIRE, 21 €

ASTRID DI CROLLALANZA/ÉDITIONS DE L'OBSERVATOIRE

L'ordre contre la République

En 1936, l'Espagne sombre dans la guerre civile. Rien n'allait de soi dans l'engrenage qui a conduit au triomphe de Franco le 19 mai 1939. Pour les auteurs de ce livre remarquable, la contre-révolution s'est mobilisée dès la création de la République en 1931, par peur de voir les communistes et les forces ouvrières accéder au gouvernement. Le Front populaire a concrétisé le fantasme d'un ennemi absolu qu'il fallait faire tomber. En lisant *La Guerre d'Espagne 1936-1939*, le lecteur est fasciné par l'intransigeance des deux camps. Chacun pense être le représentant légitime et exclusif du pouvoir. Les colonnes de la mort franquistes qui remontent l'Espagne jusqu'à assiéger Madrid laissent derrière elles une traînée de sang d'exécutions sommaires d'une Espagne de l'ordre qui abat celle de la république : massacre de Séville, de Paracuellos, et de Torrejón de Ardoz, avec le prétexte de se débarrasser des révolutionnaires. À l'heure où le retour de l'engagement et de l'intolérance gagne les démocraties, cette leçon d'histoire par les meilleurs spécialistes est salutaire. Vouloir jouer les postures de guerre civile ne peut que déboucher sur un drame, en France comme aux États-Unis. ■

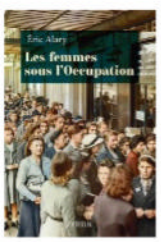
Fabrice d'Almeida

★★★★☆

LA GUERRE D'ESPAGNE 1936-1939. LA DÉMOCRATIE ASSASSINÉE

MERCEDES YUSTA RODRIGO, PIERRE SALMON, FRANÇOIS GODICHEAU

480 P., TALLANDIER, 24,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 12 MARS.



L'Occupation au féminin pluriel

Comment faire l'histoire des femmes, en France, entre 1939 et 1945, alors qu'elles connaissent des situations si diverses suivant leur statut politique et social ou leur zone de résidence ? C'est le pari tenté par Éric Alary avec *Les Femmes sous l'Occupation*. Nous voici aux côtés des fêtardes et frivoles qui animent le Ritz, Maxim's et le Crillon, et de celles dévouées à la patrie qui se font marraines de troupe, quand commence la drôle de guerre, en 1939. Puis viennent les scènes de l'exode, quand femmes et enfants sont jetés sur les routes, dans l'espoir de fuir les Allemands. Même des dames très âgées préfèrent tout quitter. Un témoin en décrit une dont le vieux fox fatigué a été attaché sur le porte-bagages à l'avant de la bicyclette… Certaines s'investissent derrière le Maréchal, quand d'autres choisissent tôt la Résistance. Car les Allemands, vus par les femmes, ne sont pas si corrects que l'affirme leur propagande. Agressions, violence, harcèlement, viols… toute la panoplie des armées d'occupation. Sans oublier les femmes juives assassinées en masse. Au total, le monde féminin apparaît éclaté dans cette France brisée. Et cette déchirure est plus douloureuse qu'épique. ■

F.d'A.

★★★☆☆

LES FEMMES SOUS L'OCCUPATION

ÉRIC ALARY

448 P., PERRIN, 24 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 MARS.

3 RAISONS DE LIRE

APRÈS L'OCCIDENT ? DE MAURICE GODELIER ET HUBERT VÉDRINE

Le monde tangue

De Gaza au Groenland, de Caracas à Phnom Penh, de Kiev à Khartoum, etc., *« le monde se métamorphose sous nos yeux »*. La nouvelle collection dirigée par Étienne de Gail, fort justement appelée « Bascules », se donne pour objectif de tracer des voies dans le brouillard géopolitique.

Les regards croisés s'imposent

La méthode : créer un dialogue socratique en tirant parti de disciplines diverses, en l'occurrence l'anthropologie, avec Maurice Godelier, auteur d'un récent *Quand l'Occident s'empare du monde,* et les relations internationales, avec Hubert Védrine, à la fois praticien et penseur des relations internationales, comme ministre des Affaires étrangères (1997-2002) et auteur de nombreux ouvrages, dont *Une vision du monde*.

La messe est (presque) dite

Rétifs aux rapports de force, s'imaginant en États-providence postnationaux, les pays européens ont cru à une paix et une prospérité permanentes en s'en remettant au bouclier de l'Otan – à l'exception de la France et de sa force nucléaire. Les menaces – Russie, Chine, Amérique de Trump, islamisme, déferlement migratoire – semblent jouer le rôle de cellule de dégrisement. Il y a urgence. Car l'alternative est simple. Ou bien l'« Occident européen » est capable de défendre sa souveraineté, ou bien il est condamné à subir le sort peu envieux d'Athènes après sa conquête par Rome.

Emmanuel Hecht

★★★☆☆

APRÈS L'OCCIDENT ?

MAURICE GODELIER, HUBERT VÉDRINE

176 P., PERRIN/ROBERT LAFFONT, 17 €

NIETZSCHEANO66/WIKIPÉDIA – DR/PERRIN

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
L'EMPATHIE EST POLITIQUE
SAMAH KARAKI
312 P., LE LIVRE DE POCHE, 8,90 €

L'empathie, notion profondément humaine et grande qualité ? Après tout, c'est elle qui nous permet de vivre de folles émotions en littérature, ou encore de faire société en se reconnaissant chez autrui. Mais ce phénomène social et biologique pourrait s'avérer bien plus complexe que cela. *« L'empathie est politique »,* démontre Samah Karaki, mobilisant les neurosciences pour montrer les biais suscités par ce sentiment. Un essai déroutant et stimulant. M.D.-B.

★★★☆☆
L'INQUISITION EN FRANCE
DIDIER LE FUR
208 P., TEXTO, 9 €. EN LIBRAIRIES LE 5 MARS.

Le 20 avril 1233, le pape Grégoire IX prend une bulle décisive qui accorde un mandat aux frères prêcheurs pour aller lutter contre l'hérésie en Languedoc : l'Inquisition est établie en France. Et les inquisiteurs nommés par le pape utilisent la force dans leur mission. Commence l'histoire d'une institution de lutte contre cathares, sorcières, juifs, etc. Mais Didier Le Fur en montre la complexité et la contribution à l'histoire des procédures criminelles : l'enquête, le serment, l'aveu… De quoi comprendre le vrai sens de cette instance. Fabrice d'Almeida

★★★★☆
LETTRES À L'AMANT
EMMA GOLDMAN
192 P., PAYOT, 9 €

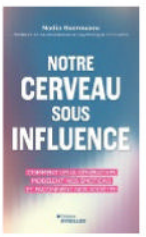
Ce recueil nous plonge dans l'intimité sentimentale et sexuelle de la célèbre anarchiste. Prise en étau entre ses désirs et ses combats, Emma Goldman s'ouvre et tranche ses idées au gré de lettres ardentes adressées à son amant et d'articles publiés du tournant du xx^e^ siècle à l'entre-deux-guerres. *« Si jamais notre correspondance venait à être publiée, le monde constaterait que moi, Emma Goldman, la révolutionnaire forte et téméraire, […] j'ai vécu comme une naufragée sur un océan déchaîné. »* Eugénie Bourlet

NADIA GUEROUAOU

À l'ère de « l'IAffectivité »

La spécialiste en neurosciences interroge ici l'impact des IA génératives sur notre cerveau : ChatGPT est-il en train de refaçonner nos émotions ?

« *Les intelligences artificielles (IA) génératives se sont glissées au cœur de nos interactions* » : oui, depuis son arrivée sur le marché numérique en 2022, ChatGPT a bouleversé le paysage technologique – et le quotidien. L'IA est ainsi entrée dans les usages et cette pratique a un impact multiple : environnemental, bien sûr, et sur le circuit de l'information. Dans *Notre cerveau sous influence*, Nadia Guerouaou expose l'impact profond des IA génératives sur notre cerveau. Ces technologies ne se contentent pas d'externaliser des facteurs pratico-pratiques, comme la mémoire. Les affects sont également délégués. Les IA modifient le traitement et l'expression de nos émotions, explique la chercheuse en neurosciences cognitives. C'est ce qu'elle décrit comme une transformation silencieuse de la sensibilité. Plus encore, il s'agit d'un véritable façonnage – une « *IAffectivité* » : « *La forme de nos émotions devient affaire de design algorithmique.* » On le comprend rapidement en creux : qui dit façonnage dit contrôle. « *De fait, ces émotions paramétrées seront-elles toujours les nôtres ?* » se demande Nadia Guerouaou, en posant les risques d'une dépossession et d'une uniformisation. En invoquant les neurosciences récentes, par lesquelles elle analyse les outils actuels d'intelligence artificielle, l'autrice interroge le devenir du « soi »… et participe aussi à un questionnement politique crucial, celui de la régulation de ces technologies révolutionnaires. ■ **Marcus Dupont-Besnard**



★★★☆☆
NOTRE CERVEAU SOUS INFLUENCE
NADIA GUEROUAOU
272 P., EYROLLES, 19,90 €

Chat compte énormément !

Si vous vivez avec un félin, vous savez qu'il est le centre du monde[1]. Oui, les chats sont nos maîtres, alors quoi de plus logique que d'expliquer les grandes lois cosmiques à travers eux, finalement ? C'est cette idée loufoque qui motive le livre de Daniel M. Look, dans lequel il entend expliquer les mathématiques grâce… aux chats. Une bonne façon d'apprendre comment fonctionne le « *théorème de Pychagore* » ou encore l'« *effet chapillon* ». Alors, quand Gribouille fait tomber une statuette (comme tout bon chat) et qu'elle se brise en six morceaux, il nous faut le remercier : c'est l'occasion d'approfondir les fractions. *Le Théorème du chat* nous initie aux mathématiques tout en nous faisant savamment sourire. Il faudra tout de même parfois s'accrocher, mais vous devez bien cela à Gribouille. ■ **M.D.-B.**

À noter aussi la publication de *Chats casse-couilles. Leurs secrets pour nous rendre dingues !* de Stéphane Garnier (L'Opportun).

★★★☆☆
LE THÉORÈME DU CHAT [MATH CATS]
DANIEL M. LOOK
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANTOINE HOULOU-GARCIA, 144 P., ALBIN MICHEL, 15,90 €. EN LIBRAIRIES LE 11 MARS.

POUPIE/EYROLLES

MAZARINE M. PINGEOT

Un pays qui se tient sage

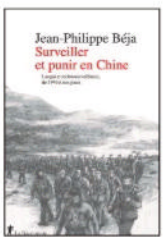
Terreur : mode d'emploi, tel pourrait être le sous-titre de *Surveiller et punir en Chine*, dont le contenu est bien plus glaçant que l'invention du panoptique de Jeremy Bentham dont Michel Foucault fait le prototype du contrôle social. Car le Grand Timonier était beaucoup plus systématique, retors et pervers dans sa gestion de la mise au pas, ayant mis à l'épreuve un arsenal de pratiques allant de la menace à la torture, en passant par les camps de travail, ou *laogai*, qui n'ont rien à envier au goulag soviétique. Dès 1942, alors qu'il consolide son pouvoir dans la région du Shaan-Gan-Ning, Mao Zedong théorise le concept de réforme par le travail et le met en pratique. Laboratoire *in vivo* pour éradiquer toute forme d'opposition, assurer un pouvoir incontestable, d'abord sur ses ennemis, ensuite sur ses amis et dans ses propres rangs ; la ligne idéologique fluctue en fonction de son objectif : se maintenir à la tête du Parti et donc de l'État. La tactique qu'il rejoue à chaque grande période où le pouvoir semble lui échapper suit toujours le même mouvement : encourager la critique des masses pour éliminer les dignitaires qu'elles auront visés. Puis punir ceux-là mêmes qu'on a encouragés à s'exprimer. Purger le parti, purger le peuple, dans un incessant mouvement de balancier : libéraliser, réprimer et instiller une peur telle qu'elle traverse jusqu'au noyau familial. L'ami, le parent, l'enfant peuvent à tout moment trahir pour sauver leur peau. La délation comme la surveillance de l'autre se font le relais de la terreur d'État. La contestation devient impossible dans la mesure où elle n'a plus d'arène où s'énoncer, y compris au sein de sa propre famille.

« Le contrôle social était tel que l'on n'avait pas besoin de nous donner des ordres ou de nous dire quoi faire », raconte Tan Tianrong, qui avait eu le tort de créer une revue soutenue par des étudiants naïfs et passionnés, encouragés à exprimer leurs opinions avant de payer pour ce qui, dans la foulée, était devenu un crime. Les aveux publics, humiliations, confessions extorquées et dénonciations arbitraires rythment les changements de politique qui n'ont d'autre logique que d'instiller la peur face à toute pensée propre. « Dénoncer pour ne pas être dénoncé » devient un moyen de survie, il faut tracer une « ligne de démarcation » entre soi et celui qui est accusé, fût-il son mari ou son père. La chaîne est ainsi parfaitement huilée, nul ne peut échapper a priori à la répression.

On peut gratifier Mao d'avoir été moins radical que Staline en considérant qu'il a préféré à l'élimination systématique le travail forcé, conscient de l'aubaine d'une force de travail gratuite et remplaçable à l'infini. Ce qui ne signifie pas qu'il compte moins de morts à son actif : s'ajoutent aux exécutions, déportations, ou simple bannissement des ennemis du peuple condamnés à errer tels des fantômes dans leur propre village, des famines organisées, dont la plus tragique est celle du Grand Bond en avant. Les ordres de grandeur sont inimaginables, le million étant l'unité de mesure… La mort de Mao met fin à la répression tous azimuts, sans interrompre le contrôle social qui reprendra du galon après les événements de juin 1989 sur la place Tien'anmen, puis en 2012 à l'arrivée au pouvoir de Xi Jinping, qui renforce la répression en 2016, ciblant particulièrement les minorités ethniques.

> LA DÉLATION COMME LA SURVEILLANCE DE L'AUTRE SE FONT LE RELAIS DE LA TERREUR D'ÉTAT

En s'appuyant sur les témoignages de victimes qu'il a recueillies au fil des ans, Jean-Philippe Béja retrace l'histoire de la surveillance et de la répression en Chine, de 1919 à 2025 comme ce qui constitue le cœur et la pérennité du Parti communiste. ■



★★★★☆
SURVEILLER ET PUNIR EN CHINE. LAOGAI ET TECHNOSURVEILLANCE, DE 1946 À NOS JOURS
JEAN-PHILIPPE BÉJA
320 P., LA DÉCOUVERTE, 23 €. EN LIBRAIRIES LE 12 MARS.

AUDREY SOVIGNET

Quand la maire monte…

Loin de nous l'idée de rallumer un combat d'arrière-garde, l'Académie s'étant de guerre lasse ralliée à ce que ses derniers secrétaires, le perpétuel Druon comme la perpétuelle d'Encausse, avaient d'abord âprement combattu : la féminisation des noms de titres et de métiers ne fait plus débat dans l'absolu, quand bien même l'usager du français aurait, plus souvent qu'à son tour, à s'en arranger dans les détails. N'est-il pas entendu depuis toujours que le diable se complaît davantage dans ceux-ci que dans celui-là ?

Votre serviteur entend récemment parler à la radio de « la mère de Véro ». Son premier réflexe est de se demander qui est cette Véro, et de quoi a bien pu se rendre coupable celle qui lui a donné le jour. Le contexte ne l'aidant en rien, il finit par comprendre qu'elle n'a rien à voir avec le diminutif d'une quelconque Véronique, mais renvoie bien plutôt à une commune de l'île de Beauté, celle-là même où l'ancien cadre du FLNC Alain Orsini a trouvé la mort en janvier, alors qu'il assistait aux obsèques de sa génitrice. Un Vero, donc, sans autre accent que le corse.

Ce n'est qu'alors que l'auditeur lambda « réalise » (puisque le Petit Larousse – sous la pression des sportifs qui, leur performance accomplie, ont du mal à le faire – cautionne désormais ce sous-marin d'Albion longtemps voué aux gémonies des puristes) que l'intéressée était moins la mamma du coin que le premier magistrat du village !

Nous n'avions donc pas tort de prédire, dès 2008, que, si « la ministre » avait toutes les chances de passer comme une lettre à la poste (voire mieux, mais n'ayons garde de persifler !), il n'en irait pas forcément de même pour « la maire » : « *C'est que la mère Michel*, écrivions-nous dans *La Voix du Nord, est passée par là. Et, plus tard, qui lui a piqué la Vedette, la mère… Denis ! Comment oublier que* mère *a longtemps été – et reste – une appellation familière dont on use à l'égard d'une femme d'un certain âge ? Il y a là, convenons-en, de quoi tempérer les ardeurs des plus féministes…* »

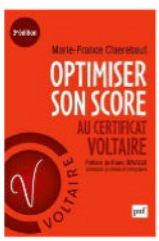
À la lumière de l'anecdote qui précède, force est de reconnaître que nous ne croyions pas si bien dire, et n'allions d'ailleurs pas assez loin : l'homonymie ne faisait pas courir en l'occurrence le seul risque de l'inélégance un poil sexiste, ce qui est déjà considérable, mais encore, dans certains contextes, celui de l'équivoque et de l'ambiguïté ! Ce qui est bien pis pour une langue qui se pique, dans sa grammaire comme dans son orthographe, de privilégier, autant que faire se peut, la compréhension immédiate du message.

D'aucuns iront jusqu'à regretter que l'on ait un peu vite écarté l'hypothèse de la *mairesse*, sous prétexte que, dans une société d'avant la parité où la femme n'avait pas la place qu'elle méritait, ledit vocable renvoyait à… l'épouse de l'élu. Le drame est qu'en matière de langue une incohérence en cache souvent une autre ! ■

Bruno Dewaele

À LIRE UN GROS TRUC EN PLUS

Il est de bon ton, dans l'édition comme au cinéma, de se méfier des suites : faut-il toujours croire les claironnantes couvertures qui affirment – croix de bois, croix de fer – qu'elles sont revues, corrigées, augmentées ? Pour ce qui est de celle-ci, oui. Par la force des choses, d'abord, le Projet Voltaire ayant fait peau neuve et ne bornant plus ses ambitions au seul respect de l'orthographe et de la grammaire (ce qui n'était déjà pas si mal) : il entend désormais enrichir vocabulaire et expression, et évaluer la maîtrise d'iceux à seule fin de valoriser nos lettres de motivation. Et à nouvel objectif, nouvelle préparation ! Ensuite, la signature fait foi : Marie-France Claerebout à la barre, c'est une garantie de sérieux et de rigueur (ce qui est bien le moins sur un tel terrain), mais aussi et surtout d'actualité et d'humour. Dans *Optimiser son score au Certificat Voltaire,* la règle se fait poétique, l'exemple complice, l'exercice pur divertissement. C'est bien simple : on en viendrait à craindre d'apprendre trop vite, de peur de ne plus avoir prétexte à s'amuser ! **B.D.**



OPTIMISER SON SCORE AU CERTIFICAT VOLTAIRE
MARIE-FRANCE CLAEREBOUT
502 P., PUF, 21 €

DR

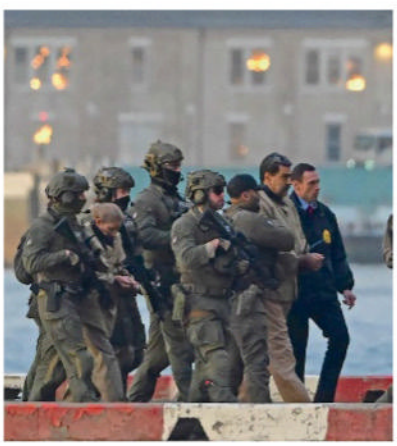
➔ FAUT-IL DIRE

accaparer ou s'accaparer ?

Si l'on s'en tient aux ouvrages qui font autorité dans l'Hexagone, la réponse est on ne peut plus claire : seul le premier devrait avoir cours ! Sont particulièrement nets à cet égard le *Dictionnaire de l'Académie* (accaparer : « prendre pour soi, capter au détriment d'autrui ») et le *Petit Larousse illustré* (« s'emparer de quelque chose à son seul profit, se réserver l'usage de »). Que celui qui n'aurait pas compris par là que tout ajout de pronom réfléchi ne saurait être que superfétatoire passe son chemin : on ne donne déjà que trop aux pléonasmes de tout poil. Las ! la francophonie se montre sur ce point précis infiniment plus laxiste : un Petit Robert aux définitions autrement évasives ne manque pas de souligner qu'en Belgique on s'accapare volontiers quelque chose ou de quelque chose, au sens de « retenir indûment ». Le Wiktionnaire cafte même plus large, en mouillant le Québec et (*horresco referens* !) la presse écrite française. Les raisons présumées de cette redondante dérive ? La troublante ressemblance, justement, avec le verbe *s'emparer* cité plus haut, voire avec *s'approprier*. Mais brisons là, de peur de vous… accaparer (écririez-vous vraiment, dans ce cas de figure, « s'accaparer de vous » ?) ■ **B.D.**

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Ingérence



Enlèvement musclé du président du Venezuela, menaces à l'encontre de Cuba, grandes manœuvres au large de l'Iran, les derniers mois ont prouvé qu'il s'agissait là moins d'un mot que d'une réalité. À ne pas confondre, il va sans dire, avec *ingestion*, quand l'une et l'autre descendraient du même verbe latin *ingerere* (« porter dans »). À celle-ci le sens propre, physiologique, d'*ingurgiter* – l'ingestion de piles plates chez l'enfant est devenue récemment la nouvelle hantise des urgences –, à celle-là le sens figuré d'*immixtion* dans les affaires d'autrui, au niveau des États surtout. De nettement péjoratif qu'il était à son apparition au XIXe siècle (« Chacun chez soi, et les moutons seront bien gardés »), le vocable a vu sa cote monter en flèche grâce au « droit », et même au « devoir d'ingérence », lesquels ont rapidement fait florès au sein de la diplomatie internationale. Ne s'est-il pas vu flanqué plus souvent qu'à son tour de l'épithète *humanitaire*, bien propre à tout autoriser ? Ironie du sort, ladite ingérence tend, par les temps qui courent, à prendre les traits d'un seul et même homme, un certain Donald Trump, que nombre d'observateurs persistent à trouver… ingérable ! Avait-on bien besoin de ce nouveau paronyme ? ■ **B.D.**

MISCELLANEOUS ITEMS IN HIGH DEMAND, PPOC, LIBRARY OF CONGRESS – MARIE ROUGE/JC LATTÈS – ANADOLU VIA AFP

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

AURÉLIE VALOGNES

« Plume »

« J'aime le mot "plume" – tout comme les mots "brume" ou "flou". Ils n'ont qu'une seule syllabe, qui se déroule en bouche, tout en ouvrant un imaginaire dans nos cœurs. "Plume" raconte la légèreté ornée de son duvet blanc, elle se laisse porter par le vent ou le courant, et résiste aux contraintes de nos vies. C'est d'ailleurs une caractéristique que l'on gagnerait tous à développer. J'ai réalisé très récemment que les plumes sont au centre de mon bureau d'autrice. Elles prennent vie grâce aux œuvres d'art de Kate MccGwire, une sculptrice britannique spécialisée dans le travail des plumes. Bien sûr, c'est aussi l'objet singulier avec lequel j'écris. Il fait partie intégrante de mon processus d'écriture : lorsque j'engage un nouveau roman, je l'écris en grande partie à la main, l'ordinateur ne vient que plus tard. C'est presque un fétiche : je recharge la plume avec une encre bleu nuit sublime, car, tant qu'à poser un geste, j'ai envie qu'il exprime ce que je suis au monde, tout en étant le plus esthétique possible à mes yeux. Enfin, ce mot me porte depuis l'enfance par l'ornithologie. Même si mon prochain roman parle de cétacés, il est toujours difficile pour moi de ne pas insérer des oiseaux à chaque intrigue ! »

Propos recueillis par Marie Jouvin

EXTRAIT

Dernier livre paru : *L'Émerveillement* (JC Lattès – en librairies le 11 mars)

Une bonne correction

Le polar était au cœur de notre numéro de janvier. Le Maigret qui sommeille en vous élucidera-t-il les neuf crimes perpétrés contre l'orthographe dans cet extrait du *Chien jaune* ?

« C'est le plein de la marée et une tempête du Sud-Ouest fait s'entre-choquer les barques dans le port. Le vent s'engoufre dans les rues, où l'on voit parfois des bouts de papier filer à toute allure au raz du sol. Quai de l'Aiguillon, [...] tout le monde dort. Seules les trois fenêtres de l'hôtel de l'Amiral, à l'angle de la place et du quai, sont encore éclairées.
Elles n'ont pas de volets, mais à travers les vitraux verdatres, c'est à peine si on devine des silhouettes. Et ces gens attardés au café, le douanier de garde les envient, blotti dans sa guéritte, à moins de cent mètres.
En face de lui, dans le bassin, un caboteur qui, l'après-midi, est venu se mettre à l'abris. Personne sur le pont. Les poulies grincent et un phoque mal cargué claque au vent. Puis il y a le vacarme continu du ressac, un déclic à l'horloge, qui va sonner onze heures. »

Le mot mystère

Vous allez encore me traiter de fanfaronne (on ne prête qu'aux riches !), mais je ne crois pas me... trumper en affirmant qu'aucun autre substantif ne saurait caractériser mieux que moi l'actuelle propension à montrer les muscles et à bomber le torse : ne dois-je pas les onze lettres de mon nom à un matamore qu'a immortalisé la littérature de la Renaissance ?

Besoin d'espace

Où situeriez-vous la planète Mars dans le système solaire ?

A. entre la Terre et Jupiter
B. entre la Terre et Mercure
C. entre la Terre et Saturne

Un mars, et ça repart !

Dans la liste de mots au pluriel dont les définitions suivent, y en a-t-il plus qui commencent ou qui finissent par les quatre lettres de mars ?

A. Bouilloires à anse ;
B. Cétacés ; **C.** Individus bizarres ;
D. Langues du Pacifique Sud ;
E. Mammifères vivipares ;
F. Mauvais rêves ;
G. Mollusques céphalopodes ;
H. Officiers de police américains.
I. Pâtes de guimauve ;
J. Saules ; **K.** Vins siciliens.

• LE COUP DU LATIN par Étienne Kern

Féerie fatale

« *Combien il y a de choses bizarres écrites sur le grand rouleau !* » s'exclame le héros de *Jacques le Fataliste*. « *Notre mot éternel est-il : C'était écrit ?* » se demande Vigny à la fin du poème « Les Destinées ». L'arabe, plus lapidaire encore, fait tenir notre sort en un mot : *mektoub*, « c'est écrit ». Nous voyons le destin comme un texte. Héritage, sans doute, de ce qu'on appelle les religions du Livre : il nous semble avancer dans l'existence comme dans un ouvrage dont les pages auraient été noircies d'avance.
Les Romains, eux, envisageaient le destin comme une parole, prononcée par une puissance supérieure même aux dieux : *fatum*. Le mot signifie d'abord « prédiction, oracle », et dérive du verbe *fari*, « parler ». De là toute une constellation de mots français : « fatalité », bien sûr, mais aussi « faconde » (grande facilité de parole), « fable » (de *fabula*, qui désigne d'abord une conversation ou un récit dialogué) ou même « enfant », *infans*, terme composé d'un préfixe privatif et d'un participe présent, avec le sens littéral de « ne parlant pas ».
Postérité plus inattendue encore : la « fée ». En latin, *fata*, féminisation de *fatum*, sert à désigner chacune des trois Parques qui décident du fil de nos vies. Étymologiquement, une fée est l'instrument du destin : elle a le pouvoir d'influer sur notre existence.
Féerie du latin : s'il ne décide certes pas de nos vies, il continue, obstinément, d'influer sur notre langue. Et, ce faisant, il s'offre à nous comme une parole à écouter. ■

Ci-dessus : *Les Trois Parques* de Francesco d'Ubertino (XVe siècle).

CA' REZZONICO/PINACOTECA EGIDIO MARTINI VENICE

• DES ANAGRAMMES ET DES LIVRES par Jacques Perry-Salkow

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

« Il fait déjà nuit. Sous son épais linceul de neige, la coupole du sanctuaire se profile confusément au travers de la brume… Je songe à toutes les heures d'exaltation

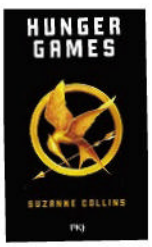
soupirante

ou de prosternement accablé que l'impératrice a vécues là. Et je crois voir le fantôme de

raspoutine

rôder autour du parvis. »

Maurice Paléologue, *Le Crépuscule des tsars. Journal (1914-1917)*, Mercure de France, 2007



Le geai moqueur
Ou l'ère magique

Suzanne Collins, *Hunger Games. Intégrale*, Pocket Jeunesse, 2014

Milady n'est pas une femme qui pleure… Elle est de celles qui se vengent.

Adélaïde de Clermont-Tonnerre
Tendre monde de la noire clarté

Je voulais vivre, Grasset, 2025

Un livre peut en cacher un autre

Le Lac noir

Hella Serafia Haasse, Actes Sud, 2007

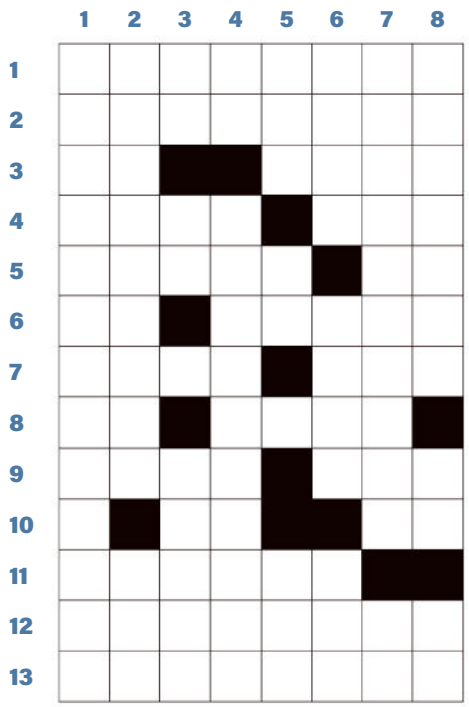
est l'anagramme de

La Licorne

Martine Bourre, L'École des loisirs, 2006

Les Âmes sensibles
Les mains blessées

Manon Hermet, Books on Demand, 2024



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Salissure. **2.** Avant les vœux. **3.** Romains. Allure de vedette. **4.** Très conservateur. Abréviation pour des entreprises. **5.** Qui viennent de quelque part. Au cœur du rein. **6.** Aux termes d'un moment. Peut monter au cerveau. **7.** A son pont à Paris. Éléments de pion. **8.** Arrivé. Est à sec. **9.** Fils de Jacob. Auteur d'histoires extraordinaires. **10.** Symbole d'un métal. Spectacle d'Asie. **11.** Douteux. **12.** On en prescrivait quelques grains à ceux qui en avaient un. **13.** Comprendras.

Verticalement

1. Peuvent être poursuivies. **2.** Malmenées. Fait lever les bras. **3.** Sorte de prune. Champion. Le serait vraiment si les lettres étaient dans l'ordre. **4.** Héros de B.B. Aident à l'administration. **5.** Éclats de roche. De bas en haut, est épuisé. Pièces d'habit. **6.** État européen. Assez ou beaucoup, en un certain sens. Aspire à avoir des barrettes. **7.** Machin ou Trucmuche. Coups de baguette. **8.** Vent méditerranéen soufflant du nord en été. Cardinaux. Précède les lettres ou les sciences.

Antimétabole

L'antimétabole, au nom digne d'une composition de Xenakis, est apparentée au chiasme, cette figure qui croise en miroir les éléments d'une phrase. Mais elle est un peu plus (un super-chiasme, disons), puisque les éléments inversés se donnent la réplique au début et à la fin de la phrase. Exemple célèbre : *« Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger »*, réplique de l'*Avare* de Molière qu'Harpagon aimerait faire graver sur sa cheminée. À l'heure de frapper un aphorisme, une formule, un slogan, l'effet percussif de l'antimétabole est garanti. C'est pourquoi les politiques affectionnent le procédé : le linguiste Alain Rabatel en a collecté plusieurs exemples lors des campagnes présidentielles, telle cette déclaration de Bernard Thibaut en 2007 : *« Le monde des affaires ne doit pas diriger les affaires du monde. »* Le déplacement des mots, naturel à l'oreille, active pourtant des traits sémantiques différents : pour paraphraser correctement cette formule, il faudrait en effet écrire que la sphère économico-financière ne doit pas régir l'ensemble de l'activité humaine. En d'autres termes, dissocier les différents sens si bien ramassés par la figure, ce qui lui ferait perdre en efficacité. Arme de choix dans la panoplie du rhéteur, parce qu'on la mémorise sans peine, l'antimétabole, tranche, illumine, galvanise. *« Nous ne comptons plus uniquement sur la force de nos valeurs, mais également sur la valeur de notre force »*, a déclaré le Premier ministre canadien, Mike Carney, à Davos le 20 janvier 2026 devant un certain président américain – et gageons qu'il ne parlait pas là que de l'excellence de son équipe de hockey sur glace. *Make Antimétabole Great Again* ! ■

Ci-dessus : Le personnage d'Harpagon dans *L'Avare* de Molière.

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

Passer du « grand bazar créatif » à la version lisible de votre roman*

Votre projet est bien avancé. Vous avez emmagasiné une quantité de scènes, vos personnages semblent solides et cohérents… Il faut maintenant donner à tout cela la forme d'un roman ! Julian Barnes a écrit à propos de son dernier ouvrage, *Départ(s)* : *« Quand je me suis ainsi assuré que j'ai suffisamment de matière, je prends une grande feuille de papier cartonné sur laquelle je dresse un plan. »* Une grande feuille de papier, un tableau Excel, un document Word, ou des petits tas de feuilles étalés sur votre parquet, peu importe : la méthode sera la vôtre, pour procéder au montage. Et là, comme au cinéma, vous allez couper, déplacer, compléter, intervertir, vérifier (« il est passé où, le frère de l'héroïne ? »)… jusqu'à avoir obtenu le fil directeur du roman. Terminé ? Non. Il reste deux étapes : tout d'abord, travailler le style, muscler les dialogues, éliminer les adverbes inutiles, les doubles adjectifs, ajouter le détail qui fera frémir l'imagination du lecteur… Enfin, même si vous détestez cette étape, vous allez devoir corriger les « coquilles » ce joli mot pour « fautes », accepter de réviser une fois encore l'accord des participes et le futur dans le passé. Ouf ! Vous y êtes ! Trouvez de bons bêta-lecteurs et posez-leur les questions qui vous importent : ils ont la chance de découvrir un nouveau roman, alors faites-les travailler un peu ! ■

*Suite de la chronique « Trouver votre routine et vos outils » parue dans *Lire Magazine* n° 548.

→ **Vous vous posez des « questions d'écriture » ?** N'hésitez pas à les envoyer à ateliers@lire.fr. Nous les transmettrons à Frédérique Anne, qui vous répondra dans une prochaine chronique.

SOLUTIONS

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	I	M	P	U	R	E	T	E
2	N	O	V	I	C	I	A	T
3	C	L	■	■	E	R	R	E
4	R	E	A	C	■	E	T	S
5	I	S	S	U	S	■	E	I
6	M	T	■	R	H	U	M	E
7	I	E	N	A	■	O	P	N
8	N	E	■	T	A	R	I	■
9	A	S	E	R	■	P	O	E
10	B	■	T	I	■	■	N	O
11	L	O	U	C	H	E	■	■
12	E	L	L	E	B	O	R	E
13	S	A	I	S	I	R	A	S

Une bonne correction
sud-ouest (il s'agit ici du point cardinal, de la direction… et non de la région !) – **s'entrechoquer** (pas de trait d'union) – **s'engouffre** – au **ras** du sol (ne pas confondre avec le *raz* de marée) – **verdâtres** – les **envie** (le sujet, autrement dit *le douanier de garde*, importe plus, pour l'accord, que le COD *les*) – **guérite** – à l'**abri** (pas de *s* au singulier) – **foc**.

Le mot mystère
Je suis la **rodomontade** !

Besoin d'espace
Réponse **A**.

Un mars, et ça repart !
Qui commencent, puisqu'ils sont six :
B (marsouins),
E (marsupiaux), **H** (marshals),
I (marshmallows),
J (marsaults) et **K** (marsalas).
Ceux qui finissent par mars ne sont que cinq :
A (coquemars),
C (zigomars),
D (bichlamars),
F (cauchemars),
G (calamars).

PARIS, SCHNEIDER, 1850.

La poésie galvanisante de Falmarès

Dans *Le Jardin des flamboyants*, son nouveau recueil publié chez Flammarion, le poète guinéen, né en 2001 à Conakry et qui vit aujourd'hui à Nantes, célèbre la *« beauté des choses simples »*.

MARIE DOS SANTOS BARRA/FLAMMARION

Il faut le suivre, Falmarès, tandis qu'il compose et sème des poèmes, aux quatre coins de Nantes, où il vit, mais aussi dans ses déplacements à la rencontre des lecteurs et des publics scolaires à Genève, Tours, Roubaix ou Montreuil, sans oublier la Bretagne, de Guingamp à Vannes, en passant par Saint-Jacut-de-la-Mer. Ce jour de février où nous l'appelons pour un entretien, il se trouve à Plouhinec, dans le Morbihan, où débute sa résidence d'écriture à la Maison Germaine-Tillion. Quelques semaines consacrées à un projet tout nouveau dont il nous parlera plus tard. Car, tout de suite, nous voulons en savoir plus sur ce *Jardin des flamboyants*, son nouveau recueil de poèmes qui paraît trois ans après *Catalogue d'un exilé*. Un livre comme une nouvelle page pour ce jeune Guinéen, qui désire s'émanciper du récit de son exil – son départ de Conakry à 15 ans après la mort de sa mère, son arrivée en Italie dans un camp pour migrants, ses premiers vers écrits en français, jusqu'au premier recueil, *Soulagements*, publié en 2018 grâce à Joëlle et Armel Mandart, ses premiers éditeurs basés à Brec'h, dans le Morbihan. *« Avec ce recueil, de long poème, je veux parler de la beauté des choses simples*, explique-t-il, *dépasser la question du parcours abordé dans* Catalogue d'un exilé. *Je veux parler du quotidien, et de la musique si importante pour moi. »* Elle résonne, la musique, le chant de la flûte peule ou du griot, dans les villes traversées ou rêvées, de Paris à Dakar, de Conakry à Marrakech, les cités se confondent jusqu'à ne former qu'un son que Falmarès convoque dans un geste mêlant contemplation, incantation et souvenir, joie et mélancolie.

On le suit, Falmarès, tandis qu'il se promène, observant le spectacle du quotidien, le mouvement automatique du soleil et de son corps, ce miracle d'être vivant qu'on ne remarque plus. *« Si tu vois une nouvelle saison arriver/Peu importe la saison peu importe le jour/Si tu es libre/Cultive de la gratitude. »* Si la gratitude du poète célèbre les paysages de la Loire, Brec'h, ou les roches roses des Côtes d'Armor, le pays quitté revient toujours, par l'apparition d'un flamboyant ou d'une odeur, par un poème-épopée qui en tisse les légendes : ce Fouta-Djalon dont il a la nostalgie *(« Jour après jour/Je grandis loin de toi/Ô mère mon bouclier/Je ne suis rien sans toi/Et l'exil,/Ne serait-ce qu'un seul jour devient une éternité »).*

L'HOMMAGE RENDU À JOSEPH PONTHUS

Rimbaud et Baudelaire, mais aussi Senghor et Césaire inspirent Falmarès, vivent à ses côtés, chaque jour. Lui qui a décidé d'écrire à plein temps il y a deux ans, abandonnant son travail d'intérimaire dans la logistique sur les conseils d'une amie qui lui a fait remarquer que la poésie était sa singularité et sa force, bien plus que de soulever des palettes. Le poète rend également hommage à Joseph Ponthus, dont il croisa la route en Bretagne au moment de la parution d'*À la ligne*. Ce livre, qu'il recommande beaucoup, tant il est rare qu'on fasse entrer la poésie dans ces endroits-là, de fabrication industrielle tournant vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

La poésie qui l'accompagne depuis le début de son exil, Falmarès la met en pause ces prochains jours, pendant sa résidence de création à la Maison Germaine-Tillion, où il souhaite se consacrer à l'écriture d'un premier roman. *« C'est une histoire africaine et européenne, qui se déroule entre l'Europe et l'Afrique, à partir des années 1900, au moment de la pénétration de l'Occident,* annonce-t-il. *Elle suivra cinq générations d'une même famille, jusqu'à nos jours, aux côtés d'un jeune homme au parcours migratoire, à mon image, mais je romance cette partie. »* Va-t-il quitter la poésie ? Non, nous rassure-t-il. Ce roman, il le fait comme un vers libre. Et pour lui, la poésie sera toujours *« le parfum des choses »*. ■

Gladys Marivat

LE JARDIN DES FLAMBOYANTS
FALMARÈS
432 P., FLAMMARION, 21,50 €

Les Ateliers LIRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE MARS

Prenez soin de votre projet d'écriture en suivant des ateliers pensés pour vous y aider !

NOUVEAU

→ **Écrire à partir d'une correspondance**
animé par Lola Sorrenti.
La correspondance, c'est l'échange, l'attente, la distance. Le mystère parfois… Dans cet atelier, tissez le lien épistolaire (réel ou fictif) entre deux personnages :
● jeudi 12 mars à 18 heures.

→ **Écrire la maison**
animé par Frédérique Anne.
Cet atelier vous invitera à plonger dans vos souvenirs, ou dans votre bibliothèque, pour retrouver les maisons qui vous ont intrigué et, à votre tour, imaginer la vôtre ! Et, pourquoi pas, lui créer des habitants :
● lundi 23 mars à 18 heures.

ET AUSSI

→ **Écrire une nouvelle**
animé par Lola Sorrenti
● samedi 28 février à 10 heures.
→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
animé par Baptiste Liger
● vendredi 13 mars à 18 heures.
→ **De la nouvelle au roman : sautez le pas**
animé par Frédérique Anne
● mardi 17 mars à 18 heures.
→ **Écrire ses souvenirs**
animé par Lola Sorrenti
● jeudi 19 mars à 18 heures.
→ **Comment débloquer son écriture**
animé par Clara Le Corre
● dimanche 22 mars à 17 heures.

INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS :
lire.fr/collections/les-ateliers-programmes

NOTRE BOUTIQUE : LES IDÉES CADEAUX
Retrouvez sur notre site : serre-livres, carnets de coloriage, puzzles, bougies, tote bags, mugs, trousses, sans oublier des tampons en bois ex-libris et notre célèbre pince à gaufrer. Pour profiter différemment des joies de la lecture !
Catalogue : *lire.fr/collections/cadeaux-litteraires*

« Il faut accepter d'écrire sans savoir où l'on va »

Avec *L'Écriventure*, le poète Charles Pennequin pense l'écriture comme une expérience physique : une langue qui absorbe le réel, se perd volontairement et résiste à toute maîtrise. Et livre une réflexion incarnée sur ce qui met un texte en mouvement.

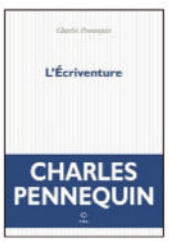
Votre livre propose une traversée très concrète de l'acte d'écrire. Qu'aviez-vous envie de transmettre avant tout ?
Charles Pennequin. Au départ, je ne le savais pas exactement. Le livre s'est construit en écrivant. Puis une lecture de Raymond Roussel, *La Vue*, a été décisive, avec cette image de l'encrier comme une loupe où le monde apparaît par couches successives. Je me suis dit que je pouvais faire une recherche dans l'écriture elle-même, en avançant à l'intérieur du langage. Il y avait aussi l'envie de rendre hommage aux livres qui m'ont porté, et surtout de rappeler que l'écriture mène à quelque chose de vivant, pas à une langue figée ou ennuyeuse.

Vous utilisez la métaphore du buvard, très présente dans le livre. Que dit-elle de votre rapport aux mots ?
C.P. Le buvard, c'est l'idée que les mots absorbent, et qu'ils disparaissent parfois. Il y a une recherche par les mots, par les dictionnaires, mais aussi une perte de la désignation correcte. Certains mots échappent, se trompent. Ça m'intéresse, cette zone où le langage ne désigne plus parfaitement. À l'opposé d'une langue trop sûre d'elle, il y a des mots qui glissent, qui se perdent, et c'est là que l'écriture commence.

Vous insistez sur le « bon mot », celui qui déclenche le texte. Quel rôle joue-t-il ?
C.P. C'est comme faire démarrer une voiture. Parfois, un mot ou une expression suffit. Ensuite, il faut accepter d'être avalé par la parole, d'écrire sans savoir où l'on va. J'écris souvent sans réfléchir, à partir de quelque chose de très concret dans le langage. Ce qui compte, c'est de lutter contre la fin du texte, de s'en éloigner, de trouver le moyen de continuer. L'écriture, pour moi, c'est ça : poursuivre.

Vous évoquez aussi la honte, le ratatinement, le sentiment d'illégitimité. Comment l'écriture agit-elle face à cela ?
Je pense qu'on dépasse ces choses-là par le rire, mais pas un rire décoratif : un rire par la phrase. Une phrase peut créer autre chose, permettre de passer au-dessus. Et puis il y a le corps. Il m'arrive de relire des textes sans me souvenir de les avoir écrits, comme s'ils venaient d'un autre état. Alors je découpe la prose, je la mets en vers pour retrouver le souffle, comprendre ce qui a été dit. L'écriture doit rester une attaque, un détournement, quelque chose qui fait sauter les verrous, pas une morale bien polie. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila



L'ÉCRIVENTURE
CHARLES PENNEQUIN
320 P., P.O.L, 23 €

JEAN-CLAUDE LIEHN/P.O.L

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Le chéri qui ne veut pas mourir…

Je vous engageais, le mois dernier, à « tuer vos chéris », c'est-à-dire à ne pas confondre l'auteur et l'écrivain en retirant les effets, formules et minauderies dont votre vanité se repaît – bref, toutes ces contorsions destinées à prouver que vous avez du style. Tuer ses chéris… La maxime est belle, sévère, commode. Mais elle ne dispense pas de réfléchir. S'y conformer avec trop de docilité égare. L'injonction de supprimer ce qui vous flatte peut conduire à un autre écueil : celui d'une prose trop bien tenue, trop disciplinée, qui ne respire plus. À force de tailler, on polit : très bien. Mais à force de polir, on efface. Et à force d'effacer, on produit des pages impeccables, sans aspérités ni voix – des pages irréprochables, donc parfaitement inodores.

L'expérience me l'a enseigné. Quand j'accuse certains paragraphes de troubler la logique narrative ou de rompre l'harmonie, je les retranche avec la conscience satisfaite et, soudain, tout s'écroule : je découvre, non sans surprise, que je viens de sacrifier un organe vital au nom de la rigueur. Cela constitue une erreur fréquente dès qu'on a, comme moi, reçu une formation académique : on préfère une stricte ordonnance à une pensée vivante.

Tout ce qui plaît à l'auteur ne s'avère pas forcément coupable. Entre tous vos chéris, apprenez à repérer celui qui ne veut pas mourir. Car tous ne se valent pas. La plupart méritent leur sort : vils ornements, exercices de style, preuves de virtuosité. Ils brillent isolément, mais n'éclairent rien. Ceux-là doivent disparaître sans remords. Leur beauté se révèle décorative ; leur suppression, bénéfique.

Mais il existe une autre espèce, plus rare et plus troublante : le chéri organique. Celui qui dérange la structure, ralentit le rythme, excède la bienséance – et cependant s'impose. On tente de l'ôter, le texte s'affaisse. On le déplace, l'ensemble perd sa tension. On l'ampute, et quelque chose se met à manquer, sans que l'on devine immédiatement quoi. Il s'agit alors d'admettre une idée inconfortable : la cohérence ne forme pas toujours la vérité d'une œuvre. Certains passages qui ne servent ni l'intrigue, ni l'argumentation, ni même le tempo apparent fortifient en revanche la voix singulière – celle qui résiste aux schémas.

Le danger inverse du narcissisme est l'aseptisation. À force de s'absenter de son livre, l'écrivain risque de finir par l'affadir. Un texte sans excès, sans débordement, sans gouffre, ne trahit aucune fatuité ; mais il ne trahit rien non plus d'animé. Il se lit sans heurts, puis s'oublie sans combat. Sauver un chéri ne consiste pas à préserver ce qui enorgueillit mais à reconnaître ce qui dépasse, ce qui embarrasse, fait tergiverser, est rebelle à l'explication. Le texte, parfois, contient plus de science intime que son correcteur. Rien de confortable, ici, dans le travail de romancier. Le chéri à sauver n'est pas celui que l'on contemple avec complaisance, mais celui que l'on défend avec inquiétude. On le garde sous surveillance. On l'intègre comme une zone d'ombre, un nœud, une résistance.

> LA COHÉRENCE NE FORME PAS TOUJOURS LA VÉRITÉ D'UNE ŒUVRE

On cite souvent Victor Hugo pour illustrer les fautes à éviter : digresser, s'attarder, musarder. *Les Misérables* regorgent de ces pages qu'un éditeur d'aujourd'hui souhaiterait enlever – Waterloo, les égouts, l'argot, les méditations historiques. Et pourtant, ces excroissances font précisément du roman autre chose qu'un récit : un monde. Les élaguer améliorerait la narration ; les maintenir affirme une vision. Chez Hugo, l'Histoire humaine ne se réduit pas à l'histoire.

Mon conseil ? Ne tuez pas tous vos chéris avant de les juger. Il faut éliminer sans pitié, mais aussi apercevoir le moment où la coupe devient mutilation. Un texte sage ne témoigne pas d'un grand goût, seulement d'une grande peur.

Le bon écrivain sait sacrifier. Le meilleur sait hésiter. Il consent à ce que tout ne soit pas justifié, que certaines phrases demeurent légèrement excessives, légèrement indociles – comme des rappels de la part irréductible de la création.

Tuer ses chéris est une discipline.

En conserver est un art. ■

AUDREY SOVIGNET

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.

LE GÉNÉRAL LOUIS ALBERT PIERRE ROBERT DE SAINT-VINCENT... ET L'INSUBORDINATION

MADELEINE KAHN

LIBRINOVA

En 1942, le Général Robert de Saint Vincent est démis de ses fonctions par le gouvernement de Vichy. Le Secrétariat d'État s'est débarrassé de lui en utilisant la loi qui raccourcit d'un an la durée de l'engagement des généraux. Mais il semblerait que ce soit davantage le côté « résistant » du Général que sa désobéissance qui lui ait valu sa mise à la retraite… Une biographie riche et très documentée, sur une figure peu connue de la Résistance.

→ ISBN : 9791040593515 - 96 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

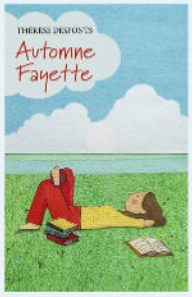
LA COURONNE DE CHÊNE

LUCIE RAECK

LIBRINOVA

Cassiopée est prête à tous les sacrifices pour préserver sa famille. Alors, lorsqu'elle est élue par le Désignateur pour succéder au trône royal, elle accepte, espérant que cette nouvelle influence l'aidera à sauver son frère atteint d'un mal inconnu. Mais une tragédie frappe le royaume : des centaines d'enfants disparaissent, dont l'une de ses sœurs. Avec Naben, un ami d'enfance dont le jumeau s'est aussi volatilisé, Cassiopée part à leur recherche.

→ ISBN : 9791098164408- 611 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



AUTOMNE FAYETTE

THÉRÈSE DESPONTS

LIBRINOVA

Bordeaux, années 80. Automne étudie le droit avec l'envie farouche de s'émanciper après une enfance douloureuse. Pour payer ses études, elle devient garde d'enfants chez les Dupuits et découvre, auprès de Florence, avocate brillante et mère d'un petit garçon autiste, un monde qui lui était jusqu'alors inaccessible. Entre espoirs et choix décisifs, Automne vit une métamorphose où tout se joue. Jusqu'où ira-t-elle pour écrire sa propre histoire ?

→ ISBN : 9791040584131 - 484 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

DE L'AUTRE CÔTÉ D'ELLES

CHRISTINE BOUVIER

LIBRINOVA

Trois femmes, trois trajectoires, et une vérité qui se dévoile par touches. Dans « De l'autre côté d'elles », Christine Bouvier tisse un roman de suspense psychologique feutré, où les silences, les non-dits, les évènements passés installent une tension continue. Un récit sensible et maîtrisé, qui explore les liens féminins, la part cachée des décisions, et tient le lecteur en haleine jusqu'aux dernières pages.

→ ISBN : 9791040595601 - 303 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

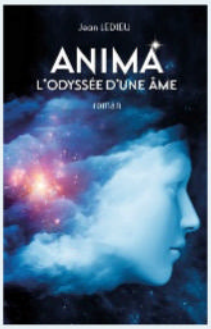
SEUL LE DIAMANT EST ÉTERNEL

STÉPHANE JORDANS

LIBRINOVA

Anvers, Bourse du diamant. Camilla de Lachaussaye découvre un homme assassiné, le corps bardé de gris-gris, dans les toilettes. Le commandant di Venice remonte la piste jusqu'au Narumbie, un pays lointain ravagé par la guerre civile. Trafics de diamants, anthropophagie rituelle, enfants-soldats : l'enquête révèle un véritable nid de serpents… et fait resurgir un nom familier, celui des Lachaussaye. Un thriller sombre et palpitant !

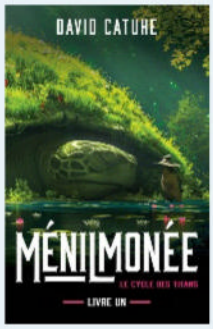
→ ISBN : 9791040595564 - 450 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



ANIMA
JEAN LEDIEU
LIBRINOVA

Qu'est-ce que l'âme, et d'où vient-elle ? À partir des dernières théories en cosmologie et en physique des particules, l'auteur propose de suivre une odyssée vertigineuse : celle d'une âme depuis son commencement jusqu'à son retour à Dieu. Dans un monde où les repères spirituels s'effacent, ce récit offre une meilleure compréhension de la vie et du sens profond de l'univers, dont l'immensité et la complexité ont déboussolé tant d'humains.

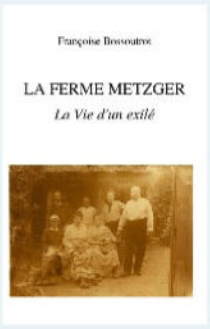
→ ISBN : 9791040594321 - 294 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



MÉNILMONÉE
DAVID CATUHE
LIBRINOVA

Ménilmonée, jeune mycomancienne, vit au rythme des traditions, des rituels et des récits légendaires. Lorsque le titan tortue, gardien de son village, ne se réveille plus, elle part quérir l'aide du titan grenouille avec son amie Auréal. Alors que leur univers semble sur le point de s'effondrer, les deux amies affrontent des révélations capables d'ébranler tout ce qu'elles pensaient savoir du monde… et de l'histoire même de leur peuple.

→ ISBN : 9791040585381 - 307 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



LA FERME METZGER
FRANÇOISE BOSSOUTROT
LIBRINOVA

1871, dans les Vosges alsaciennes. Un jeune franc-tireur fuit les Prussiens vers Paris. Là-bas, il évolue dans les milieux artistiques, travaille dans l'édition, et s'engage en politique au moment de l'affaire Dreyfus. Dans sa maison de campagne, il se transforme peu à peu en gentleman-farmer et éleveur de chevaux. Sa vie romanesque, faite de succès, mais aussi de malheurs, connaîtra un tournant dramatique avec la guerre de 1914-1918…

→ ISBN : 9791040571124 - 276 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

AU CRÉPUSCULE DES ROIS
MICHEL CAUMARTIN
LIBRINOVA

Paris, 1792. Alors que la monarchie vacille, le commissaire Vincent La Lumière enquête sur un crime lié à des documents vieux de plusieurs siècles. Assisté d'un jeune officier de passage à Paris, Napoleone Buonaparte, l'affaire les mène des bas-fonds parisiens aux clubs révolutionnaires, leur faisant côtoyer les acteurs illustres de la Révolution. Mais ce qu'ils déterrent n'est pas une simple affaire criminelle : c'est un complot politique majeur !

→ ISBN : 9791040582359 - 478 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

JEANS JACKET
MICHEL CLINTO
LIBRINOVA

Dans le Montréal des années 60, Arthur est attiré par le mode de vie des «Jeans Jacket», ces jeunes voyous qui semblent vivre sans règles ni limites et se pavanent comme des durs la nuit venue. Mais, le jour, Arthur est un étudiant modèle, qui se passionne pour la littérature française et ses écrivains, qu'il découvre pendant les premières années de son cours classique. Entre ces deux univers que tout oppose, il devra choisir…

→ ISBN : 9791040596387 - NUMÉRIQUE

DES MOTS ET DES METS
PIERRE DEVARENNE
LES ÉDITIONS PERSÉE

Des mots et des mets est un recueil poétique singulier où la gastronomie devient une véritable muse. Pierre Devarenne, à travers des vers raffinés et malicieux, sublime les plaisirs de la table. De la tendresse des oeufs en neige à l'exubérance d'un poulet en Bresse au vin jaune, chaque poème est une invitation à savourer l'instant. Un hommage vibrant à l'art culinaire et littéraire, à déguster sans modérantion.

→ ISBN : 9782823139679 - 88 PAGES - BROCHÉ

UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23

ALESSANDRA SUBLET

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« Je ne lisais pas spontanément des livres, mais je me souviens du *Club des cinq*. Il y avait des volumes de cette série à l'école et chez mes cousins. Sur le coup, je n'avais pas vraiment accroché. Mais la découverte du *Club des cinq* a conditionné la suite de mes lectures. C'était axé sur les aventures, les trésors, les explorations, les paysages. De manière lointaine, ça a dû inspirer mon premier roman, *Toi que je n'attendais plus*. »

VOTRE BANDE DESSINÉE PRÉFÉRÉE?

« J'adore Lucky Luke et, plus précisément, le personnage de son cheval, Jolly Jumper. Au-delà des albums officiels, je recommande un hommage à l'univers du célèbre cow-boy, paru l'an passé : *Dakota 1880,* signé Appollo et Brüno. Et sur la question de la famille, j'ai une tendresse particulière pour la série *Dad* de Nob. D'ailleurs, sur le sujet de la famille recomposée, je vais sortir fin mai-début juin ma première BD, que j'ai conçue avec Ludovic Danjou et Francesca Marinelli, *Fiiiiive*. On a pris un plaisir fou à la faire ! »

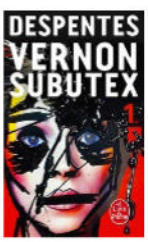
L'OUVRAGE QUE VOUS AVEZ AIMÉ ÉTUDIER DANS UN CADRE SCOLAIRE?

« Comme j'avais pris les options grec et latin, j'ai dû travailler sur l'*Odyssée* d'Homère. Et c'est grâce à ce livre que je me suis passionnée pour la mythologie. Au départ, c'est l'aventure – on y revient – qui m'a plu. Puis c'est tout l'aspect philosophique qui est apparu. Ce qui est fabuleux avec ce genre de texte, c'est qu'on peut le lire à tout âge, et le voir à chaque fois de manière différente. Les lectures sont multiples – c'est la même chose avec, par exemple, *Le Petit Prince*. »

Connue en tant qu'animatrice télé et comédienne, elle signe aujourd'hui un premier roman, sous le signe de l'aventure – entre la Méditerranée et le Pacifique sud –, *Toi que je ne n'attendais plus*. Elle évoque pour nous quelques ouvrages qui l'ont fait voyager…

VOS TROIS DERNIÈRES LECTURES?

« Je viens de finir *Écoutez nos défaites* de Laurent Gaudé, que j'ai trouvé absolument génial. Juste avant, j'avais lu le dernier roman de Delphine de Vigan, *Je suis Romane Monnier*, qui m'a beaucoup plu. Enfin,j'ai un livre de chevet un peu particulier : *Conversations avec Dieu* de Neale Donald Walsch. C'est l'un de ces ouvrages au long cours qui aident à travailler sur soi. À avancer dans la vie. »



LE LIVRE QUE VOUS AVEZ DÛ LIRE POUR DES RAISONS PROFESSIONNELLES ET QUE VOUS AVEZ ADORÉ?

« Je vais vous en donner deux. C'est d'abord dans ce contexte que j'ai découvert l'univers de Virginie Despentes. J'avais entendu parler d'elle, et je n'étais pas du tout attirée. Et il faut se méfier des clichés car j'ai été happée en la lisant. Depuis, je suis de près son travail. C'est aussi comme ça que j'ai lu Jean d'Ormesson, qui me semblait a priori très loin de moi. À ma grande surprise, je me suis complètement retrouvée dans ce qu'il écrivait. Et c'était un plaisir de lecture car, d'une certaine manière, on l'entendait ! »

Propos recueillis par Baptiste Liger

TOI QUE JE N'ATTENDAIS PLUS
ALESSANDRA SUBLET
176 P., ROBERT LAFFONT, 18,90 €

EXTRAIT

SARAH CHAMBON/ROBERT LAFFONT

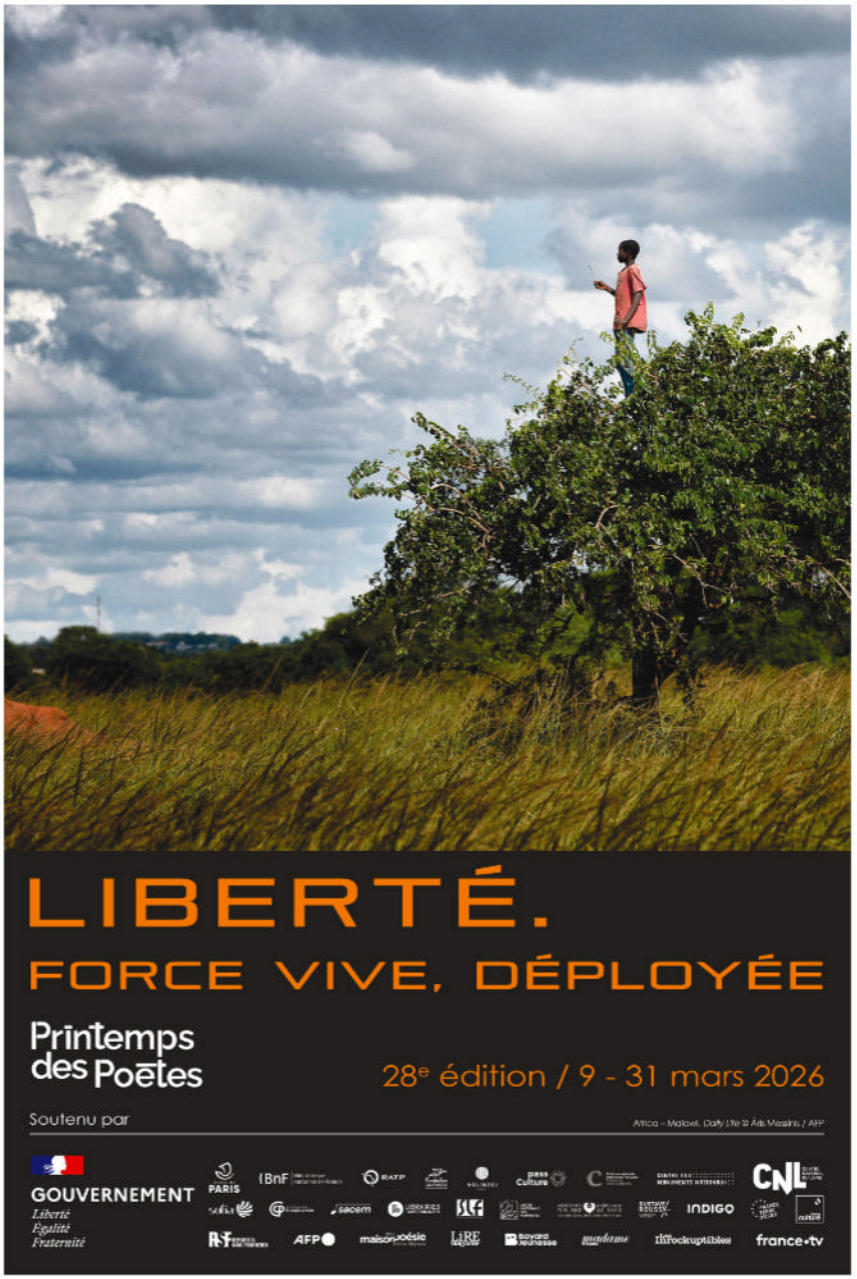
Le Printemps des Poètes

9 – 31 mars 2026
28e édition

Le Printemps des Poètes est la plus importante manifestation poétique en France et dans le monde. Et il est, avant tout, un appel à impulser une dynamique commune à la poésie pour lui redonner sa place dans la cité ou la conforter dans son déploiement.

Marrainé en 2026 par Isabelle Adjani, le Printemps des Poètes, c'est :

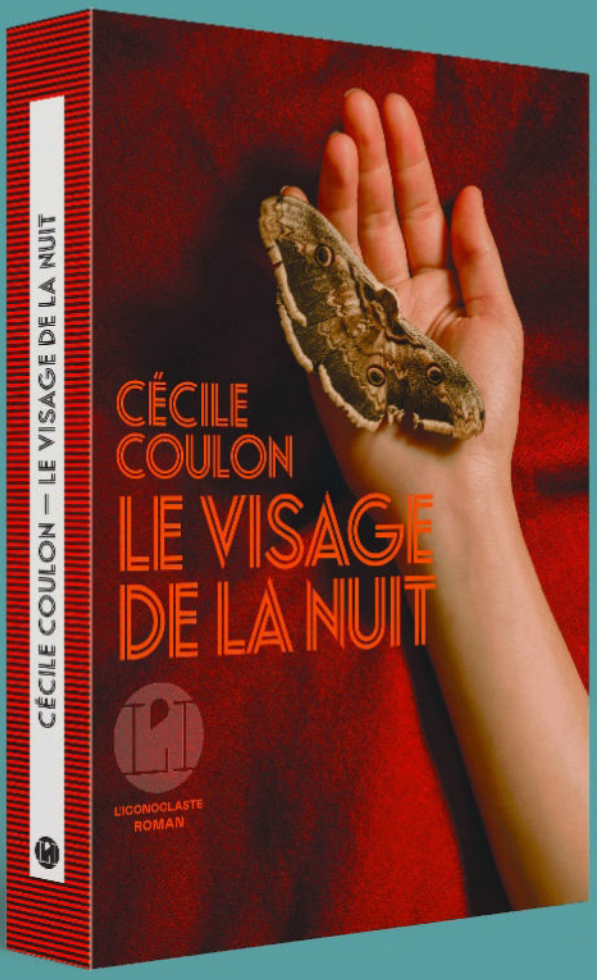
- 27 ans de démocratisation de la poésie pour toutes les générations
- des dizaines de milliers d'événements partout en France et à l'international
- plus de 500 auteurs mis à l'honneur dans tous les territoires



En 2025, plus de dix-sept millions de personnes ont participé au Printemps des Poètes.

Rejoignez la nouvelle édition du 9 au 31 mars 2026 pour célébrer en poésie les forces vives de la liberté !

→ www.printempsdespoetes.com



« Un roman magnifique qui vous fera frémir. »

LA GRANDE LIBRAIRIE

FINALISTE DU GRAND PRIX RTL-LIRE MAGAZINE 2026

« Un très beau roman ! »
FRANCE INTER

« Captivant dès les premières pages. »
L'OBS

« Un livre somptueux ! »
LE POINT

« D'une beauté monstre. »
ELLE

L'ICONOCLASTE